T. XXXVI. N° 19. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er JANV. 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Canovas del Castillo

LORSQUE, *il y a plus de trente ans, au lendemain de l'assassinat de Canovas, j'eus donné à la* Revue des Deux Mondes *les articles où j'essayais d'exprimer mon admiration pour ce grand homme d'Etat et pour son œuvre, Charles Maurras, qui m'a toujours voulu trop de bien, m'envoya un exemplaire de son* Anthinea, *avec cette dédicace encore plus flatteuse qu'impérative* : A CHARLES BENOIST, CANOVAS DEL CASTILLO OU RIEN.

Comme il a la mémoire tenace et la volonté persévérante, il s'en est certainement souvenu, le jour inoubliable pour moi où tant d'amis réunis sur l'initiative de la Revue universelle *m'ont fait l'honneur disproportionné de célébrer en commun la publication des* Lois de la politique française. *Dans le beau discours qu'il prononça en cette occasion : « Il n'est plus resté devant vous, m'a-t-il dit, qu'un problème, mais le problème des problèmes : la vérité politique est-elle possible? Ce qui est nécessaire est-il réalisable?... Je ne sais plus quel est l'habile philosophe qui a défini un jour la politique :* L'ART DE RENDRE POSSIBLE CE QUI EST NÉCESSAIRE... *Vous avez peint, vous avez analysé... l'œuvre de quelques-uns*

des plus puissants artistes du siècle écoulé, un Léon XIII, un Canovas, car votre attention s'était toujours tendue vers les esprits puissants et les âmes fortes qui ont passé leur vie à soulever un monde. Laissez-nous espérer que vous ne saurez pas résister aux tentations de l'art. »

En répondant, peut-être témérairement, à cet appel de l'amitié, je n'aurai pas le ridicule de laisser croire que c'est aux tentations de l'art que je cède. L'art est trop grand, trop haut et trop difficile pour moi. Je le sais mieux que personne : on n'est pas Machiavel pour avoir toute sa vie étudié le machiavélisme, et l'on n'est pas Canovas pour en avoir reçu les confidences. Si le dilemme césarien de Maurras devait s'appliquer rigoureusement, il me faudrait reconnaître que, bien que mêlé pendant longtemps à l'action, soit par la défaveur des circonstances, soit par la faute du régime, mais d'abord sans doute par la mienne, j'ai été dans le passé, à en juger par les résultats, plus près de rien que de Canovas, et j'ajouterais, pour le présent et pour l'avenir, que ce n'est point là besogne de vieillard.

Mais il ne s'agit ni de reproduire ni de contrefaire Canovas del Castillo. Il s'agit seulement de s'inspirer de lui, de l'interroger en l'interprétant. Or, Canovas a donné de la politique une définition toute pareille à celle qu'a formulée le philosophe cité par Charles Maurras : « La politique, déclarait-il en substance, est l'art du possible. » Et il a fait beaucoup plus que de définir. Partant de cet axiome, il a résolu le problème des problèmes. Il a construit.

Voilà un demi-siècle, dans l'Espagne, déchirée, épuisée et agonisante, il s'est rencontré un homme d'État pour préparer et pour opérer une restauration rénovatrice, la seule désirable et durable, parce que la seule utile et féconde. Considérant comme établie en théorie et sur expérience cette vérité politique que prétendre restaurer sans innover est chimérique et que vouloir innover sans restaurer est impossible, je me propose simplement de montrer par un exemple que « le nécessaire est réalisable », si les conditions du réel sont réalisées.

Ainsi la présente étude s'affirmera comme le complément naturel des Lois de la politique française. *Depuis que mes conclusions ont paru, elles n'ont été, j'ose le dire, contestées*

ni doctrinalement, ni historiquement, ni, pour tout trancher d'un mot, sérieusement. Comme l'a fait remarquer quelqu'un qui le déplore, « pas un écrivain de gauche n'a su me donner la vraie réplique. » On ne m'a répondu que par un silence dont la quasi unanimité dénonçait la conspiration, trahissait l'embarras et équivalait à l'aveu. On n'a pas opposé de raisons à mes raisons. Toutes les objections plus ou moins faiblement esquissées se sont réduites en fait à une seule, qui n'est elle-même qu'un regret : — « Oui, m'accorde-t-on, si nous avions encore la monarchie, il serait sage de la garder. Mais il y a cent quarante ans que nous l'avons renversée, et deux tentatives infructueuses nous enseignent qu'il n'est plus en notre pouvoir de la relever. »

On ne saurait croire combien de républicains — et lesquels! — en sont à cette dernière défense.

C'est donc tout ce qui reste entre nous et le salut. J'ai à cœur de prouver que ce n'est exactement rien. Ce qui a été fait en Espagne peut aussi bien être fait en France. En France comme en Espagne, il suffit de rendre le nécessaire possible. Cela même n'est jamais ni nulle part impossible, et devient plus aisé à mesure que le possible devient plus nécessaire.

Il n'y a d'impossible réellement que de continuer à vivre d'une vie qui n'est qu'une mort lente et qui menace chaque jour d'être le lendemain une mort subite. Il n'y a de moralement impossible, pour une nation, que de se suicider par l'amour passif d'une forme de gouvernement contingente et précaire.

La plus impossible de toutes les impossibilités, c'est que la démocratie soit jamais un gouvernement. Le choix s'impose. Ou la démocratie, mais, dans ce cas, pas de gouvernement. Ou un gouvernement, mais, alors, la monarchie.

Il faut se décider, il faut vouloir. C'est la leçon de Canovas : « Il faut vouloir pour de vrai, ou ne pas vouloir, les choses en politique. »

Quand on ne veut plus ce que l'on a, il faut vouloir ce que l'on voudrait. Dès qu'on veut, comme fin suprême, la RÉNOVATION *de la vie nationale, il faut en vouloir, avec force, le seul moyen, qui est la* RESTAURATION RÉNOVATRICE.

PREMIÈRE PARTIE

> Ce jeune homme modeste qui, en novembre 1845, fixa à Madrid sa demeure, bien que d'âge peu avancé et sans carrière ni mérites encore, ...mais à qui depuis lors le sort a tout accordé, et avec prodigalité peut-être...
>
> CANOVAS, *El Solitario y su tiempo*, t. II, p. 99.

> Quant à moi, le démon de la politique qui a brisé les affections les plus spontanées et les plus décidées de ma vie, m'a séduit très tôt presque adolescent.
>
> ID., *ibid.*, 121.

Il n'est point d'homme d'État, non pas même grand, mais seulement digne de ce nom, s'il ne sait où il va, pourquoi il y va, s'il n'a déterminé à l'avance comment il pourra y aller ; et il n'est point de vie d'homme d'État si elle n'est gouvernée par des principes, réglée par des maximes, administrée en quelque sorte par des méthodes sûres.

Le ressort de la vie politique de Cánovas fut dans cette pensée constante qui (ne craignons pas de le répéter) doit en demeurer la leçon. « Il faut, en politique, vouloir et ne pas vouloir les choses *pour de vrai.* » Si la marque certaine de l'homme d'État est de ne rien remettre au hasard, de ne rien livrer à l'improvisation, de préparer, de combiner, d'amener, de fonder, de construire, Cánovas del Castillo apparaît comme le type parfait de l'homme d'État moderne. Mais il ne suffit pas de vouloir, il faut savoir. Économie politique et sociale, droit, finances, art militaire, diplomatie, histoire, Cánovas apprit toutes les parties du difficile métier, et il ne se refusa pas même le luxe d'ajouter à ce bagage énorme les sévères ornements de la philosophie.

Aussi peut-il bien y avoir eu des hommes d'État plus spontanés, plus originaux, plus géniaux peut-être : un Bismarck, un Cavour. Il n'y en eut pas de plus complet. Il n'y en eut pas, dans l'Europe contemporaine, qui connût mieux les raisons de ses actes et qui voulût davantage les actes de ses raisons. Cavour lui-même, dont sa formation rappelait la formation intellectuelle, eut une instruction

politique moins étendue, moins profonde, moins encyclopédique que la sienne, laissant en dehors de ses prises des matières que Cánovas s'assimila. Avec des qualités différentes, mais non moindres, celui-ci n'eut en somme, par rapport aux deux autres, qu'une infériorité : tandis qu'ils trouvèrent chacun une nation à constituer, il eut, lui, un régime à refaire, après avoir d'abord empêché son pays de se dissoudre.

Pour moi, il m'a été donné, dans un âge plus jeune, d'approcher ou d'entrevoir trois politiques. de première grandeur : Léon XIII, Cánovas, Bismarck ; et je les range dans l'ordre où l'évidence de cette grandeur m'a frappé. Tous, cela est clair, ne peuvent être de cette taille ; mais ceux qui ne sont pas de cette race ou de cette école ne sont que des politiciens qui ont des réussites, non des hommes d'État qui méritent leurs succès et sont les maîtres de leur œuvre.

Dans ces pages qui, la nécessité une fois admise d'une restauration reconstructrice, tendent à en établir la possibilité, la figure de Cánovas va donc prendre une signification, une valeur, une puissance symbolique.

Antonio Cánovas del Castillo était né le 8 février 1828, à Malaga, de parents mieux pourvus d'honneur que de richesse. Arrivé aux sommets de la renommée et du pouvoir, il n'a pas, on le pense bien, manqué de biographes. J'ai autrefois consulté une de ces notices, celle qu'a rédigée Ramón de Campoamor, et j'en ai retenu plus d'un trait. Aujourd'hui, au moment d'écrire, je ne la retrouve pas parmi mes livres, mais je renonce à la chercher. Ce que j'aurai à dire de la vie de Cánovas, « tout ce que l'usage permet de dire en Espagne de la vie intime des hommes, quoique célèbres, » j'en emprunterai les éléments à lui-même, je les recueillerai notamment dans les préfaces de ses ouvrages, éclairées par le souvenir de ses conversations (1).

(1) J'ai toutefois utilisé les deux mémoires couronnés au concours extraordinaire ouvert, après l'assassinat de Cánovas et pour honorer sa mémoire, par l'Académie royale de jurisprudence et de législation, en 1899-1900. Le premier, à qui le prix fut décerné, de M. Adolfo Pons y Umbert ; l'autre, qui obtint l'accessit, de D. Antonio de Lara y Pedrajas. Tous les deux publiés par les soins de l'Académie chez les fils de M. G. Hernandez, Madrid, 1901.

Son grand-père maternel, ancien officier, vétéran encore mal remis des souffrances endurées sur les fameuses batteries flottantes de Gibraltar, d'où il avait pourtant pu s'évader en gagnant la terre à la nage, avait joué un rôle signalé dans la malheureuse affaire du 5 février 1810. Ce jour-là, des groupes d'habitants de la ville, à peine soutenus par quelque force militaire, avaient osé attaquer en rase campagne la cavalerie impériale. Rompus presque aussitôt, comme il était fatal, ils avaient, refluant en désordre, commis ou provoqué des excès terribles, pillages, violences, assassinats. Le vieux capitaine, après avoir pris une part principale au combat, était allé, percé de nombreux coups de lance, mourir non loin des murs, en héros et en martyr du patriotisme exalté. La famille en avait reçu, dans l'esprit de ses concitoyens, un nouveau lustre. Sa fierté s'en était alimentée et accrue ; par ce haut fait récent, s'était revivifiée cette espèce d'orgueil du sang et du nom, qu'elle entretenait jusque dans l'étroitesse de la condition de fortune à quoi elle était réduite. « *Infulas de lignajuda* », disait-on, dont elle aimait à décorer sa médiocrité mal dorée et dont se plaisait à s'entourer le plus représentatif de ses membres avant notre Antonio, celui qui devait avoir sur la destinée du futur ministre une si bienfaisante et si prépondérante influence, qu'il appelait *tio*, son oncle, — et qui l'était au moins à la mode de Bretagne, plus exigeante encore, quant à l'emploi de ce mot, que la mode espagnole, — le poète, érudit et critique Serafin Estébanez Calderón, plus généralement connu sous le pseudonyme ou le surnom : *El Solitario*, le Solitaire.

Traditionaliste, archaïsant, entêté de nobiliaires et de généalogies, d'aspirations aristocratiques, d'existence petite-bourgeoise, avec un arrière-goût, une saveur, une verdeur populaires, tel était le milieu domestique où grandit Cánovas. Au delà, dans le second cercle des attaches et des relations, un milieu urbain peu propice au développement d'une vocation qui ne fût pas spécifiquement commerciale. « Malaga, ville laborieuse, féconde, alors et toujours délicieuse, où était né Estébanez et où je suis né, écrira plus tard D. Antonio, offrait à l'esprit peu ou point de ressources. En fait de lettres, ses propres fils en conviennent, elle ne connaissait guère que les lettres de change. » Pas d'université, pas de chaires en dehors des

couvents, pas d'autres écoles que les primaires. Une seule bibliothèque particulière un peu nombreuse ; une seule autre ayant un certain caractère public, la bibliothèque épiscopale, où, parmi de vieux in-folio de théologie et de droit canon, se trouvaient quelques classiques latins et quelque ancienne chronique en langue castillane.

La société *malagueña* était demeurée, au temps de l'adolescence de Cánovas, à peu près ce qu'elle était dans la jeunesse d'Estébanez, distante seulement d'une trentaine d'années. On y distinguait deux classes : la plus riche, que l'on disait ou qui se disait noble, sinon vraiment aristocratique, — *hidalga*, — et le menu peuple, — *el pueblo infimo*, — les gens appelés quelquefois *del bronce*. Elles n'étaient pas, d'ailleurs, aussi séparées que cette division pourrait le faire croire. La facilité toute démocratique des mœurs espagnoles, — cette façon d'égalité par en haut qui fait que le mendiant se couvre devant le banquier comme le Grand devant le Roi, — comblait pratiquement le fossé : ceux mêmes qui se piquaient de fréquenter les salons du haut commerce et des propriétaires d'ancienne souche « cultivant les *solares*, les *viñas* et les *cortijos* échus à leurs ancêtres dans le splendide partage de la conquête » ; les élégants mêmes, les raffinés, les *paquetes* et les *lechuguinos*, ne dédaignaient pas de heurter aux portails des rues de los Marmoles, de la Victoria, de la Carrera de Capuchinos, et nul ne le trouvait mauvais en cet heureux pays où les chanteurs et les chanteuses, les danseuses et les danseurs ont toujours été regardés comme le fruit le plus franc et le plus pur produit de la terre. Personne ne se mit jamais moins en quête de popularité que Cánovas del Castillo. Personne plus que lui ne fut accusé du péché habituel d'orgueil. Que n'a-t-on pas dit de sa *soberbia!* Je l'ai pourtant vu s'arrêter en plein Paseo de Recoletos et causer familièrement avec un balayeur. En ce point, après un demi-siècle de vie dans les Académies, au Parlement, à la Présidence et à la Cour, il était resté bien *malagueño*.

Cánovas était venu à Madrid à dix-sept ans, en novembre 1845. Il y avait accompagné ou il y avait rejoint son ami José de Salamanca. Comme beaucoup d'autres portes, les portes de Malaga pouvaient conduire à tout, à la condition d'en sortir. Dehors, on ne laissait pas, au contraire, on rencontrait l'espérance, qui attendait. Si la ville

n'avait enfanté que très peu d'écrivains ou de littérateurs proprement dits, en revanche elle avait donné nombre d'érudits et de critiques : Leyva, Hidalgo, Ovando, Alderete, Valdeflores. Sérafin Estébanez Calderón lui-même, qui briguait le triple laurier, était bien plus érudit et critique que poète. Le jeune homme qui partait à son tour vers le Nord, cherchant à reconnaître son étoile au ciel de la capitale des capitales ibériques, ne devait pas échapper à cette sorte de loi. « Ce jeune homme modeste, qui, en novembre 1845, fixa à Madrid sa demeure, bien que d'âge peu avancé, sans carrière ni mérites encore ; à qui, depuis lors, le sort a tout accordé, et avec prodigalité peut-être » ; il ne s'interdisait certes pas de rêver, et probablement il a rêvé tout, sauf ce qui allait vite devenir la réalité, car ses mérites étaient là aussi, mais sa carrière était ailleurs, et d'abord il s'agissait de vivre. Antonio se rendit tout droit chez son oncle, qui n'était pas seulement son oncle, mais l'une des gloires de sa province et l'une des personnalités éminentes de l'Espagne.

La protection d'Estébanez et les instances de Salamanca lui procurèrent un petit emploi dans les bureaux de la Compagnie de chemins de fer d'Aranjuez. Au prix de ce travail ingrat, il put s'inscrire à l'Université et y commencer ses études de droit et de philosophie. C'est alors qu'il se lia avec deux de ses futurs émules en politique, Castelar et Martos, d'une affection qui, traversée par tant de luttes, ne se dénouerait qu'à la mort. Mais, dans ces jours de camaraderie, les trois ministres, présidents du conseil et académiciens de l'avenir, dont l'un, Castelar, serait quelques mois le chef élu de l'État, et l'autre, Cánovas, lui-même, le maître pendant longtemps, ne rivalisaient que d'éloquence. Les exercices oratoires des Académies scolaires de San-Isidro n'épuisant pas leur ardeur, les disputes continuaient le soir dans la *tertulia* qui se réunissait, Calle de la Montera, à l'humble café de la Esmeralda. Comme il ne saurait être de destinée illustre dont on ne découvre tôt ou tard qu'elle avait fait l'objet d'une prédiction, la légende s'est accréditée que, tandis qu'autour d'une carafe d'eau fraîche, accessoire consacré de toute tribune, nos trois amis et leurs acolytes réformaient en paroles les lettres, les arts et le royaume entier, temporel et spirituel, à une table voisine venait s'asseoir un inconnu qui écoutait en silence,

avec un intérêt si manifeste qu'ils le déclarèrent suspect. Un espion de police sans doute? Ils lui firent comprendre qu'il gênait. « C'est bon, dit-il. Vous ne me reverrez pas. » Mais, avant de s'en aller, il prophétisa que l'un d'eux (montrant du doigt Cánovas) s'élèverait aux plus hautes charges, dicterait des lois à l'Espagne. Puis, en guise de salut, il se nomma : Joaquin-Maria López, le célèbre orateur en personne. Il s'y connaissait en fait d'horoscopes parlementaires !

Cánovas était encore en troisième année de droit quand il débuta dans la presse, comme rédacteur à *la Patria*. C'était en 1849, et il avait vingt et un ans. Il ne tarda point à assumer la direction de cet organe, sur la désignation même de D. Joaquin Francisco Pacheco. Mais la besogne quotidienne ne l'absorbait pas ; il visait plus haut et plus loin. il ne confondait pas les lettres avec le journalisme et ne voulait pas vivre seulement de pain. L'exemple d'Estébanez, son modèle, l'encourageait. A en croire une confession qu'il fit dans la suite, Cánovas s'était senti d'abord attiré par le théâtre. « Si quelqu'un, a-t-il écrit, conserve le souvenir des obscurs commencements de ma carrière, celui-là pourra bien attester que l'amour pour l'art dramatique et pour tout ce qui s'y rapporte a précédé en moi, et de beaucoup, tout autre objet qui depuis m'a fait dépenser la vie (1). » Néanmoins, ce ne fut pas à la scène qu'il offrit les prémices de ses multiples dons. Son premier ouvrage d'une certaine étendue fut un roman, *la Campana de Huesca (la Cloche de Huesca)*, publié en 1852 et qui eut, peu après, les honneurs d'une réédition. Un sous-titre en soulignait le caractère : *Chronique du douzième siècle*. Roman historique, par conséquent, ou, comme on dit aujourd'hui : histoire « romancée ». Mots nouveaux, mais genre ancien, puisque, de la *Cyropédie* à la *Vita di Castruccio*, l'Antiquité en avait transmis la formule à la Renaissance. D'où elle était passée à Manzoni, Walter Scott, Stendhal, Dumas et Mérimée.

Il est remarquable que Cánovas ait eu, dès sa jeunesse, et qu'il ait eu toute sa vie de plus en plus grande, la préoccupation de l'histoire. Très spécialement de l'histoire natio-

(1) *Le Théâtre espagnol contemporain*, par D. A. Canovas del Castillo, traduit par J. G. Magnabal, Paris, Ernest Leroux, 1886. (Introduction au Recueil de D. Pedro Gonzalez Valdès et D. Pedro de Novo y Colson. Madrid, deux vol. in-f°.)

nale. C'est en pleine justice qu'il a pu se targuer de l'avoir « cultivée avec constance ». Non pas « durant quelques années », ainsi qu'il précisait par restriction. Mais toujours, ayant plus ou moins de temps à lui donner, lorsqu'il en donnait le meilleur à la politique. Encore avant d'avoir terminé ses études de droit, il avait accepté de continuer l'*Histoire* du P. Mariana. Devenu vieux, il parlait en souriant de ces vastes compilations du genre de celle que grossissait infatigablement le digne D. Modesto de La Fuente, en une manière de concurrence laborieuse avec l'excellent Rosseuw Saint-Hilaire, si bien, disait-il, qu'il suffisait que l'on annonçât un volume de l'un pour que l'autre aussitôt en fît paraître deux. Dans le fond, Cánovas en voulait surtout à cette suite du P. Mariana d'avoir « servi de base » à un long article du *Dictionnaire général de politique et d'administration* (1) ; malchanceux dictionnaire arrêté après peu de fascicules, — mais plus malencontreux article repris, tiré à part, et publié sous le titre d'*Esquisse historique de la Maison d'Autriche* (2). A cette entreprise de librairie, que sans peur des mots, ni souci des conséquences, il avait appelée *Histoire de la décadence de l'Espagne* (3), l'auteur, arrivé d'un même coup à la maturité et au pouvoir, devait, sans pitié, mais non sans embarras, reprocher de lourds défauts.

Il lui en veut même de son succès, qu'il n'estime pas justifié. « Louée, déclare-t-il, avec excès par un académicien français, traduite déjà en partie et imprimée spontanément par un écrivain de la même nation, j'en vins à la fin à penser qu'elle n'était peut-être pas indigne d'une publicité plus grande que celle que je lui avais donnée, de plus d'attention et de soins que je ne lui en avais prêtés jusqu'alors. Je mis donc en jeu tout ce que je pus pour que la publication en France ne se poursuivît pas dans la forme où elle avait été commencée, offrant de la corriger et de l'augmenter avant qu'elle fût achevée d'être traduite et livrée en entier à l'impression, cependant qu'aux amis qui, par affection ou curiosité, me la demandaient, je promettais une meilleure et prochaine édition. » Ce projet, ajoutera Cánovas en 1888, dans la préface de ses *Etudes sur le règne de Phi-*

(1) *Diccionario general de Politica y administración.*
(2) *Bosquejo histórico de la Casa de Austria.*
(3) *Historia de la decadencia de España.*

lippe IV, « n'est pas encore accompli, mais j'espère qu'il le sera avant peu. »

Et les raisons d'une sévérité si extraordinaire? Voici ce que l'auteur alléguait : « Il ne convient pas de tenter un résumé exact et substantiel d'une histoire aussi longue et aussi importante que l'histoire de la Maison d'Autriche en Espagne sans l'avoir fait précéder d'études d'une beaucoup plus grande étendue qui laissent loin derrière elles des monographies plus ou moins complètes d'événements particuliers, et c'est ce qui m'est arrivé précisément (de le tenter) avec l'*Esquisse historique*, fondée sur mon *Histoire de la décadence de l'Espagne;* œuvre nécessairement très imparfaite et farcie de graves erreurs, provenant de ce que je n'avais pas exécuté personnellement de recherches directes et originales, m'assujettissant, quant à l'exposition des faits, à ce qui avait été auparavant imprimé par d'autres. Mais, comme aux faits correspondent naturellement les jugements, lesdites pages, en conséquence, sont chargées aussi d'injustices, qui, pour être communes et encore accréditées, n'en ont pas moins engagé ma conscience à les désavouer depuis lors tant et plus, par des arguments et par des motifs, sur des témoignages faisant foi, et en vertu d'un examen beaucoup plus attentif, plus approfondi des personnes et des choses. »

Mais les adversaires de Cánovas, heureux d'avoir saisi et de tenir une de ses très rares faiblesses, ont prétendu qu'il ne disait pas tout. Sait-on jamais ce que l'avenir nous réserve, et, lorsqu'on est marqué au front par le destin, trop de précocité, n'est-ce pas de l'imprudence? Le sage surveille sa jeunesse. « Petit, a noté Cánovas dans cette même préface des *Etudes sur le règne de Philippe IV*, petit fut le nombre des exemplaires de cet ouvrage (l'*Esquisse historique de la Maison d'Autriche en Espagne*) ; mais pas si petit celui des personnes qui ont désiré le posséder depuis. » En effet ; mais plus petit encore le nombre des curieux qui ont pu réussir à se le procurer. Selon le dire des malveillants, il se serait tout simplement passé ceci, que, dans l'intervalle entre la première publication de l'*Esquisse* et la réunion des *Etudes* en volume, l'élève en droit était devenu le principal ministre, le conseiller suprême du roi D. Alphonse XII, et que le roi avait épousé une archiduchesse d'Autriche. Est-il vrai, n'est-il pas vrai que quelques-uns de ses juge-

ments, plus particulièrement désagréables, aient alors paru à Cánovas avoir besoin d'être revisés? Il y aurait à vérifier les dates, qui révéleraient peut-être dans cette insinuation une médisance frisant la calomnie. Ce qui est certain, c'est que l'ancienne édition était introuvable, et qu'il n'y en avait point eu de nouvelle ; qu'à deux reprises, en 1894 et en 1896, j'ai prié Cánovas lui-même qui voulait bien me faire présent de ses ouvrages, de me donner aussi celui-là, dont on assurait qu'il avait racheté tous les exemplaires ; qu'il me le laissa espérer, et que je ne l'ai pas reçu. Ce qui est également sûr, c'est qu'en m'appesantissant sur cette histoire, j'ai conscience de n'avoir diminué en rien la noble et altière figure d'un homme d'État vis-à-vis de qui il fallait être bien désarmé pour croire l'atteindre avec un trait pareil.

Au fait, cela n'est rien. Cánovas s'est tout de suite redressé et affermi dans le sentiment de sa force, laquelle réside — il en a l'intime persuasion — dans l'unité de sa pensée, de sa doctrine et de sa conduite. A l'unité de ses vues historiques, il relie l'unité de sa vie politique ; ce ne serait pas assez de dire qu'il appuie, il assoit, il bâtit celle-ci sur celle-là. Il l'en fait découler, il l'en tire, par une logique qui est celle des faits, par un mouvement qui est celui des temps. C'est le sens de la continuité de l'histoire qui, s'il ne le crée pas, nourrit et développe en lui, au plus haut point, le sens espagnol. C'est sa connaissance, son amour de l'histoire d'Espagne qui, de bonne heure, éveille en son esprit et en son âme la vocation du rôle auquel il est prédestiné et auquel il se dérobe d'autant moins que, pénétré de la grandeur du passé, il n'en ignore point les misères et sait l'onéreux héritage qu'une décadence prématurée a légué au présent. C'est elle, cette connaissance profonde, c'est lui, cet ardent amour, qui lui arracheront ce cri du cœur : « Un rôle triste, mais honorable, m'est échu dans l'histoire de mon pays. » En attendant, il se rassure : « J'ai eu la bonne fortune, dit-il, que, hormis mes erreurs partielles et involontaires, la conception que, dans l'ensemble, je me suis formée de l'histoire d'Espagne durant les seizième et dix-septième siècles fût la même que celle que j'ai encore, après avoir réuni une bien plus grande quantité de renseignements, beaucoup plus de travail employé à épurer la vérité, et l'expérience supérieure que m'ont nécessairement

donnée les années, et ma carrière même, si longue déjà et accidentée. »

Mais nous n'en étions qu'à ses débuts. Et c'est encore autour de cette passion de l'histoire nationale que leur dispersion extérieure se rassemble, se ramasse et cristallise, comme, autour du noyau, se fait pulpe une sève exubérante. Vers ce moment, et dans le même moment, Cánovas ouvre à Madrid un cabinet d'avocat et commence à prendre, quoique en amateur encore, autrement dit sans mandat, une part active à la politique. Il signe, avec cinquante-cinq autres, parmi lesquels des personnages célèbres ou notoires, tels que Antonio de los Rios Rosas, Luis Gonzalez Brabo, Salustiano de Olozaga, le duc de Rivas, Saturnino Calderón Collantes, Nicolas M. Rivero, Adelardo López de Ayala, Manuel Bermudez de Castro, N. Pastor Diaz, la lettre adressée, en janvier 1852, aux rédacteurs des journaux *El Diario español*, *El Clamor publico*, *Las Novedades*, *La Nación*, *La Epoca*, *El Tribuno*, *El Oriente*, poursuivis par le gouvernement. Il accepte, à l'Athénée scientifique et littéraire, la chaire d'histoire où ses leçons sont suspendues par l'autorité (1853-1854) ; il collabore à *Las Novedades*, ce qui lui rapporte de la prison, et au *Murciélago* de Gonzalez Brabo ; il y gagne, en somme, la confiance du général O'Donnell, qu'il va représenter dans les conversations qui préparent le soulèvement de Vicalvaro, soulèvement qui arbore pour bannière le manifeste de Manzanares, écrit de la propre main de Cánovas del Castillo.

C'est encore une chose remarquable que, dans les circonstances décisives de sa vie, il rédigera des manifestes, et ce n'est pas un simple hasard : vingt ans après le manifeste de Manzanares, le manifeste de Sandhurst. Je ne crois pas qu'il ait aspiré au titre de « doctrinaire » ; il me semble même qu'il se serait plutôt défendu de l'être ; mais doctrinal, sinon dogmatique, il l'a été, au moins dans la mesure où toujours il a voulu connaître et faire connaître les raisons de ses actes. Or, voici que, sortant de ce qu'il en a nommé « les commencements obscurs », sa carrière se dessine. Rios Rosas lui avait offert, au ministère de l'Intérieur, un emploi qu'il avait refusé. En revanche, Cánovas avait accepté du général O'Donnell, en récompense des services rendus, la fonction d'auditeur de guerre, autrefois remplie, — coïncidence non insignifiante, — par Estébanez Calderón, dont

l'image était sans cesse devant ses yeux. Estébanez, en effet, avait servi comme auditeur général, pendant la première guerre carliste, à l'armée *cristina* du Nord, sous les ordres de Fernandez de Cordova, qui, appelé en 1835 au commandement en chef de l'armée d'opérations, l'avait envoyé à Logroño, dans la Castille-Vieille, en qualité de *Jefe politico*, littéralement chef politique, poste de confiance et comportant des attributions administratives, sans que je sache exactement à quoi il correspondait dans notre organisation militaire ou civile, ni s'il faut traduire par préfet, délégué ou commissaire.

De tout temps, Serafin Estébanez Calderón, qui devait rester publiquement attaché au général Fernandez de Cordova, avait été, à peine moins que par la poésie, les lettres et l'érudition, attiré par la politique. Mais, malgré tout le respect et toute la reconnaissance que Cánovas lui avait voués, malgré le bel hommage qu'il lui a rendu : « Il n'importe à personne de savoir, mais à moi il en coûterait de taire qu'il est le seul être au monde à qui j'aie dû aide et protection », ce n'est pas le politique que le protégé a le plus admiré, ni tâché d'imiter dans le protecteur. Un traditionalisme inné et le romantisme ambiant, de tendance libérale et d'accent quasi révolutionnaire, avaient fait dans le cerveau du « Solitaire » un singulier mélange. On se rappelait, à Malaga, une petite pièce signée Safinio, *El Listón verde*, *le Ruban vert*, touchante en sa naïveté, et qui, fanée, démodée par les ans, paraît de loin un peu ridicule. Elle disait : « Enlace à ma tête le doux ruban vert, ô belle Élisa, de ta main innocente, et fais que le joli nœud m'entoure le front, portant gravé comme devise : *la Constitution ou la Mort!* » Bien que les rubans verts de 1820 n'aient point, encore disparu en 1835 et 1836, il n'y a pas eu de *listón verde* dans la jeunesse de Cánovas. Le point où Estébanez et lui se rejoignaient, c'était la fidélité dynastique, le sens de la continuité historique, qui avait porté le poète à embrasser d'enthousiasme la cause royale, sous la forme qui assurait immédiatement la paix intérieure à la patrie, en la personne de l'infante Isabelle. Mais, à vrai dire, Cánovas n'avait pas une bien haute idée des aptitudes politiques de son oncle. Lui qui voulait de la passion dans l'histoire même, il en voulait bien plus encore dans la politique. Il y voulait un démon. « Quant à moi, le démon de la

politique, qui a rompu les plus spontanées et décidées affections de ma vie, m'a séduit très jeune, presque adolescent. » Or, ce démon n'admet pas de partage, et Estébanez partageait trop, il n'était pas l'homme d'un seul amour : « La passion politique ne le domina jamais en réalité... Estébanez n'eut jamais la persévérance, ni l'aveugle et exclusive ardeur avec laquelle, uniquement, on peut obtenir, plus tôt ou plus tard, les tristes satisfactions de l'ambition politique. » (Notons le retour de cette impression de tristesse, associée à la volonté de puissance.) Cánovas insiste, dénonce « les erreurs pratiques » de D. Serafin. « Son cœur, vivement sollicité au bien tel qu'il se le représentait en sa conscience, en son imagination vaste et ardente, obnubila la clarté de son jugement dans ce cas et dans beaucoup d'autres relatifs à des matières d'État, d'elles-mêmes concrètes, réalistes, peu dociles aux impulsions du sentiment et à l'empire de ce qui est purement rationnel ou idéal. Justement à cause de cette manière d'être, jamais Estébanez ne fut, ni n'aurait été, encore qu'il l'eût tenté sérieusement, un véritable homme politique. »

De l'auditorat de la Guerre, Cánovas passa à la « Secrétairie d'État », qui est le ministère espagnol des Affaires étrangères, consolidant et élargissant son éducation, sa préparation. Il avança rapidement de grade en grade jusqu'à ce qu'il fût en situation d'être envoyé à Rome pour y tenir l'*Agencia de Preces* (mot à mot l'agence de Prières), succursale ou annexe de l'ambassade et jusqu'à ce que, après un nouvel avancement, il y prît résidence comme chargé d'affaires, et se désignât ainsi pour les missions les plus importantes. Puis il revint au ministère d'État, où il resta de janvier à octobre 1856.

Voici arrivé l'instant où le jeune homme prédestiné aurait pu reprendre à son compte la grande parole de *la Vita Nuova*, que le poète ne s'était dite tout bas qu'en tremblant : « *Ecce deus fortior me...* », s'il n'avait nourri la secrète confiance d'être plus fort que le dieu ou le démon même, de l'enchaîner, de le diriger, d'en faire, non son maître, mais son serviteur. Élu, pour la première fois, représentant du district de Malaga aux Cortès constituantes de 1854-1856, il y avait prononcé des discours mémorables, sur la conduite du gouvernement du 18 juillet 1854, sur le renouvellement des municipalités et sur les articles 1 et 9 du projet de

Constitution. En répondant au premier de ces discours, M. Nocedal avait salué l'éclat du *Maiden speech* par lequel Cánovas « inaugurait brillamment, comme il l'espérait (lui, Nocedal), sa carrière parlementaire. » Ce qui ne l'empêchait pas de profiter de son séjour en Italie pour cultiver ses goûts et accroître ses connaissances artistiques, enrichissement dont il donnait la preuve en deux études, intitulées : l'une, *Ce qu'est un voyage en Italie;* l'autre, *la Aricia.* Car il continuait à mener de front, ainsi qu'il l'avait toujours fait et qu'il devait toujours le faire, ses tâches politiques et ses travaux littéraires. Collaborateur intermittent, mais fidèle de *la America* et de *la Revista de España*, il fut élu membre de l'Académie d'histoire le 11 février 1859. Il avait trente et un ans depuis trois jours.

La carrière parlementaire de Cánovas del Castillo était donc « brillamment » ouverte ; sa carrière littéraire brillamment consacrée ; sa carrière administrative, brillante aussi, n'était pas encore close, puisque, le cumul n'étant pas interdit, à la fin de 1856, le ministère Armentero-Martinez de la Rosa l'avait nommé gouverneur civil (préfet) de la province de Cadix ; en 1858, le ministre de l'Intérieur, Posada Herrera, lui avait confié d'abord la direction générale de l'administration ; ensuite, en 1860, allait l'appeler au sous-secrétariat de son ministère, où il ne demeura que peu. Il y renonça, parce que, expliqua-t-il aux Cortès, il ne se sentait pas disposé à approuver l'abandon sans combat de l'entreprise déjà en train au Mexique ; et sa démission, sensationnelle, fut accompagnée de plusieurs autres. Par là même, orateur signalé et attendu, Cánovas s'élevait au plan politique : un jeune chef était né aux jeunes recrues d'un vieux parti.

Chef, il le fut du premier coup : ses pareils à deux fois ne se font pas connaître. Lorsque se forma le cabinet du 1er mars 1864, quoique Mon en fût le président, pour tout le monde il prit le nom de cabinet Mon-Cánovas. Ministre de l'Intérieur, Cánovas réussit à faire voter par les Cortès quatre ou cinq lois qu'un de ses biographes qualifie de « transcendantales », et qu'on peut dire à tout le moins d'ordre éminemment politique, concernant : une dérogation à la réforme constitutionnelle de 1857 ; une sanction pénale pour les délits électoraux ; les incompatibilités parlementaires ; la presse et les réunions. Le ministère resta

en fonctions un peu plus de six mois, pour être remplacé, le 16 septembre, par celui que présidait le général Narváez. Sans hésiter, Cánovas adopta, en face du nouveau cabinet, une position de combat, protestant vigoureusement contre l'abandon de la partie de l'île de Saint-Domingue qui, après s'être de sa propre volonté réincorporée à l'Espagne, maintenant se levait en armes pour revendiquer son indépendance. Notons cette protestation, s'ajoutant à celle qu'il avait déjà formulée contre l'abandon de l'expédition au Mexique ; plus tard, sur ce point encore, ses adversaires essaieront de le surprendre en contradiction avec lui-même et le mettront dans l'obligation de défendre l'unité de sa pensée et de sa politique.

En 1865, Cánovas reparut au gouvernement dans le ministère présidé par le maréchal D. Leopoldo O'Donnell, duc de Tétouan. Il y reçut, comme titulaire, le portefeuille des Colonies, et, comme intérimaire, celui des Finances. Sans nul doute, le succès de ses interventions dans les deux affaires du Mexique et de Saint-Domingue ne fut pas étranger à la première de ces attributions. Son passage, sa présence de deux années à la tête de l'administration coloniale demeureront marqués, pour les contemporains et pour la postérité, par un acte d'une portée considérable, par l'ouverture d'une enquête vaste et approfondie sur les conditions du travail à Cuba et à Puerto-Rico, d'où devait sortir, à peu de temps de là, l'abolition qu'on peut juger tardive, mais qui fut définitive, de l'esclavage dans les Antilles. Lui-même s'en fit honneur toute sa vie. Au milieu de la table centrale du grand salon de La Huerta (c'était le nom de la belle demeure habitée par Cánovas en ses dernières années), figurait, bien en évidence, une cassette d'argent, contenant un exemplaire sur vélin des *Réponses* faites à cette enquête (1). Il n'y avait à côté d'elle qu'un seul autre objet, tenu pour aussi précieux ou davantage encore : le maître de la maison ne manquait pas de les signaler à ses hôtes. Je dirai en son lieu quel était ce second souvenir.

Le cabinet O'Donnell se maintint au pouvoir jusqu'au

(1) *Ministerio de Ultramar, Junta informativa de Ultramar. Extracto de las contestaciones* dadas al interrogatorio sobre la manera de reglamentar el trabajo de la poblacion de color y asiática, y los medios de facilitar la inmigracion que sea mas conveniente en las mismas provincias.

22 juin 1866, où la mutinerie militaire du quartier de San-Gil l'amena à se retirer. L'Espagne rentra alors dans une période, s'il est permis de parler ainsi, de syncope constitutionnelle. Contre cette interruption d'une vie d'État régulière, Cánovas écrivit ou du moins signa, avec un certain nombre de députés, une lettre de remontrance respectueuse à la Reine, déplorant et blâmant que les Cortès ne fussent pas réunies avant la fin de l'année. La requête fut mal prise en haut lieu et revint à ses auteurs avec un accusé de réception désagréable. Le ministre de la veille, pour sa part, était — faut-il dire exilé au sens où la cour de France le disait sous Louis XIV? — ou banni, ou relégué, ou déporté (le texte espagnol dit *desterrado*), envoyé en résidence forcée à Palencia, puis à Carrión de los Condes. C'est l'aveu qu'on redoutait de lui autre chose que de l'éloquence, que sa parole ou que sa plume. On ne traite pas de cette manière forte les simples bavards. En une page émouvante de son livre *le Solitaire*, Cánovas a conté, sans excès de rancune, sa mésaventure : « Dans les derniers jours de décembre 1866, dit-il, je reçus un ordre du gouvernement de l'époque, me prescrivant de sortir de Madrid dans un délai de vingt-quatre heures, par une tempête de neige comme on n'en avait peut-être jamais vu en Castille, pour avoir mis ma signature au bas d'une adresse des députés à la Reine, demandant la réunion des Cortès, alors qu'après avoir résisté longuement, je ne pouvais me dérober, sans reproche de faiblesse (ou même de mollesse, ou même de lâcheté, *sin nota de flaqueza*), certaines violences ayant été commises, comme elles le furent, contre les présidents des Chambres législatives. » Il s'en consolait en pensant que cet éloignement, pis qu'involontaire, l'avait, par compensation, empêché d'assister à la mort de Serafin Estébanez Calderón, survenue dans ce moment, et dont le spectacle eût été déchirant pour son affection et sa reconnaissance.

Les discussions, les polémiques, la démonstration des fautes de Narváez et de Gonzalez Brabo ne suffisaient pas à remplir une activité à l'habitude mieux alimentée. Dans ces loisirs relatifs, et en attendant que la révolution de 1868 vînt mettre brutalement ces fautes au jour et en faire supporter les conséquences à la monarchie, en la personne de la reine Isabelle II, Cánovas, retournant au grand amour de sa jeunesse, alla, dès que l'interdit fut levé, travailler

aux archives de Simancas et de Alcala de Hénarès. Cette espèce de retraite laborieuse se prolongea durant plusieurs années, par delà la Révolution même, sous la dictature de D. Juan Prim, pendant le règne d'Amédée de Savoie, pendant les présidences de Pi y Margall, de Salmerón, de Castelar, et pendant celle du maréchal Serrano. Mais quand ils plongent dans le passé, ce ne sont pas des cendres et de la pourriture que les hommes du tempérament de Cánovas y vont chercher, ce sont des racines et des germes. On m'a raconté qu'un de ses amis l'ayant trouvé acharné à ces fouilles et s'en étonnant, l'ancien et le futur ministre frappa de la main les dossiers poudreux sur lesquels il était penché et répondit : « Ici sont les ingrédients qui me serviront à refaire la monarchie. » Plus que tout autre, ce qu'il demandait à la mort, c'étaient les paroles, les formules de vie ; ce qu'il voulait arracher à l'histoire, c'était le secret non seulement de la connaître et de la comprendre, mais de la continuer. L'histoire, pour lui, n'eût pas été une résurrection, si elle n'eût fait, en se promenant à travers les tombeaux, que réveiller des spectres et éclairer par dehors de vaines images : il ne l'aimait si passionnément que parce qu'elle crée, qu'en illuminant, elle allume et qu'en ranimant, elle anime. Ses forces de restitution ne seraient rien, si elles n'étaient pas des forces de reconstitution.

Parce que la foi politique de Cánovas avait son fondement, sa règle et sa direction dans l'histoire espagnole, il n'avait apporté à la tentative de D. Amédée de Savoie ni sa collaboration, ni même son concours. Il avait assisté à cette expérience sans y faire obstacle, mais sans y prendre part. Pour ce qu'elle avait de monarchique, il ne l'avait pas contrariée, mais, pour ce qu'elle avait d'étranger, il n'y avait ni aidé ni cru. Assurément ni l'une ni l'autre des deux grandes dynasties qui, au long de plusieurs siècles, avaient régné sur l'Espagne, ni la maison d'Autriche, ni la maison de Bourbon n'étaient nationales à leurs origines. Cependant la première se rattachait au sol en Charles-Quint, — Charles Ier d'Espagne, — petit-fils, par sa mère Jeanne-la-Folle, de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, les catholiques. La seconde, en Philippe V, désigné par le testament de Charles II, et qui pouvait, comme petit-fils de Marie-Thérèse, alléguer des droits à la succession, touchait à la couronne d'Espagne par le sang, si elle n'y tenait pas

par la terre. La maison de Savoie n'avait avec l'Espagne, malgré ses alliances princières, aucun lien de la même nature, serré et proche au même degré. Pour elle, l'histoire n'avait pas, comme elle l'avait fait pour les Autrichiens et pour les Bourbons, donné au temps le temps d'effacer les différences, et de nationaliser ce qui n'était pas ou n'était qu'à demi national. Quand bien même Amédée eût eu toutes les qualités royales et toutes les qualités personnelles, ce défaut même d'une apparence d' « espagnolité » aurait empêché Cánovas d'avoir confiance dans la durée du régime nouveau, et comme il n'entendait jouer sur cette carte ni le sort de l'Espagne, ni les chances de la maison de Bourbon, ni son propre avenir, il lui eût commandé la réserve.

Des résistances chez les uns, l'indifférence ou l'abstention chez les autres, l'ignorance du pays, de ses traditions et de ses coutumes chez le prince, chez lui encore accessoirement, certaines façons d'une liberté de mœurs un peu populaire héritée du roi galant homme, qui faisait revivre, un échelon au-dessous, les scandales privés de l'ancienne cour, eurent vite fait d'abattre un trône demeuré en l'air depuis qu'il avait été relevé, et que n'étayait aucun appui solide (1). Abandonnés de tous, dans un dénûment cruel, mourant pour ainsi dire de faim, ce roi de bonne volonté et cette reine de bonne grâce, appelés, élus, mais non adoptés, reprirent tristement le chemin d'une patrie à laquelle ils s'étaient loyalement, mais vainement efforcés d'en substituer une autre. Eux partis dans le désespoir, à leur place s'installa, parmi les tristesses et les horreurs de la guerre civile, la République, ou, de son vrai nom, l'anarchie. Le carlisme en armes dans les provinces du Nord, le fédéralisme déchaîné, débordé dans le Midi, jusqu'au point de s'émietter en cantonalisme, des provinces à retenir adhérentes à la nation, des villes se déclarant une à une communes libres, à reprendre après un siège ; une ombre de pouvoir central mal assise sur les ruines causées par l'abandon de toute autorité ; trois présidents se succédant de trimestre en trimestre, ou même plus rapidement (2), les deux premiers, Pi y Margall et Nicolas Salmerón, poursuivant chacun sa chimère, et ne laissant au troisième, Émilio Castelar, moins

(1) Décembre 1870-février 1873.

(2) Pi y Margall, février 1873 ; Salmerón, juillet 1873 ; Castelar, septembre 1873.

utopiste, moins idéologue, plus conscient des nécessités, qu'une extrême faiblesse pour une situation extrême ; le geste brusque, mais bref et tout de suite lassé du général Pavia, « fleur d'un jour » ou plutôt d'une nuit (1) ; coup d'État qui ne fut qu'un coup de tête, et d'où il ne sortit que l'essai hésitant d'une République bourgeoise, assagie et d'apparence rassurante, qui associait, avec le maréchal Serrano et M. Sagasta, la double irrésolution de la plus petite quantité possible de Chef de l'exécutif et de « la plus petite quantité possible de Président du conseil des ministres », ainsi que Cánovas le dira plus tard de son rival ; pour lui, pour Cánovas, il n'y avait rien à faire en tout cela, qu'à suivre les progrès de la décomposition de ces faux régimes et qu'à recueillir les germes de recomposition d'un véritable gouvernement.

Ce n'est pourtant pas à dire que de 1866 à 1873, en dehors de ses recherches d'archives, il se soit tenu complètement inactif. Parlementaire dans l'âme, il n'a point poussé la retraite jusqu'au *retraimiento*. Au lendemain même de sa mésaventure, de son internement, de son envoi en domicile forcé à Palencia, il s'était mêlé, dans les Cortès de 1866-1867, aux débats sur la conduite du gouvernement depuis le mois de juillet 1866, sur la responsabilité du ministère, sur les comptes de 1854, sur l'exil de quelques députés, sur la réforme du règlement de la Chambre, sur les documents relatifs à l'escadre du Pacifique, sur la conversion des dettes amortissables. En 1868, la Révolution prétendit l'embrigader parmi les vainqueurs, sans doute à cause de son attitude et de sa proscription en 1866, suivies d'une disgrâce d'où il ne s'était pas beaucoup efforcé de sortir. Député de nouveau, aux Cortès de 1869-1871, il s'y occupa surtout de questions constitutionnelles (c'était en effet le nœud vital pour l'Espagne désorganisée), parla sur le projet de constitution lui-même, sur la nomination et la démission des ministres, puis sur le vol des joyaux de la Couronne, sur l'exposé signé par neuf mille Espagnols de Cuba, demandant l'ajournement de la réforme antillane, sur les bons du Trésor, sur la dissolution des Cortès constituantes, sur l'attentat commis contre le général Prim. Pendant la session de 1871-1872, il se distingua notamment par le discours

(1) 2-3 janvier 1874.

qu'il prononça dans la grande discussion sur l'*Internationale*. Dès cette heure se forma, sur son initiative et sous sa direction, le noyau du futur parti conservateur par l'adhésion d'un petit nombre d'hommes tels que D. Joaquin Vasquez de Puga, D. Luis Estrada, D. José de Elduayen, D. Saturnino Alvarez Bugallal, D. Manuel Quiroga Vasquez et D. Francisco Silvela, qui tous, alors, le reconnaissaient pour chef. Cependant les événements mûrissaient. A l'approche de la République fédéraliste, aux prodromes de l'anarchie, le 2 octobre 1872, Cánovas adressa, à ses électeurs des districts de Cieza et Yecla, une lettre d'adieux dans laquelle, mettant un terme à l'espèce de demi-neutralité expectante qu'il avait observée depuis la Révolution de septembre 1868, il traçait la voie où, selon lui, il fallait s'engager, et affirmait délibérément la nécessité de la Restauration comme l'unique espérance du pays.

Dans l'entre-temps, et parallèlement, se développait son activité scientifique, littéraire, artistique, mais plus particulièrement historique, qu'il est impossible, sans ne pas le comprendre et sans le trahir, de séparer de son activité politique. Le 3 novembre 1867, à trente-neuf ans, il était entré à l'Académie espagnole, ayant pris pour sujet de sa harangue de remerciement *la Liberté dans les arts*. En 1868, il avait publié les deux volumes de ses *Etudes littéraires*, contenant, le premier son roman *la Campana de Huesca* et diverses poésies, dont on est bien obligé d'avouer que la valeur a été contestée ; le second, les discours académiques, *les Mémoires d'Italie*, deux articles d'histoire, et un autre sur le socialisme en 1848. Mention doit encore être faite, à cette date, du trop fameux *Bosquejo historico*, de l'*Esquisse historique de la Maison d'Autriche en Espagne*, imprimée dans le *Dictionnaire d'administration et de droit*, de Suarez Inclán et Barca. Éclate la Révolution de septembre. Cánovas del Castillo règle pour ainsi dire les comptes de son passé, fait son point sur les chemins de l'avenir. Dans le journal *la Epoca*, qui le soutiendra avec une fidélité jamais défaillante et une admiration sans bornes, dans une lettre adressée à la reine Isabelle, il reconnaît et proclame les faits accomplis ; et d'un cœur ardent, d'un esprit froid et ferme, il reprend son labeur politique, dans la presse, dans la chaire, dans les assemblées, et ne le quitte, ou ne s'en repose, que par ses travaux scientifiques et littéraires. Ce sont les pré-

faces, les introductions à l'ouvrage édité par Guijarro, *les Femmes espagnoles, portugaises et américaines*, à l'*Histoire de Philippe III*, publiée par le marquis de la Fuensanta et Sancho Ramón ; — et ce sont de grands morceaux, auxquels se joignent, en quantité, des articles insérés dans la *Revista de España*, dans la *Ilustracion española y americana*, la *Ilustracion de Madrid, la Epoca, el Tiempo;* et aussi, et toujours des discours, d'Académie ou d'Université, car la Chambre ne suffit pas au perpétuel mouvement d'une si vaste et si souple intelligence ; discours d'une solidité de fond, d une plénitude de forme sans égales chez aucun homme politique, dont les plus importants sont ceux composés à l'occasion de l'ouverture des cours de l'Athénée, en novembre 1870, 1871, 1872, 1873.

Mais en 1873, Cánovas a bien autre chose à penser. Je ne veux pas dire qu'il conspire, mais il combine. Il n'y a qu'un mot, auquel il faut revenir : il prépare. Il prépare la restauration de la monarchie, la rénovation de l'Espagne. L'une par l'autre, réciproques : la restauration par la rénovation, la rénovation par la restauration. C'est un grand travail. Il y donne toutes ses forces ; il s'y donne de toutes les puissances de sa nature, de sa science, de son art, de tout ce qu'il y a en lui d'inné, de tout ce qu'il y a d'acquis. L'heure approche dès la fin de cette année 1873 ; le mal est à son comble. Dans le printemps, dans l'été, dans l'automne de 1874, le remède n'apparaît pas encore à la masse, ni peut-être à une assez large élite de la nation, dont on essaie d'endormir la souffrance par des expédients et des émollients. Pourtant, en secret, l'œuvre de Cánovas se dessine. Successivement vont se produire au jour l'abdication, la renonciation de la reine Isabelle, premier acte qui commande et déjà découvre la suite ; le manifeste de Sandhurst, à quoi la majorité de l'infant D. Alphonse fournit un prétexte, le ralliement de révolutionnaires de notoriété et de poids, comme l'illustre poète dramatique Adelardo Lopez de Ayala et l'orateur parlementaire renommé Francisco Romero y Robledo. D'autres concours, qui ne s'avouent pas ou ne se crient pas, sont prêts. L'action, sous les paroles, chemine sourdement, quoique le rôle de la conjuration, de style classique, soit réduit autant que possible. A la fin de 1874, l'heure de l'homme de tête, après la minute des hommes de main, est venue. Cánovas la saisit, c'est la sienne.

La Restauration est faite ; le ministère-régence l'assied ; la Constitution l'organise : on entre dans la période de rénovation, où l'on avance peu à peu, à travers mille difficultés, mille périls, — les problèmes les plus délicats, comme les plus ardus, se posant ensemble à l'intérieur, aux colonies, à l'extérieur, dynastiques, politiques, économiques, — mais enfin dans l'ordre. Le pays, hier agonisant, souffle, respire, revit. Au bout de vingt ans, en 1894, le mot admirable de Cánovas : « Je viens continuer l'histoire d'Espagne, » est devenu une vérité. L'histoire d'Espagne continue.

Et la vie aussi de Cánovas continue, double, triple, multiple. Il est partout, il est dans tout, il est à tout. Rien que comme écrits, qu'on pourrait appeler « volants, » parce qu'ils sont comme jetés au vent entre deux grandes affaires, je note, de lui, depuis 1873, une introduction (c'est un genre qu'il aime parce qu'il y montre l'universalité de son esprit et de ses connaissances) à *Los Vascongados, su païs, su lengua, y el principe* L. L. Bonaparte, de Miguel Rodriguez Ferrer (1873) ; une autre introduction, prologue au *Voyage en Orient (Madrid-Constantinople)* d'Adolfo de Mentaberry (1873) ; une lettre-préface à *la Princesse d'Eboli* de Gaspar Muro (1873) ; et toute une série de prologues : *Prologo general à Los Autores dramaticos contemporaneos y Joyas del theatro español del siglo* XIX (1881-1882) (1) ; prologue aux *Œuvres* de Manuel de la Revilla (1883) ; prologue aux *Mémoires* de Nieto de Silva, marquis de Tenebrión (1888) ; prologue aux *Œuvres* de Juan Valera (1890) ; et puis, et en outre, les œuvres de longue haleine, livres ou recueils : les deux volumes de *El Solitario y su tiempo*, *Biografia de D. Serafin Estébanez Calderón y Critica de sus obras* (1883) ; les deux volumes des *Etudes sur le règne de Philippe IV* (1888-1889) ; les trois volumes des *Problèmes contemporains* (1884-1890). Encore, que n'oublie-t-on ou que ne néglige-t-on pas !

Président du Conseil sans interruption ou à travers quelques interruptions, par exemple, de septembre à décembre 1875, de mars à décembre 1879, et plus tard, quand, ayant amené Sagasta à la monarchie, il eut établi l'alternative, la *rotativa*, le roulement parlementaire entre le parti conservateur et le parti libéral, président de la

(1) C'est sans doute l'ouvrage traduit en français par Magnabal, sous le titre : *le Théâtre espagnol contemporain* (1886).

Chambre des députés en décembre 1885, Cánovas demeura le conseiller privilégié, permanent, perpétuel de la Restauration, comme il en avait été plus que l'artisan, l'inspirateur, l'auteur et le directeur ; après le roi, le premier personnage du royaume, soit qu'il fût au pouvoir, soit qu'il n'y fût pas. Les vingt-trois années de 1874 à 1897, toutes pleines de lui, sont le temps, leur histoire est la vie de cet homme.

Malheureusement, si l'œuvre est immortelle, la personne physique de l'ouvrier ne l'est point. Cette œuvre même le désigne et l'expose aux coups des factions en furie. Le dimanche 8 août 1897, aux bains de Santa-Agueda, Cánovas tombe sous les balles de l'anarchiste italien Angiolillo. Ce jour-là, j'écrivis sur mon carnet de notes : « Que Dieu sauve l'Espagne et la monarchie ! »

Ainsi, de 1845, où Cánovas del Castillo vint à Madrid, en quête de sa destinée, à 1897, où, l'ayant remplie au delà de ses espérances, il périt assassiné, se trouve assemblé le cadre d'une vie exemplaire. Mais, jusqu'ici, dans un récit sommaire, presque une liste chronologique, le cadre seulement. Essayons maintenant d'y mettre le portrait. Ensuite, il faudra tâcher d'y faire tenir tout un tableau.

Charles Benoist,
de l'Institut.

(*A suivre.*)

Les
Voyages d'Arthur Rimbaud[1]

Voici Rimbaud libre, léger, tout entier jeté vers une entreprise qu'il a combinée et qu'il dirigera. Il y consacre ses quarante-trois mille francs, dont il est depuis deux ans bien embarrassé. Songez à la roupie qui baisse, aux capitaux qui se déprécient ! C'est fini. Plus d'entraves. A l'œuvre ! Et en route !

Une traversée en sambouck, d'Aden à Zeilah — une de plus. Rien : quatre jours et quatre nuits dans la grande barque malodorante, à l'unique mât branlant — où donc est ce traité d'architecture navale? — sous la fournaise à peine moins ardente la nuit, parmi les rats qui, dans l'obscurité, rongent vos souliers et les cafards qui vous courent sur le visage. L'eau du tonneau, seule boisson, n'a jamais moins de 25 degrés. Mais Rimbaud est content. Il plaisante avec les matelots arabes, il leur prête main-forte si le vent tourne, il commente le Coran avec un iman qui va d'Aden à Obock.

Le voyageur s'installe à Tadjourah, maigre Afrique, troupeau de mauvaises huttes serrées autour de deux mosquées sous quelques palmiers tristes. C'est d'ici qu'il organise son expédition : il va porter à Ménélik, alors roi du Choa, vassal du Négus d'Abyssinie, des armes : deux mille fusils réformés achetés à Liége et conformes au modèle

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1928.

adopté par le roi à la fin de 1885. Soixante mille cartouches. L'affaire peut et doit rapporter au moins 30 000 francs à son organisateur, autant à l'associé Labattut, un négociant français, très averti du commerce en ces parages et qui a plusieurs fois déjà travaillé pour Ménélik.

Rimbaud dépense gaiement son activité. Une fois, deux fois, trois fois, il retourne à Aden, il en revient. Il se rend lui-même en Syrie pour y acheter des mulets. A Suez, un jour où sa verve est haute, il passe la soirée au vice-consulat, il y laisse un souvenir charmé. Autour de Tadjourah, que d'allées et venues. Cinq mois, six mois, pour préparer la caravane : rien que de normal. C'est le diable qui a inventé la hâte, disent les Arabes. Et il faut compter avec l'hostilité générale des indigènes, furieux de ce que, sous la pression anglaise, la traite vienne d'être interdite dans tout le pays. Bien avant qu'Haroun al Raschid eût envoyé d'étonnants présents à Charlemagne, l'Arabie et la Turquie, la Perse, voire les Indes, tiraient d'Afrique par cette côte des Somalis les décoratifs eunuques noirs pour leurs portes, et pour leurs lits les négresses aux beaux seins. « Le seul commerce indigène un peu florissant de ces régions, » écrit Rimbaud qui ajoute : « N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves. » Il ne vend que des fusils, à peine a-t-il quelques caisses de pacotille. Et voici que les fusils arrivent, les chameaux, les mulets sont achetés, les porteurs se recrutent, on a trouvé un chef de caravane excellent et tout dévoué à Rimbaud. « Je compte me lever vers la fin de janvier, » avait dit le voyageur. Il oubliait la sournoiserie de la malchance. Les augures sont mauvais. D'abord, c'est une dépêche du gouvernement français interdisant les envois d'armes pour le Choa, arrêtant les préparatifs de la caravane. Des lettres, des explications ; ceci s'arrangera. Mais Labattut tombe malade. Aden, un médecin. La France en hâte, et une opération, et la mort en septembre. A Tadjourah, Rimbaud attend, fiévreux ; et ce peuple de chameliers, de porteurs, qu'il paye, et ce troupeau de bêtes de somme, qu'il nourrit, et ses fusils sous les palmiers du village. Cette mort deux fois déplorable. Changeons nos plans, et vite. Que notre expédition se joigne à celle de Soleillet, cet explorateur-négociant qui habite à Obock la longue maison basse dont Rimbaud un jour fit le croquis. Sur la véranda s'alignaient Ilg — plus tard premier ministre du négus

Ménélik — Soleillet, d'autres Européens de la région encore. Soleillet se rend à Aden pour de rapides préparatifs ; il y tombe mort en pleine rue.

Il était écrit que Rimbaud partirait seul s'il ne voulait point perdre tout son capital. Aussi, pourquoi chercher à s'associer quelqu'un, lui le toujours solitaire? Il se redresse, il croise les bras, il est décidé. D'habitude, les trafiquants, avec une escorte bien armée, précèdent ou suivent la trop lente caravane. Mais cette fois-ci, le propriétaire accompagne ses fusils. Peut-être sa présence hâtera la marche de l'expédition, assurera le nécessaire succès.

En décembre, la caravane est prête ; la caravane se lève. Allégrement elle quitte un matin Tadjourah dans l'oblique soleil, dans la poussière, les aboiements des chiens, la joie des gamins et les cris des muletiers. Six cents kilomètres devant elle de désert, de steppes, de coteaux, de rochers, de forêts, pour aller de ce rivage marin jusqu'aux deux mille cinq cents mètres d'altitude des collines éthiopiennes.

Rimbaud, sur son étalon noir, galope au côté de la procession, puis part en éclaireur. Comme un Arabe, il porte le burnous blanc. Il a toujours refusé de « s'affubler » du casque de liège européen, il a hésité devant la chéchia musulmane, il se coiffe d'un simple bonnet de police.

Préoccupé, il se dilate pourtant à cette mise en mouvement. Après tant de tergiversations, on va enfin marcher.

Et puis, il aime le rythme et la vie de la caravane. L'idée lui plaît, de cette foule chargée qui jour par jour, et pour lui, conquiert le désert.

Dès que le soleil s'incline vers l'ouest, l'Européen prend les devants, revient, confère avec l'abane, — le chef de la caravane, — puis repart. Il a trouvé un endroit favorable pour le campement. Les caisses de fusils déchargées sont dressées en une enceinte circulaire ; elles forment la « sériba » où la caravane entière passera la nuit. Les animaux libérés cherchent leur pâture aux alentours. Après le frugal repas, les hommes accroupis en groupes jasent gaiement — voix claires des nègres, voix plus graves des Arabes. Des disputes montent et s'apaisent. Le son d'un tambour paraît rouler sans fin sur le sable alentour. Les conteurs ont du succès, et parfois le sidi Rimbaud vient écouter une histoire.

L'obscurité s'est abattue sur les tropiques. On fait rentrer les bêtes, on ferme d'une herse d'acacia épineux l'entrée

de la sériba. Tout s'endort, sauf les gardes qui se relaient d'heure en heure, jusqu'au matin. Parfois le hennissement effrayé d'un cheval répond au lointain glapissement des chacals ou bien au passage puant d'une hyène.

Rimbaud, les soirs où une inquiétude ne le tient pas éveillé, comme ses compagnons drapé dans son burnous, comme eux s'endort, la tête sur un sac plié, après avoir tâté, toutefois, la toile qui attache l'or avec le sachet de perles, et, passés dans sa ceinture, le poignard et le pistolet. Tout est calme. Les hommes n'ont pas réclamé ce soir. Aucun mouvement suspect aux environs...

La brusque aurore le réveille. Tout est encore immobile sous la couche dure et cristalline de l'air sans mouvement. Les chameaux couchés, gris et glabres, membres repliés, ressemblent à d'énormes volailles préparées pour la broche d'un géant. Seuls travaillent les scarabées sacrés qui, sur le sol, emmènent en hâte leurs boules de crottin pour les enterrer.

Puis, en quelques minutes, le soleil paraît, une brise court, la sériba s'anime. Les grands ruminants se lèvent et balancent le cou, les ânes, la queue droite, saluent d'une fanfare le jour nouveau, les hommes s'interpellent et se démènent. Des feux pétillent. L'arome exquis du thé monte dans l'air parmi les fortes odeurs animales. Dans le gosier glisse le liquide brûlant et parfumé. Puis, vient l'heure animée du changement. C'est l'instant où les bêtes de somme font les facétieuses. Il est de mode alors parmi les chameaux d'esquisser des simulacres de révolte. A quoi correspondent de grands cris et une vive agitation parmi les chameliers. Mais les fardeaux installés, le départ donné, tout s'apaise et c'est presque en silence que la caravane chemine, dorée par le soleil au flanc des collines noires, ou bien, suivant une crête, se silhouette sur le bleu intense du ciel.

Chaque journée est une victoire remportée. D'abord sur ce pays nu et désolé, coupé de coteaux sombres, qui grésille sous le soleil et où les tourbillons de siroco vous soufflettent le visage d'un sable brûlant. Le lac Assal, parmi un paysage lunaire, tout hérissé de rochers coniques, brillait comme du métal dans sa frange de sel blanc dont Rimbaud ramassa quelques poignées pour les examiner : « On parle de fonder une société pour l'exploitation de ce sel? Fameuse flibusterie ! » Combien de kilomètres de tranchées creusera-

t-on pour établir une route possible? Et les ouvriers, les fera-t-on venir de deux cents kilomètres de distance? et travailleront-ils sous la protection d'une escorte armée? Ce sel pourtant est blanc et pur, emportons-en quelques sacs. En Abyssinie il se vend un franc le kilo.

Toujours la désolation autour de nous. Du sable et des pierres. « *Si j'ai du goût ce n'est guère...* » Non, les faims qui tournent en lui montrent d'autres faces que jadis. Faim de la terre, mais de toute la terre, faim du métal, oui, mais de l'or, qui donne la liberté. Faim surtout, faim d'autre chose, et toujours faim d'autre part... De la terre et des pierres. Avançons donc. Voici des cratères de volcans éteints, encore des rocs, des falaises, des ravins. Attentives et prudentes, les bêtes de somme grimpent les étroits sentiers. Dans les fonds blanchissent, dès longtemps nettoyées par les vautours, des carcasses d'animaux. Et toujours « *les galets fils des déluges — pains couchés aux vallées grises* ». Parfois, inattendue, comme en ce lieu appelé Gobad, une oasis ; un vallon charmant. Une eau claire à reflets d'acier glisse parmi les palmiers, dans les bosquets roucoulent des tourterelles, gloussent des pintades, appellent des perdrix, se gîtent des lièvres. Les Debnés, Bédouins misérables et débonnaires, amis des Européens, y font paître leurs troupeaux. Avançons. Encore le pays affreux, on ne trouve que des eaux croupissantes, la poussière chaude nous étouffe, la nuit les moustiques nous mangent.

La victoire sur ces hommes qui s'impatientent ou simplement demeurent inertes, à chaque instant refusent d'aller plus loin, exigent plus de thalaris, veulent passer à gauche plutôt qu'à droite. Celui-ci monte la tête de ses compagnons ; l'un viendra ce soir se plaindre, puis tous crieront et gesticuleront. Ces autres, si on les écoutait, feraient juste dix kilomètres par étape.

Il faut tour à tour amadouer ou menacer, parlementer, railler ou promettre. Les apaiser. Rimbaud s'y entend ; ils seront sages huit jours.

Mais ce chamelier, qui disparut l'autre nuit, est-il allé sous quelque chaume des Issahs retrouver ses proches? Désertion, ou trahison? Il les renseigne, il conseille un guet-apens. Je veillerai moi-même, cette nuit, et la suivante.

Que l'inquiète obscurité est pleine de sursauts retenus ou d'immobiles angoisses.

Avançons. Déjà la ligne grise des monts se dessine au sud. Triomphons, heure après heure, de la steppe pierreuse, évitons par des détours les territoires habités où peuvent naître des conflits avec les indigènes. Redoutons, à notre droite, ces plaines d'herbe et de bois, pays des Danakils, pays d'ennemis sauvages. Mais à gauche, parmi les coteaux brûlés qu'aromatisent la lavande et le thym, où courent le sanglier, l'antilope et la gazelle, les Issahs sont-ils moins redoutables? On le dit, pourtant voici dix-huit mois, ce sont bien des Issahs qui, sur ce même plateau, derrière leurs boucliers ronds, les lances en avant, bondirent dans la nuit muette à l'assaut de la caravane Audon-Hénon, comme la nôtre porteuse de fusils et lui tuèrent dix hommes. Une victoire, de traverser ces pays hostiles. Avançons. Élevons-nous encore. Quatre semaines, déjà, que nous marchons. Les nuits sont moins lourdes, les journées moins brûlantes. Mais c'est sur une colline, à notre gauche, que fut massacrée, l'an dernier, une partie de la caravane Barral, et Barral lui-même et une Européenne avec lui. Ah! quelles sont ces ombres dans la nuit? Une pierre a roulé, quelque chose a crié. La contrée change encore, voici des pentes où croît l'odorant génévrier, pensif et bleu, d'autres où se tord le douloureux cactus.

Sans hâte, sans arrêt, l'énorme serpent qui porte la fortune de Rimbaud avance, descend, monte ; s'enroule chaque soir pour chaque matin se dérouler et repartir. Rimbaud lui-même, le visage noirci par le soleil et par le vent, — « *les climats perdus me tanneront,* » — mais les muscles souples, l'esprit alerte, l'espoir avide, voit s'approcher le but.

On a dépassé Herrer, tout en collines vertes où paissent des chèvres et des moutons. Des femmes sont venues vendre à la caravane des fromages et du beurre, elles-mêmes nauséabondes, enduites et surenduites de beurre du crâne aux pieds.

Un midi le chef découvre, joyeux, la vallée de l'Aouache, ici verdoyante et riche, avec ses forêts pressées. Des troupes de singes s'enfuient en criant et ce soir, dans la sériba soigneusement close, les animaux trembleront à entendre le seigneur lion rugir dans le lointain, tandis que parmi les arbres proches retentira la flûte mélancolique des oiseaux de nuit. C'est la frontière d'Abyssinie, c'est le pays ami, c'est à quelques journées le fardeau déposé, la récompense acquise.

La caravane passe à gué l'Aouache. Vive excitation. Les indigènes du voisinage accourus, les chameliers, les porteurs crient, se hâtent, se multiplient. Un chameau s'arrête au milieu du fleuve et prétend y rester ; un baudet trop chargé est renversé par le courant. Tout le monde barbote dans l'eau rougeâtre. A la halte, les feux s'allument, on se sèche, on avale du thé brûlant. Farré est habité par des Abyssins musulmans. Terre de Ménélik, déjà. Un fonctionnaire noir comme son burnous de soie noire, sous son ombrelle bleue — signe de pouvoir — vient au nom du roi faire la visite des marchandises.

Formalité. Rimbaud sait vivre ; on a dressé sa tente abyssine, de forme ronde, il y traite le représentant du souverain. Il fait servir le zigui, la viande coupée en petits morceaux, cuite dans le beurre, saupoudrée d'un berbéré dont le piment vous arrache le palais, et le tesmi de buffle, braisé, fumant, saignant. On boit de l'hydromel et de la bière. Dans des corbeilles de joncs tressées, les femmes ont apporté l'angera, le pain délicieux qui ressemble à de grandes crêpes croustillantes, et les bananes et les citrons. Assis sur une peau de bœuf en face de son hôte, le voyageur est soucieux. Parce que la journée s'avance, entre deux pans de toile, un rayon de soleil pénètre de biais, frôle la table basse ; le désordre des mets et des fruits souligne la vapeur qui monte en spirale des tasses de thé, caresse la barbe crépue de l'Abyssin et les durs sourcils froncés de Rimbaud, sa mâchoire serrée. Le but semblait proche à le toucher de la main ; va-t-il s'éloigner? Où est le roi Ménélik? La causerie en langue amhara vient de révéler les dernières nouvelles transmises dans les échos à la mode abyssine, par des cris que les montagnes se renvoient comme des balles. On sait que le roi est parti en guerre vers l'ouest, il a taillé en pièces ses ennemis, bien entendu. Il va revenir au Choa. Il ne sera pas à Ankober.

Mais pressons-nous ! Qu'attendre ici? Il faut gagner Ankober tout de même. Allons ! vite, et plus vite ! Vous donnerai-je chaque jour un buffle à manger? et n'avez-vous pas eu votre soûl des putains graisseuses et malodorantes de Herrer? Feignants ! Cochons ! fils de chiens ! ne serez-vous pas prêts à partir avant midi ! Dépêchez-vous, dis-je. Vous serez tous à l'amende !

Quatre jours pour arriver à Ankober. Curieux, de voir

la caravane défiler parmi ces paysages qui parfois rappellent ceux des Vosges ou du Jura. Prairies en pente, bois verdoyants, et ces cultures modestes, champs d'orge ou de pois chiches, où travaillent des hommes courbés. Dans les pâtures, les bœufs à bosse, les moutons sans laine, à tête noire, et les petites chèvres blanches aux cornes courtes. Un apaisement flotte dans l'air léger. Après tout, rien n'est perdu. Tout mon bien, j'ai réussi à lui faire traverser le désert. Quelques jours de plus ou de moins, maintenant !... Commodes, les sentiers des éléphants. Mais ces rochers, ces gorges ! Enfin, nous avons vu pire. Le mont Umaret, ceci. Quels arbres ! Sycomores, érables surtout. Combien? cinquante, soixante mètres de hauteur. Presque comme à Java.

Et voici Ankober. Hélas ! on le craignait, ce n'est pas le terme du voyage.

Ménélik est attendu à Antotto. Il faudra aller l'y retrouver. Cent vingt kilomètres encore. Et c'était vrai qu'il vient de faire une expédition au Harrar ; qu'il s'est emparé de la capitale après avoir vaincu et anéanti la garnison.

Rimbaud trouve ici, arrivant d'Antotto, un explorateur français, Borelli, déjà rencontré à Aden.

Les deux hommes ne s'entendent pas mal ; pour ce voyageur courageux, intelligent et observateur, le misanthrope s'humanise. Durant que la caravane est campée non loin de la ville, tous deux étudient les alentours, échangent leur documentation sur ce pays, examinent la nature du sol, jugent de la faune et de la flore, discutent des coutumes abyssines. Rimbaud, de bonne humeur malgré le contretemps, assis au creux d'un roc, taille un crayon et sur une feuille de papier à lettre dessine une vue d'Ankober. Ankober, curieux jouet, sur l'un des contreforts orientaux de l'Ifat, occupe un grand cône pierreux où ne montent que les spirales des sentiers de chèvres. Parmi la rocaille rougeâtre et le moutonnement vert des acacias ont poussé comme autant de gros champignons gris-perle les centaines de toucouls, rondes maisons abyssines, avec leurs murs d'argile bien lutés de bouse de vache et leurs toits de paille coniques.

Mais levons-nous. Cinq jours et nous sommes à Antotto. Le paysage est plus large qu'à Ankober, la ville occupe la crête d'un mont que tous les vents balaient. L'aigle s'est hissé sur cette hauteur froide parce que de là, par-dessus

les collines décroissantes, l'œil descend à l'ouest jusqu'à la région lointaine du Nil Bleu.

Partout les toucouls sur lesquels flotte l'ombre légère des acacias, des mimosas, ou celle plus dense des figuiers sauvages. Une vive animation règne aux environs. Toute l'armée de Ménélik est campée autour de la ville qu'agrandit la multitude pittoresque des tentes.

C'est maintenant que le voyageur ne doit plus être que commerçant. Les affaires se présentent mal. Durant l'année de retard subie à Tadjourah d'autres caravanes ont apporté au roi des milliers de fusils, des Remington, s'il vous plaît. Ménélik va faire le difficile.

Au fond de son guébi — la vaste enceinte que ferme un mur de pierres sèches de deux mètres de hauteur, où les toucouls se pressent en nombre : celui-ci salle à manger, celui-là chambre à coucher, ces autres pièces de réception — le souverain a fait établir une façon d'auvent allongé, couvert en chaume, tendu de toile du pays. Il s'y assied sur des coussins et des tapis pour recevoir les négociants européens.

Ménélik II, roi du Choa, pense descendre en ligne directe du roi Salomon et de la reine de Saba. A travers trente-huit siècles, la sagesse de l'un est devenue astuce chez lui, la beauté de l'autre n'a laissé nulle trace. Il est grand, bien découplé, pourtant il porte un peu en avant sa tête petite, au crâne bossué, aux traits larges. La peau, toute gaufrée par la petite vérole, est d'un ton de chêne fumé. Dans le court crépelé de la barbe noire, les grosses lèvres violettes s'ouvrent sur des dents dont l'éclat blanc le dispute à l'éclat jaune des broderies d'or sur le vêtement de satin noir qui couvre la fine chamma de toile. Sous les paupières habiles et lourdes, les yeux à l'iris noir, à la cornée jaune, semblent de porcelaine. Les mains sont énormes ; pattes d'ours et non point serres d'oiseau de proie. L'attitude est d'un souverain. Entré dans sa capitale l'autre semaine parmi les sonneries éclatantes des trompettes prises aux Égyptiens vaincus, et suivi d'un important butin, le roi ne doute ni de son prestige, ni de ses droits illimités. L'empereur Jean du Tigré se dit son suzerain, mais en réalité il ne craint au monde que la reine Taïtou.

Installé parmi le velours de ses tapis, auprès de lui quelques-uns de ses officiers, dans la splendeur et l'élégance

de leurs manteaux et de leurs coiffures garnis de crinière de lion, Ménélik, impassible, reçoit Rimbaud, examine les fusils qui lui sont présentés. Le commerçant, les nerfs tendus, mais simple et naturel à son ordinaire, fait valoir sa marchandise. Sa connaissance parfaite de la langue amhara lui facilite la discussion, la réponse aux phrases qui dénigrent ses fusils. Enfin Ménélik accepte les armes, et les paquets d'outils également. Il ne refuse rien ; ce qui n'a pas son emploi immédiat s'entassera, s'oubliera, peut-être, dans les magasins du roi. Et pour le reste? Il faut que la reine voie le reste. Elle aimera ces broderies, et ces petites bottines, et ces miroirs à deux sous. La reine aimera tout, la reine aime tout. Mais la reine n'achète pas... on lui donne. Pas Rimbaud ! Ah ! non ! Il se rebiffe. Cette femme pâle et grasse, aux yeux durs, lui déplaît violemment. Il ne lui offrira rien, vous entendez, mais rien. Et pas d'argent non plus. Cette reine avide, instruite par les déboires des mariages qui précédèrent sa royale union, veut se constituer une fortune. Sachant que nul homme n'est certain pour le lendemain de sa vie ou de son pouvoir, elle amasse patiemment un trésor caché en un district du Choa qui lui appartient en propre.

Mais Rimbaud ne lui aidera pas à s'enrichir. Non ! Il le dit, et il se butte. Ah ! Il lui revaudra ça, ce Franchi.

Lorsque Ménélik reçoit des étrangers, il lui arrive, à quelque demande ou à quelque remarque, de détourner la tête et de se voiler le visage d'un pan de son burnous. On ne sait, là-dessous, s'il ricane ou s'il réfléchit. Car le roi possède un sens de l'ironie et ne dépouille pas les gens sans s'amuser de leur déconfiture.

Ainsi dut-il faire au premier jour où Rimbaud parla de paiement. Payer? Mais le roi n'a pas d'argent ! Le roi vient de toucher à Harrar une indemnité de guerre de soixante-quinze mille thalaris — disons deux cent cinquante mille francs. Son armée a réquisitionné au retour, par milliers, les bestiaux des Gallas. Mais le roi n'a pas d'argent, Ménélik est un pauvre homme. Pourtant... tenez ! qui l'aurait cru? Rimbaud doit de l'argent à Ménélik. Oui. Rimbaud était bien l'associé de Pierre Labattut. Or Labattut a fait du commerce avec Ménélik, il est resté lui devoir trois mille thalaris. Parole de roi ! Et Rimbaud doit payer les dettes de son associé. Ce pauvre mort lui coûte cher. Labattut avait

épousé — à la manière d'Ankober, non valable en France — une jeune Abyssine qui lui donna un fils. Rimbaud avait remis à cette femme l'héritage de Labattut. Quand la famille européenne fit valoir ses droits, pour ne pas dépouiller la veuve africaine et l'orphelin, l'associé paya une seconde fois. Maintenant voici que des créanciers de Labattut surgissent de tous côtés, et veulent être désintéressés. Auprès des quelques Européens du Choa, on trouve une sournoise malveillance bien plutôt que de l'aide. Rimbaud enrage. Après des peines sans nom, redescendra-t-il des monts abyssins dépouillé de tout? Car le roi ne paye pas. Ah ! tenez ! si vous voulez, il vous donnera de l'ivoire, du musc. Encore, ses marchandises, les compte-t-il au prix fort. Si elles sont fraudées, le lui direz-vous?

A force de discussions, d'habileté, Rimbaud arrive à se faire donner une traite que le dedjatch Maconnem lui paiera au Harrar. Et d'autre part, il a vendu un bon prix son peu de pacotille parmi les chefs campés aux environs d'Antotto. Allons, il pousse un soupir de soulagement ; il rentrera à peu près dans ses fonds. Lui qui avait si fort désiré cette terre d'Abyssinie ! « La Suisse africaine, sans hivers et sans étés, printemps et verdure perpétuels, et l'existence gratuite et libre ! » Qu'il en est lassé !

Ah ! rapidement quitter cette ville. Une traite sur le Harrar. Eh bien ! je vais piquer droit à l'est, droit sur la ville de Harrar par les hauts plateaux. Rien que la brousse et les forêts? Très bien, je relèverai l'itinéraire. Ce sera du bon travail. Mon expédition — et d'autres — ont prouvé que la route dankalie était impraticable. Par contre, il est bien facile d'aller de la côte jusqu'à Harrar. Établissons la voie entre Harrar et Antotto. nous aurons marqué le chemin entre la civilisation et le Choa.

Ma caravane sera peu importante. J'ai du musc, un peu d'or. L'ivoire est trop encombrant. Il y a ces peaux sèches. Gros ballots, mais en somme peu de poids. Je n'aurai que des mules. Borelli, grand amateur de routes nouvelles, que vous dirait ce voyage?

Les deux hommes, avec leur caravane, quittent Ankober le 1er mai. L'habituelle foule anime la sortie de la cité. Aux fourches décrépites d'un très haut figuier quelques pendus se balancent et témoignent de la justice du roi Ménélik.

Adieu, la ville d'argile et de paille, adieu la ville des quatre

vents et des quatre voleurs. Quand il a envie de pester, Rimbaud trouve des litanies de griefs : il n'a pas de chance ; faut-il avoir trimé à en crever pendant un an et demi, faut-il s'être usé le cerveau et les pieds, avoir bravé la faim et la soif, et la chaleur et le froid, et la fatigue et tous les périls pour ne point gagner un sou ! Pour voir se reculer l'époque où quelques rentes permettront le repos !

Mais un voyageur en pays arabe sait que « ce qui arrive, arrive ». Et puis, voici que commence une nouvelle expédition, que s'ouvre un chemin plein d'inconnu. Rimbaud oublie ses déboires commerciaux, se laisse aller au plaisir d'avancer par ces districts africains ignorés vers la ville de Harrar qui lui apparaît comme un gîte connu. Marchez, trottez, les mules ! La route du roi, par laquelle il revint triomphant, n'est point si mauvaise, elle descend, descend vers la plaine du Mindjar d'abord, vers l'Aouache ensuite. Tout le pays est cultivé ; laborieuses, les petites charrues de bois égratignent la terre, l'orge pousse et les pois chiches et les fèves, et plus loin le coton. Rimbaud observe, note tout dans sa mémoire, évalue les étapes, juge de la valeur du sol, estime l'altitude « par le genre de végétation. Il est impossible de s'y tromper, pour peu que l'on ait voyagé dans les pays éthiopiens ». De 2 600 mètres, on est descendu à 1 800, à 1 200 mètres, et le pays va toujours s'abaissant vers l'Aouache.

Mais les difficultés ont commencé. Dans l'est du Mindjar la chaleur est forte, les indigènes disputent l'approche des trous d'eau. La route du roi est jalonnée de squelettes de chevaux ou de mulets. Si une bête tombe et meurt, avant que la caravane ait disparu, dix vautours sont tombés du ciel où ils tournaient invisibles et s'acharnent sur la dépouille.

Les hommes supportent mal le changement brusque d'altitude et de climat, ils sont plus nerveux, plus paresseux que jamais. Quand vers la fin de l'après-midi l'arrêt se fait auprès d'une mare, les voilà précipitant dans l'eau tiède leurs corps en sueur et se délassant avec volupté sans plus songer aux bêtes qu'il faut décharger, au campement qui doit s'établir. Borelli s'arme d'un fouet, d'une corde, pour les rappeler au devoir et aux vingt-cinq thalaris que l'expédition doit rapporter à chacun d'eux. Rimbaud, par principe, ne frappe jamais les indigènes, mais il apprécie en ces mo-

ments le vocabulaire sonore d'injures arabes et amhara qu'il possède. Il arrive mieux par la parole à agir sur les muletiers.

Voici la sèche brousse, coupée de ravins. Aux parois des rochers, les marmottes curieuses sortent de leurs trous pour voir passer la caravane. Mal leur en prend. Rimbaud est bon fusil et la marmotte à la broche est un rôti que goûtent les hommes. Le gibier ne manque pas, du reste, pour nourrir tant de bouches ; voici des gazelles, des antilopes de toute taille et de toutes cornes qui filent rapides comme le vent, mais que la balle de la Winchester rattrape plus sûrement que le léopard ou le lion ; des buffles dont le lourd troupeau fuyant ravine au passage la steppe d'herbe grise et de broussaille.

La rivière Cassam, ratatinée au milieu de son vaste lit caillouteux, on la passe au gué des Acacias. Une verdure délicieuse est demeurée sous l'ombre des arbres serrés, brusque oasis promptement dépassée. Mais ensuite, jusqu'à l'Aouache, quelle terre ingrate. Il le savait, le guide appointé d'Ankober par Ménélik pour accompagner la caravane et la faire partout recevoir. Ce matin, il a déclaré qu'il n'avait pas mission d'aller plus avant, qu'il retournait chez lui. Menaces ou promesses ne l'ont point touché, on l'a vu disparaître dans le petit jour, sur sa mule qu'il pressait. Hem. Il faut un guide. Voilà dans un maigre pacage un hameau indigène. On dirait dans un champ moissonné un groupe de meules mal construites, ces affreuses cases ; n'était la haie d'épines sèches qui les entoure et ces noires figures qui sortent de partout pour voir les étranges passants. Devant sa porte, ce jeune homme a l'air agile et solide.

— Hé, l'ami, je te tiens... tu vas venir avec nous, tu nous conduiras jusqu'à Goro...

— Non ! non !...

Il hurle de terreur, les femmes poussent des cris aigus, s'élancent ou s'enfuient.

— Crie pas tant. Si, tu sais. A Goro, chez le cheik Sahia. Regarde, tu auras cette pièce d'étoffe... tout entière... Oui, la belle, avec du rouge...

Extase. Désir, crainte et douleur tout à la fois.

A huit cents mètres d'altitude environ, l'Aouache coule parmi des rochers abrupts et brûlants. Ces boursouflements énormes et noirs qui flottent en aval, au milieu du courant,

affleurant à la surface de l'eau : des hippopotames. Plus dangereuses ces façons de souches qu'une crue du fleuve semble avoir jetées sur la rive afin qu'elles y pourrissent au soleil : des crocodiles de bonne taille.

Les routes ont été frayées par les éléphants, élargies par l'armée du roi. Et l'on remonte au flanc de l'Iton. Le désert, on le laisse au pied de la montagne, on marche dans la verdure et les bois ; on se retrouve à deux mille mètres d'altitude, où le frisson des nuits alterne avec la sueur des journées. Des postes de soldats abyssins, encore des forêts, et des cultures : dourah, coton. Au-dessus des misérables villages blottis dans les pâtures, les hirondelles tournent en grands cercles. A Roche, la porte charretière abritait des douzaines de nids. Ici elles ont sous le bord des toits de paille déguenillés leurs petits toucouls, de terre aussi, ronds et pouilleux comme ceux des indigènes. Ainsi que les oiseaux, les hommes vivent au bon plaisir de l'heure et de la saison. Rimbaud les considère avec indulgence. Rimbaud est content. Ce trajet, le plus neuf et le plus varié qu'il ait jamais parcouru, lui semble peu dangereux. Qu'importe si les cailloux des sentiers roulent sous les sabots des mules, s'il faut jour après jour grimper à pied de rudes pentes, si les épines des fourrés déchirent les vêtements ; et si l'on se sent au matin la tête lourde et les membres douloureux. Les indigènes sont pacifiques et les bêtes sauvages sont peu redoutables quand le campement est bien fait. Les hommes grognent? Ils grognent toujours, n'est-ce pas? mais ils marchent. De quoi ils se plaignent maintenant? D'avoir mangé trop de viande, trop de gibier. Toutes mes perles, pourtant, ont servi à payer des fruits et du laitage. Arrêtons-nous à Goro. C'est ici que les marchands abyssins rencontrent les marchands du Harrar. Le guide est reparti au grand trot, sa pièce d'étoffe en équilibre sur sa tête. Mais on se passera de ses services maintenant. Rimbaud déjà se sent presque chez lui. Dans ses expéditions des années précédentes il est venu jusqu'au voisinage de Goro. Tourné vers l'est, comme un bon cheval qui s'oriente et va courir droit à son écurie, il fixe la direction à prendre, il devine la ville de Harrar dans le lointain brumeux des plateaux. Plus que 140 à 150 kilomètres. Qu'est-ce? après les 450 que nous venons de faire, et les plus malaisés. Nos mules se sont reposées deux jours. Elles en avaient besoin ; toutes râpées et

blessées. Allons, en avant pour le dernier effort. Quelles forêts ! quels arbres encore ! Érables, sycomores, gommiers. Et quand d'une clairière ou d'une crête le pays se découvre, quelle vue sur l'Aroussi qui longe l'Iton en chaîne parallèle. Plus élevé, toutefois, les flancs striés de vallées et gonflant ses longs coteaux comme de généreux sillons dont la sève éclate en une verdure plantureuse. Marchons, pressons. Sous le couvert des arbres, les chemins sont raboteux ou trop mous et les plantes envahissent tout. Les fleurs sont pour la plupart modestes, mais parfumées. Buissons de jasmin, d'églantier, de réséda. Et ces renoncules jaunes écloses partout dans l'herbe ou la mousse? Cela ressemble... « *Je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigrane d'argent, d'yeux et de chevelures.* »

« *Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportent un dôme d'émeraude, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.* » De quel éclat crie le soleil, au sortir de ce lourd nuage...

« *Et verrai-je le bois jaune et le val clair?* »

Non, Rimbaud ne sait plus rien des tableaux d'autrefois, qui surgissaient de ses moelles. Et ceux d'aujourd'hui, qui vont de la terre à lui, il les enregistre sans les pénétrer. Il en jouit, pourtant, mais avec réticence. Il n'est plus qu'un bon objectif photographique.

Lui, jadis hanté par toutes les lumières, avide du mouvement des couleurs et du jet des rayons, il ignore, s'éveillant dans le petit matin froid, sous le couvert des grands arbres immobiles « *cette apparence de soupirail blêmissant au coin de la voûte* » et la pureté d'or vert du ciel. A l'arrêt du soir, l'immense panorama des gradins descendant parmi les flammes du couchant jusqu'aux plaines sans fin des Gallas, et voilant dans une brume mystique le cœur inconnu de l'Afrique. Un jour, découvert brusquement, parmi des bords d'un gris d'argent tout fleuris de flamants roses, ce lac d'un bleu intense que l'épée du soleil levant pourfend d'une longue blessure lumineuse.

Rimbaud va toujours. « Je finirai peut-être par trouver un endroit qui me plaise à peu près. » En attendant, il note les kilomètres parcourus, les obstacles rencontrés, les cultures de café ou de coton. Il est emporté par l'élan de sa volonté. Finir cette affaire, commencée il y a deux ans,

arriver à Harrar, toucher l'argent dû. Hâtons-nous donc. Voici que la saison des pluies a commencé sur ces plateaux. Voici que déjà s'enflent, dans des ravins d'apparence alpestre, les torrents qui roulent dans les âpres rochers garnis de fougères et de pins. Froides, ces vallées hautes, ces crêtes mordues de vent, ces plateaux calcaires à la maigre végétation. Les tribus indigènes y sont hostiles? redoutables? Vous plaisantez, je les connais, j'ai eu affaire à elles. Oui, les hyènes seraient plus dangereuses ; qu'on ne laisse pas s'écarter les mules. Puantes bêtes ! Elles ricanent dans la nuit, elles connaissent l'odeur de l'homme, toutes celles de ce district qui furent bien repues de chair humaine, il y a quelque quatre mois. Voici Tchalanka, la laide plaine où en un quart d'heure, le 30 janvier dernier, les trente mille Abyssins de Ménélik, élancés en hurlant, mirent en morceaux — des lances, des sabres, des poignards — les trois mille soldats des Égyptiens, puis sautèrent et dansèrent, brandissant les trophées obscènes ou les dépouilles précieuses. Les hyènes disputèrent aux vautours le reste. Voilà des ossements encore, des fragments d'armes rouillées. Rimbaud interroge des indigènes. Intéressés, les voyageurs discutent, reconstituent la courte boucherie, spasme sanglant d'une rencontre d'hommes.

L'herbe repousse depuis qu'il pleut. Grasse et verte. Ces crânes, çà et là, sont plus blancs que les cailloux. Mais Rimbaud n'est point Hamlet. Déjà il détourne la tête, il regarde à nouveau vers le nord-est. Bien. Ne traînons pas. Nous n'avons fait encore que dix kilomètres aujourd'hui. Montez, montez, les mules, par les forêts de pins. Sur le tapis roux des aiguilles muettes, où glissent les sabots, la caravane grimpe. Voici le sommet du mont. Le campement dans cette clairière. Méta. Le point le plus élevé de tout le parcours : 2 600 mètres environ. Et Warabelly, des pins toujours. Ha ! Voici les plateaux gris qui rampent jusqu'à Harrar, des lacs endormis dans leurs paresseux replis. Les étendues de genêts, de thym ou d'herbe haute dans quoi se nichent les villages autour d'un acacia parasol, les ravines, les crêtes pierreuses sur lesquelles des euphorbes sombres dressent l'invocation multiple et parallèle de leurs énormes bras noueux.

Hâtons-nous, allons. Nous sommes presque en pays civilisé, et les chemins sont presque tracés. Fatigué? Borelli?

Restez ici un jour, faites reposer les mules. Moi, je serai demain soir à Harrar. Je préparerai l'étape. Les soldats abyssins évacueront le comptoir s'ils l'ont occupé.

Rimbaud arrive à Harrar le 21 mai, à la fin de l'après-midi. Avec sa demi-douzaine d'hommes et ses meilleures mules, il entre par la porte du Choa, juste à temps, car on ferme les portes de la ville au coucher du soleil, et pour personne on ne les rouvre avant le matin.

Harrar. Satisfaction. Harrar, vaste entre ses collines basses et vertes, Harrar, plus brune que jamais dans la pluie, toute en sépia, toute en terre d'ombre ; la ville de chocolat, comme l'appellent les Anglais, immense moutonnement de maisons d'argile marron, et qui, sous l'eau de cette fin de mai, semble s'affaler et se fondre en cette vase gluante qui coule dans les rues pourtant animées. Seuls, comme de jumeaux et géants bâtons de craie, les deux minarets de la mosquée dressent leur blancheur lumineuse dans le soir gris-bleu qui descend.

Peu de temps ici. Quelques semaines durant, Rimbaud regarde, s'informe, hausse les épaules. Dans la province conquise, les Abyssins sont à la fois tyranniques et peu rassurés. Ils craignent que de Berbera l'Angleterre n'étende la main sur le Harrar. Ils ont consigné en ville les quelques Européens. Avec la population arabe, modérés d'abord, ils deviennent exigeants. Ils dilapident les provisions amassées par les Égyptiens et dans tous les alentours ils vident le pays de ses thalaris et de ses bestiaux. Ridicule. Enfin, quand les choses se seront un peu organisées, il y aura « à faire » dans la région.

Rimbaud a vu le dedjatch Maconnem, transmis les instructions de Ménélik, touché sa traite sur le Harrar. Maconnem. Sympathique, ce type-là. Borelli ne l'aime pas, mais à moi il me plaît. En tout cas, il m'a payé. Avec soulagement et mélancolie à la fois, le négociant renferme dans sa ceinture les quarante et quelques mille francs d'or. Après deux ans d'efforts — quels efforts — il en est au même point, il n'a rien gagné.

Dégoût, lassitude. Et pour la première fois, le besoin du repos immédiat. Fuir ce Harrar en désordre où l'on ne sait que faire. Éviter les bords ardents de la mer Rouge où se passèrent les trois derniers étés. Un prompt voyage, Rimbaud est au Caire. Quelques jours de détente absolue. La

vie d'une plante. Il dort même chaque nuit, bien qu'il ait quasiment perdu l'habitude de coucher dans un lit. Il se reprend, il se redresse. Et tout aussitôt l'inquiétude et l'agitation l'habitent à nouveau. Trois mois il demeure au Caire. Il a décidé de se reposer, il se reposera, morbleu ! Hélas ! n'a-t-il pas dit : « Je n'espère pas trouver mon repos ici-bas. » Il se repose, donc, avec activité. Il ne faut pas, d'abord, que soient perdues les expériences de son voyage abyssin. Il écrit, il écrit. Ses notes mises en ordre, voici des articles clairs, précis, solides, sur la situation politique et économique en Abyssinie. Celui-ci paraît au mois d'août 1887 dans *le Bosphore égyptien*. On en parlera, on en parle, et peut-être cette notoriété amènera-t-elle un commanditaire pour une nouvelle expédition. Point. « On trouve ça trop loin. » Ces autres, il les envoie au *Temps*, au *Figaro*. La corbeille à papier les reçoit. Il lui en reste, il n'a pas encore dit tout ce qu'ont vu ses yeux de chair, tout ce qu'a compris sa pratique intelligence. A M. Bardey, le négociant d'Aden pour qui il travailla si longtemps, il envoie la lettre du commerçant avisé qui double en lui le voyageur. Il a oublié depuis longtemps qu'il avait quitté Bardey sur une violente dispute. Ses éclats de colère lui semblent sans importance. Il donne en peu de lignes cet itinéraire établi par lui entre Antotto et Harrar. Il indique les affaires possibles et la manière de les mener à bien. Ces diverses productions, aussi impersonnelles, aussi objectives que possible. Les choses même intéresseront, et non point celui qui les a étudiées. Mais il écrit aussi à sa famille. Et c'est ici qu'il montre sa fatigue, sa lassitude, son tourment. Il prend plaisir à accumuler les plaintes et les gémissements, comme un enfant qui crie, il aime à sentir que quelqu'un au moins s'apitoiera sur lui, il a besoin de compassion humaine. Et il est certain d'en trouver auprès des deux femmes solitaires dont il se représente si bien la vie sévère, la vie où il apparaît comme l'extravagance et la féerie. Lui, dont les autres ne voient que le scepticisme, la froideur, le cynisme, il montre ici sans vergogne ses plaies. Ah ! désespoir, ennui, ennui, ennui. Ah ! malheureux, il aime la vie et ce qu'il vit le fait mourir de lassitude. Depuis huit ans il concentre âprement tous les efforts de son corps et de son esprit à la recherche du sort meilleur et du pays plus beau, pour se trouver maintenant perdu dans ce désert de désespoir. Il aime toujours les

voyages, les lieux nouveaux et voici que ses forces — morales et physiques — le trahissent devant un départ.

Dans l'aimable climat du Caire, où la facilité de la vie le surprend, il se trouve trop sédentaire. Mais il emploie son temps à amorcer ou à conclure des affaires. Il se fait, dans le monde du commerce, de nombreuses relations qui, du reste, ne lui servent point. Il s'entretient avec les obséquieux marchands ambulants comme avec les insolents petits âniers. On le voit assis devant une tasse de moka, au café Shepherd, ce carrefour de l'Orient, cette Babel où se parlent toutes les langues du christianisme et de l'Islam. L'Europe ici vient à lui. Français en luisants haut-de-forme, — j'ai promené ça dans Charleville, — Allemands en feutres mous à larges bords plats, et les Anglais toujours portant sur leurs chapeaux de paille bombés ou leurs casques de liège une gentille écharpe de mousseline colorée qui flotte sur la nuque, et les Écossais avec des façons de bérets plats perchés sur le haut de la tête. Encore des Persans avec leurs couvre-chefs d'astrakan, des Turcs en fez rouges aux glands orgueilleux, des Arabes en chéchias ou en turbans. Tout ce monde sur la terrasse, allant, venant, papotant, discutant — futilités, affaires, — fumant, — depuis le narghilé jusqu'aux cigares de la Havane en passant par les grandes pipes en porcelaine de Nuremberg — buvant — thé, café, bière, vin, et l'absinthe, et le gin, et le port, et le whisky — dire que j'ai bu de toutes ces saletés-là, — flirtant. Rimbaud, plus habitué aux moricaudes, regarde avec un intérêt amusé les promeneuses d'Europe, petits chapeaux, petites ombrelles, robes à falbalas. Ces silhouettes frivoles lui en rappellent d'autres. Il y a... il y a bientôt vingt ans. Souvenir sans agrément. « *Je voudrais vous casser les hanches, d'avoir aimé.* » Mémoire douce et triste. « *O l'Oméga, rayon violet de ses yeux.* » Mais maintenant... ah ! que je suis seul. Que fais-je ici? Quelle vie bête. Que je suis misérable. Et que vais-je faire? Rien qui se puisse organiser d'ici. « Par force je devrai m'en retourner du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabie. » Zanzibar? Chine? Japon? Ou l'Afrique encore, Madagascar, Zanzibar. Chaque nom évoque ses images, toutes dures et inhospitalières. Zanzibar. Eh bien oui, c'est accepté, il ira à Zanzibar. Des années durant ce nom l'a tenté. Des sultans somptueux, des nègres baroques, des forêts vierges d'une exhubérance inouïe. Non, trop image d'Épinal. Des côtes

de sable chauffé à blanc, des sauvages à l'affût, des marécages où l'on s'enlize parmi la fièvre et les moustiques. Ah ! non, il n'a plus envie d'aller à Zanzibar.

Tous ceux qui reviennent de là-bas, il les voit les yeux, les joues et le ventre creux. Pourtant, c'est décidé.

Mais octobre a ramené Rimbaud dans la brûlure d'Aden. Sa pensée se tourne vers les montagnes d'Abyssinie, vertes, mouillées et fraîches. L'acidité délicieuse d'une glace à son palais desséché. Pourquoi Zanzibar? Tout de même, si Harrar...

Il hésite encore sur le genre d'activité auquel il se livrera. Il a écrit au *Temps*, offrant de suivre pour le compte de ce journal les opérations de la guerre en Abyssinie. Le *Temps* a trouvé ses conditions trop onéreuses. Ou plutôt, le *Temps* justifiant les perpétuelles craintes de l'exilé, ne s'est-il pas souvenu du scandale Verlaine-Rimbaud?

S'il entreprenait, parmi d'autres occupations, l'élevage des mulets qu'Aden et la côte des Somalis sont forcés d'aller chercher en Syrie? Les frais d'installation seraient trop élevés pour un bénéfice aléatoire.

Ces armes, qu'on fait venir à grands frais d'Europe pour le Choa, si on les fabriquait en Afrique même, à Obock, sur territoire français? Le ministère de la Marine et des Colonies, sous la signature de Félix Faure, lui refuse l'autorisation demandée. Pour la lui accorder quelques mois après, alors qu'il ne s'en soucie plus.

L'hiver se passe. D'autres affaires sont fructueuses. Des pourparlers. En mars, un rapide voyage à Harrar: « 600 kilomètres faits en onze jours à cheval. »

Le sort en est jeté. Plus de pays inconnus. Apaisé, voyant de nouveau l'espoir se lever comme une aube pâle « *au coin de l'image, à droite* », Rimbaud reprend une route ancienne.

Il retourne à Harrar et se plaît à penser, cette fois, qu'il y restera longtemps... longtemps.

MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA.

(A suivre.)

La Joie[1]

L'abbé Cénabre venait de refermer sa main sur le bras de la jeune fille, et ne songeait pas encore à la retirer, son regard triste toujours posé sur le sien. Le visage impérieux, légèrement adouci depuis ces derniers mois par l'empâtement des joues et du menton, une certaine flétrissure du front, jadis magnifique, n'exprimait ni embarras, ni surprise, mais plutôt une lassitude extrême, qui ressemblait au dégoût.

— Je vous demande pardon, reprit-il, je vous prie de m'excuser, si du moins cela vous semble nécessaire. Est-ce nécessaire, vraiment?

Chantal avait d'abord reculé d'un pas ou deux, appuyant son dos au mur. Et presque aussitôt elle retrouva son calme habituel, ou parut l'avoir retrouvé. Ses yeux firent le tour de la pièce, s'arrêtèrent un moment sur la place du lit où se marquait encore en creux l'empreinte de ses bras et de ses épaules, et posément, du bout des doigts, elle l'effaça.

— Oh ! non, cela n'est pas du tout nécessaire, dit-elle en haussant un peu les épaules. A quoi bon? Je voudrais seulement qu'on en finît. Mon Dieu, oui ! qu'on en finît une fois pour toutes.

— Je le souhaite aussi, répondit Cénabre après un silence.

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon. Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1928.

Cela dépend de vous, peut-être? (Il poussa un profond soupir.) Non pas de moi, ajouta-t-il, en aucune façon. De vous expliquer comment et pourquoi ne vous apprendrait rien qui méritât d'être su. Et d'ailleurs de tels propos seraient pour vous sans importance. Il me semble que nous sommes déjà beaucoup trop loin, vous et moi, d'une conversation ordinaire.

— Oh ! il ne s'agit pas d'une conversation ordinaire, fit Chantal avec amertume, mais d'une voix aussi calme que la sienne. Il y a beau temps que je ne sais plus ce que c'est qu'une conversation ordinaire ! Et pourtant, voyez-vous, la nature l'emporte : je voudrais parler comme tout le monde, parce qu'en dépit des apparences je souffre comme tout le monde et même un peu plus. Quoi que vous puissiez penser de moi, je ne mérite pas ce traitement exceptionnel.

— Soit, dit-il. D'ailleurs il est convenable que vous appreniez comment je me trouve ici, par hasard, bien contre mon gré, soyez sûre. La chose en soi n'a peut-être pas grande importance, désormais : il devrait sans doute suffire que vous me sachiez incapable d'espionner qui que ce soit. Votre père...

— Pardonnez-moi, reprit-elle : je sais tout cela par avance. Le ridicule particulier à ma pauvre histoire, c'est que chacun la connaît mieux que moi, ou s'en vante. En somme, je n'ai jamais eu qu'un secret, mais ce prétendu secret est l'aventure la moins secrète de la maison... Il faut que je ne sois pas faite pour les secrets.

— Quel secret? demanda l'abbé Cénabre, toujours impassible. Oh ! mademoiselle, vous avez devant vous un homme bien différent de ceux qui vous entourent, je me sens contraint de vous le dire, un homme qui du moins sait par expérience le poids d'un secret. Car l'importance d'un secret se mesure à son poids, à la manière dont il pèse sur votre vie, l'engage. Or, je vous ai vu porter le vôtre, s'il existe, avec une admirable liberté. En ce moment même, votre parfait sang-froid m'est une preuve nouvelle que cette liberté n'était pas feinte. Excusez-moi de vous parler moins en prêtre qu'en homme, et peut-être même en homme malheureux : je crois fermement que ce langage vous convient, convient à l'épreuve que vous subissez. Je n'ai aucun droit sur votre conscience, et vous savez, d'autre part, que ma mauvaise santé, l'importance de mes travaux, mon

besoin d'indépendance et de solitude m'ont amené à renoncer depuis des mois, bien qu'à regret, aux soucis et aux consolations du ministère des âmes. J'avoue que M. de Clergerie m'avait entretenu plus d'une fois de ses scrupules un peu naïfs, et de périls imaginaires. Cependant ma conduite envers vous, au cours de ces dernières semaines, atteste assez que j'ai fait peu de cas de ces confidences, je ne les ai reçues que par politesse. Il y a quelques minutes encore, je me suis trouvé mêlé à une discussion ridicule entre monsieur votre père et le docteur La Pérouse, qui paraissait avoir perdu tout contrôle de lui-même et tenait sur vous des propos absurdes, dangereux. Je sais quelles imprudences peut commettre un imbécile de bonne volonté qui s'est fait de la vie intérieure les idées les moins cohérentes, souvent grotesques. Aussi, pour éviter un plus grand mal, ai-je accepté de vous communiquer certaines propositions de M. de Clergerie. J'ajoute que la servante, sur ma demande, a frappé plusieurs fois à votre porte, sans obtenir de réponse, bien qu'elle se prétendît assurée de votre présence ici. Elle parlait d'entrer quand même, craignait que vous ne fussiez évanouie, ou morte...

L'abbé Cénabre s'arrêta brusquement, baissa les paupières, et conclut sèchement :

— Le zèle de cette personne m'a paru bien peu sage. De plus, elle semble dangereusement informée de ce qui vous touche. J'ai craint quelque scandale, et je me suis permis de venir moi-même.

Jamais l'homme extraordinaire dont la volonté tragique, toujours à son plus haut point de tension ne devait se rompre qu'à l'improviste, et pour ainsi dire par surprise, ne sentit mieux sa force qu'à cette minute irréparable où il engageait sa dernière chance, glissait, sans le savoir, à son destin. Bien que depuis longtemps il eût fermé son âme à toute joie profonde, repoussé la joie comme une faiblesse indigne de lui et le seul mensonge qui fût réellement capable de briser son cœur, il ne put maîtriser une soudaine effusion d'orgueil dont son regard décela aussitôt l'ivresse.

Chaque mot de ce discours nu et terrible, lourd de sens, venait de frapper Chantal en pleine poitrine, et le prêtre pouvait maintenant la croire à sa merci. Du moins, quoi qu'il advînt désormais, par ce premier et brutal coup de sonde, il

se sentait assuré de rester, jusqu'à la dernière parole échangée, maître d'un débat qu'il avait refusé d'abord, puis longtemps retardé, pour s'y jeter aujourd'hui tête baissée avec une violence inouïe. Insensible aux pressentiments vulgaires, ou d'ailleurs à n'importe quelle superstition, cette colère inattendue, cet ébranlement de tout l'être vers un obstacle en apparence si fragile, n'éveillait pas sa méfiance. Il n'y reconnaissait point la même frénésie qui l'avait précipité sur l'abbé Chevance, ou traîné une nuit entière aux talons d'un vieux mendiant, en proie à toutes les fureurs d'une curiosité homicide. Et, sans doute, il avait souhaité jadis d'approcher Mlle de Clergerie, mais c'est qu'alors il ne doutait point qu'elle n'eût reçu la confidence du vieux prêtre mourant, l'aveu arraché à la détresse de son agonie, détresse dont il devinait la cause. Ainsi expliquait-il la singulière réserve de la jeune fille, et qu'elle prît tant de soin de l'éviter.

« M. l'abbé Chevance, au témoignage de Chantal, n'a cessé de parler de vous dans son délire, » avait répété cent fois M. de Clergerie. La pensée qu'un être faible et désarmé, irréprochablement pur, dont il n'avait à craindre aucune trahison, garderait quelque chose de ce secret si lourd, et mourrait avec ce fardeau, lui était douce. « Évidemment, elle ne sait rien de précis, qu'importe? » Mais Cénabre rêvait souvent à cette invisible fissure dans la muraille, ce pâle reflet du jour dans la tombe où il avait enfermé sa vie. D'ailleurs, maintenant, ce reflet n'était plus, sa solitude était de nouveau parfaite. Dès le lendemain de son arrivée à Laigneville, à la fin du repas, tandis que le professeur Abramovitch épelait une inscription sanscrite de son affreuse voix nasale, Cénabre avait repoussé doucement la jeune fille jusqu'à la fenêtre, en pleine lumière, et sa tasse de tisane à la main, fixant Mlle de Clergerie d'un regard où elle n'aurait pu lire, si toutefois elle l'eût osé, qu'une espèce de tristesse implacable : « — Est-il vrai, lui dit-il, que M. l'abbé Chevance vous ait entretenu de moi avant de mourir? — Oh non ! avait-elle répondu aussitôt, c'est une idée de papa, il a fini par y croire. Notre pauvre ami pouvait à peine parler ; il avait rendu énormément, sa bouche était pleine de sang coagulé. Il a seulement prononcé votre nom, à plusieurs reprises, en faisant chaque fois un geste de la main que nous n'avons pas compris. »

Oui, chaque mot de ce discours venait de frapper Chantal

au cœur. Ni la curiosité, ni la colère n'inspiraient visiblement l'homme qui parlait ainsi, d'un tel accent. Sans doute l'avait-il patiemment observée des jours et des jours, en silence, et semblait avoir mûri à loisir le jugement qu'elle sentait désormais sans recours. Les reproches ne l'eussent point autant émue, le mépris l'eût trouvée prête, et contre l'ironie même, elle ne se fût pas sentie désarmée. Ce qui la troublait alors, si profondément, c'était comme la révélation soudaine, imprévue, déchirante de sa propre infortune, où elle n'avait jamais voulu voir qu'une épreuve à sa mesure, et presque un chagrin d'enfant. A sa mesure, et aussi à la mesure des êtres faibles auprès de qui elle avait vécu, et qui ressemblaient si peu à l'arbitre impartial dont elle sentait peser sur son âme l'attention sans complaisance, une sorte de compassion glacée. Que pouvait-elle attendre de lui, sinon une justice exacte? Et qu'avait-elle à attendre d'une telle justice? Ni devant lui, ni devant aucun autre, elle n'eût réussi en ce moment à se justifier, car elle venait de s'apercevoir tout à coup, en un éclair, que l'interrogatoire le plus indulgent l'eût perdue, qu'elle ne savait absolument rien de sa propre aventure, ayant trop vécu au jour le jour, heure par heure, qu'un seul homme au monde avait recueilli peu à peu et, pour ainsi dire brin à brin, l'humble vérité de sa vie. Mais il était maintenant sous la terre, il y avait emporté ce secret. Lui seul — lui seul du moins, eût su présenter sa défense!... Alors Chantal fit, pour retenir ses larmes, un effort immense.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Pensez de moi ce qu'il vous plaira, je ne voudrais inquiéter personne. Cela paraît bien sot à dire, et pourtant c'est la vérité : toutes les apparences sont contre moi et j'ai l'air de jouer une affreuse comédie. Mais vous comprendrez plus tard que je ne pouvais poser cette question qu'à vous. Et il faut que vous répondiez, parce que j'ai déjà trop tardé à prendre parti. Je prendrai parti aujourd'hui même, j'en ai assez de mentir par omission. Qu'est-ce que je faisais, lorsque vous êtes entré ici?

— Ce que vous faisiez? dit Cénabre.

Son regard se porta successivement aux quatre coins de la pièce, et il l'arrêta paisiblement sur le mince visage où il pouvait lire une attente désespérée :

— Pour qui que ce soit, mon enfant, je vous ai trouvée

endormie. Profondément endormie, ainsi qu'on peut l'être en une telle saison, par une température aussi exceptionnelle. Vous vous êtes étendue un moment, le sommeil vous a surprise, quoi de plus simple?

Il réfléchit une seconde encore, serra les lèvres, puis un singulier sourire commença de se dessiner au pli de ses joues, rayonna lentement jusqu'à son front, et presque aussitôt s'effaça.

— Les apparences ne sont jamais pour ou contre, dit-il, les apparences ne sont rien. Du moins elles sont ce que nous voulons qu'elles soient. Et, premièrement, il ne faut pas les craindre, elles ne trahissent que les faibles. Ma chère enfant, je n'aurais garde d'embarrasser d'un nouveau scrupule une conscience que je ne sens déjà que trop prompte à s'alarmer, je vous dirai simplement ceci : soyez d'abord ce que vous êtes.

Mlle de Clergerie écoutait, les yeux mi-clos, comme absorbée dans une sorte de vision intérieure, avec une attention prodigieuse. Et son visage, soudain amaigri, creusé, livide, prenait peu à peu, par degrés, mais probablement à son insu, cette dureté presque virile qui trahissait chez elle, en même temps que le pressentiment d'un péril encore incertain, la détermination d'y faire face.

— Ma conscience est en repos, fit-elle, je ne suis pas si prompte à m'alarmer. Non. Je ne comprends pas, voilà tout. Oh! cela est encore bien plus simple que je ne saurais le dire! Que je marche à tâtons, soit! Mais je... je... ne puis me résigner à faire du mal. Je n'ai jamais rien entrepris que de simple, de facile, et loin d'apporter la paix à personne, je suis une cause de désordre, ou peut-être une occasion de péché.

— Quel péché? dit Cénabre.

— Je crains vraiment qu'ils ne désespèrent, — répliqua Chantal de sa voix douce comme si elle eût prononcé la parole la plus ordinaire, — et qu'ils ne désespèrent à cause de moi. Leur ai-je donc menti? Quelle promesse ai-je faite que je n'ai tenue? Mon Dieu! voilà ce que je craignais depuis longtemps, mais je n'osais pas l'avouer, n'est-ce pas? C'était une supposition si absurde. Que peut avoir à faire avec le désespoir une pauvre fille de ma sorte?

Un moment, l'abbé Cénabre parut hésiter, tourna son

regard vers la porte, puis de nouveau fit face. Ses traits immobiles semblaient creusés dans la pierre.

— N'en croyez rien, reprit-il. On ne donne jamais à autrui ce qu'on croit donner.

— Mais c'est que je ne donnais rien ! dit Chantal. Qu'aurais-je donné d'abord? Dieu est juste.

Elle se tut. Et soudain par un mouvement presque brutal, sans néanmoins cesser de sourire du même sourire douloureux :

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Ma chère enfant, reprit-il, de vous répondre m'entraînerait trop loin. Je n'avais à remplir près de vous qu'une mission des plus insignifiantes. Or, vous me parlez depuis un instant comme si j'avais été le témoin ou le confident de faits que j'ignore, ou dois ignorer. Oui ! je les dois ignorer. D'où vous vient cette singulière assurance? Avez-vous l'illusion de voir clair dans mes intentions? Prétendez-vous que je manque aujourd'hui, pour une vétille, à la règle que je me suis imposée dès la première minute de mon séjour ici? Je puis vous paraître dur, inhumain. Néanmoins, je fais pour vous ce que nul autre que moi n'est en état de faire ; je vous donne un avertissement dont vous pouvez tirer profit.

— Ce n'est pas d'avertissement que j'ai besoin, dit Chantal d'une voix tremblante. Quel langage me parlez-vous? Je n'ai pas voulu offenser Dieu, j'ai désiré de le servir. L'ai-je servi ou non? Peu m'importe le reste. Et si vous me refusez une réponse à la seule question qui vaille la peine d'être posée, permettez-moi de me taire. Je n'ai pas trop de toutes mes forces, je préfère me débattre ainsi seule. D'être seule jusqu'au bout, de faire seule le dernier pas, j'imagine très bien ce que c'est.

— Moi aussi, fit Cénabre.

Une seconde, Mlle de Clergerie l'interrogea des yeux, avec surprise, avec méfiance, et tout à coup son pauvre visage parut se détendre, les mains qu'elle tenait serrées s'ouvrirent :

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle, la tête me tourne. Ce que je vais vous dire est probablement stupide, mais tant pis !... Parlez-moi doucement, voulez-vous? ne me faites pas souffrir. J'en impose un peu, comme ça, j'ai l'air de tenir bon, et je ne vaux déjà plus rien, plus rien du tout. Certes, je ne crois pas avoir jamais menti à personne ; le malheur

seulement est que je fasse illusion sans le vouloir, malgré moi. Encore en ce moment, je vous fais illusion à vous, même à vous, c'est inimaginable ! Oui, vous espérez connaître quelque chose de moi. Pas grand'chose peut-être, mais quelque chose tout de même. Oh ! naturellement, vous ne pensez pas aux bêtises de La Pérouse, ou du malheureux Fiodor, ce sont des maniaques ! Vous vous dites simplement que je dois en savoir plus long que je n'en ai l'air, qu'un abbé Chevance ne se serait pas tant soucié d'une fille extravagante, et qu'enfin j'ai du moins quelque idée de ce qui s'est passé ici, dans cette chambre, il y a dix minutes, avant que vous n'y soyez entré? Hé bien non, je n'en ai pas la moindre idée ; j'en sais là-dessus moins long qu'avant. Lorsqu'on tire de l'eau un malheureux noyé, on ne lui demande pas ce qu'il a vu, et d'ailleurs il n'a probablement rien vu. Hélas ! on voudrait pouvoir laisser dire les gens, ou bien disparaître sitôt qu'on nous regarde, rentrer dans sa pauvre vie comme font les petits crabes qui piquent le nez dans le sable, s'effacent.

Cénabre l'interrompit d'un geste agacé de la main, haussa les épaules. Mais son regard restait fixe et triste.

— Mademoiselle, dit-il, votre père m'avait envoyé vers vous pour vous prier d'intervenir auprès de M. de La Pérouse, qui prétendait nous quitter ce soir même, et s'est répandu en propos absurdes au sujet de votre dernière conversation. J'ai tenu à vous transmettre la requête moi-même, car il m'est ainsi possible d'y joindre un conseil : ne vous prêtez à aucune explication en présence de La Pérouse, ni de personne. Il est bien tard pour réparer tant de généreuses imprudences ! Gardez un peu mieux vos secrets. J'en ai trop appris moi-même, sans l'avoir aucunement cherché. Cela sort de vous, à votre insu ; cela est dans l'air que vous respirez, méfiez-vous...

Il avança d'un pas, brutalement, comme s'il eût voulu s'arracher d'un coup à quelque obstacle invisible.

— Ce témoignage d'intérêt vous étonne, peut-être? reprit-il. Hé bien, supposons seulement que nos routes se croisent aujourd'hui, que nous nous rencontrons au passage... Ah ! mon enfant, on ne sait guère à quelle profondeur entre en nous le caractère du sacerdoce ! Il m'est difficile d'oublier qu'en d'autres conjectures, et selon le désir de monsieur votre père, vous m'eussiez sans doute été confiée. Cette

pensée remue en moi tant de souvenirs ! Vingt ans de réflexions et de travaux jaillissent comme de terre, tout à coup, vivent sous mes yeux... Avez-vous lu mes livres?

— Non, fit Chantal. Aucun.

— Pourquoi?

— Excusez-moi, reprit-elle, après un silence, mais sans détourner de lui son regard limpide. M. l'abbé Chevance ne me l'avait pas permis.

— Ah ! oui... Chevance... répéta Cénabre d'une voix rêveuse (et elle croyait voir, en effet, à chacun de ses pas hésitants, vaciller la haute silhouette noire, comme un homme qui cesse peu à peu de lutter contre le sommeil, dort debout). Oui... Chevance... Oh ! c'était un cas bien singulier... Mais, à ce point précis, tout contrôle revient impossible, les textes manquent, les témoignages eux-mêmes... Il n'y a plus de témoignages. Où les chercher? D'ailleurs qu'apprendraient-ils? Tout se perd dans une lumière vague... Je me reproche à son égard une violence stupide, la seule méchante action de ma vie, pourquoi l'ai-je chassé?... Ma chère enfant...

Il se tut, ouvrit les yeux.

— Qu'avez-vous décidé enfin? dit-il rudement. Qu'allez-vous faire? Nous ne pouvons prolonger indéfiniment cette discussion. Ma présence ici devient absurde, et l'entretien n'a que trop duré.

— Ce n'est pas ma faute, répliqua Mlle de Clergerie, je souffre assez, vous ne m'épargnez guère. Quel projet voulez-vous que je retire de certaines paroles? Elles ne serviraient plutôt qu'à m'accabler. Mon Dieu? je ne demande pas d'être plainte, qu'on tâche seulement de me voir telle que je suis : pour vous, assurément, ce n'est qu'un jeu. Là où nous en sommes, voyez-vous, cela m'est parfaitement égal de ne rien comprendre. A quoi bon revenir sur le passé, ou tirer des plans pour l'avenir? Je ressemble à ces malades qu'on prolonge de douze heures en douze heures, jusqu'à ce que le bon Dieu ait décidé de leur sort. A présent, qu'importe même l'abbé Chevance? Que pourrait-il pour moi? De bévues en bévues, ma malheureuse vie de rien du tout va finir par me paraître aussi compliquée que sa mort, à lui — et c'était la mort d'un saint ! Alors, ce que je puis inventer de mieux maintenant, est de rester tranquille coûte que coûte ; je vais me laisser descendre avec le reflux, comme ça,

en attendant que la vague remonte, si elle doit jamais remonter.

Elle rougit un peu, hésita, puis le fixant tout à coup :

— N'est-ce pas? Elle ne remontera jamais... Oh! j'ai bien échoué mon petit navire ; on ne réussirait pas mieux... Les voilà tous avec moi sur le sable, je dois vous paraître un peu comique.

Chantal essaya encore de sourire, mais incapable de maîtriser plus longtemps l'espèce de terreur dont elle sentait depuis le matin le pressentiment funèbre, elle jeta en arrière sa tête lumineuse, comme pour aspirer une dernière gorgée d'air pur, et glissant peu à peu contre le rebord du lit, où elle accrochait désespérément ses petites mains, elle tomba sur les genoux.

— Calmez-vous, mon enfant, dit Cénabre (sa voix tremblait, mais d'une sorte de rage à peine contenue). Depuis la mort de M. Chevance, ne vous êtes-vous donc confiée à personne? Et Chevance, comment vous a-t-il laissée dans une ignorance si complète de... enfin du véritable état de votre... de votre véritable état?

— Mon état! s'écria Mlle de Clergerie (les larmes ruisselaient sur ses joues). Croyez-vous donc que j'étais jadis ce que je suis aujourd'hui? Non, je ne pense pas qu'on m'ait jamais vue si lâche ; tout cède sous moi, il me semble que je marche dans la vase. Si j'avance, sûrement je m'enfonce, et si je ne bouge pas, je m'enfonce aussi... Mon Dieu! j'avancerais quand même, je m'enliserais jusqu'aux yeux pourvu que ce fût réellement utile à quelqu'un. Mais, j'ai beau faire, il me semble que la souffrance est maintenant vide, vide,vide comme un rêve ; ma mort elle-même ne pèserait rien. Je suis une chose creuse dont Dieu ne se soucie plus. Pensez donc! Qu'y a-t-il dans mon histoire? A peine de quoi fournir un récit extravagant, qui ne servirait d'ailleurs de leçon à personne! Grand'mère, papa, Fiodor, le pauvre M. de La Pérouse, cette maison tranquille, ce bel été, comment ai-je pu faire tant de désordre avec ça? Autrefois, vous le savez bien, voyons, vous souvenez-vous? j'étais tellement plus simple, j'étais une fille si simple! Le bon Dieu ne m'eût pas ainsi délaissée. N'est-ce pas? N'est-ce pas que j'ai bien changé!

— Non! fit-il de sa voix toujours rauque. Vous étiez simple, vous l'êtes restée. Il y a peu d'êtres simples. On

devrait dire de la simplicité ce que les juifs disaient de Yaveh : Qui l'a vu en face peut mourir !

L'abbé Cénabre branlait doucement la tête, d'une épaule à l'autre, de l'air d'un homme qui s'apprête à soulever un fardeau, éprouve ses forces. Elle le regardait avec stupeur, et bien qu'il eût lui-même les yeux fixés sur elle, il semblait qu'il ne la vît point.

— Comment êtes-vous ici? reprit-il. Pourquoi? Oui, pourquoi? Qui a pu vous donner l'idée absurde de vivre la vie commune, d'aller et venir, parmi ces gens, avec l'espoir de passer inaperçue : Inaperçue. Vous les rendrez furieux ! Et d'abord, de quel droit? Oui, je sais ce dont je parle, moi, je ne parle pas à la légère. De quel droit pose-t-on un problème sans tenter au moins de le résoudre? Car vous ne pourrez jamais que le poser.

— Un problème, moi ! s'écria-t-elle livide. Vous aussi ! Quel problème? Monsieur l'abbé... non ! non ! ce n'est pas vrai, je ne défendais que ma vie !

Chantal s'était relevée en chancelant ; elle oubliait d'essuyer ses larmes. Sa bouche tremblait si fort qu'elle ne put prononcer les premiers mots qu'à grand'peine. Mais son visage changeant venait de s'immobiliser tout à coup, comme si, en effet, elle eût rassemblé ses forces et défendu sa vie.

— Ne puis-je donc vivre? reprit-elle. Veut-on que je désespère? N'y a-t-il donc nulle part une place pour moi?

— Ni pour vous, ni pour moi, dit-il après un silence, avec un calme affecté. Vous savez trop de choses, et je crains que vous n'en ignoriez d'essentielles. Bref, pour des raisons différentes, nous sommes de ces gens qui ne peuvent subsister à découvert, doivent chercher un abri, et nul abri n'est sûr si un autre que vous en connaît le chemin. Qu'on le veuille ou non, la nécessité nous oblige à tenir compte un jour de la curiosité des hommes, de leur malice.

— Hé quoi ! fit-elle, qu'est-ce que cela signifie? Devons-nous mentir !

Cénabre ne pouvait plus éviter désormais les yeux fiers, encore brillants de leurs dernières larmes, il appuyait sur eux un regard pensif.

— Mentir ! Mon enfant, il est des retraites légitimes, honnêtes, auxquelles les sots ou les malveillants donnent

aisément le nom de mensonges. Ce sont les derniers réduits où peuvent tenir ceux d'entre nous qui ne se donnent point à garder, qui se gardent eux-mêmes, ont trouvé par leurs propres moyens l'axe de leur vie, leur point fixe et secret. Je suis de ceux-là, et je ne crains pas, en le disant, de blesser votre conscience : ma façon de vivre écarte, je le suppose, tout soupçon de calcul intéressé ; mon existence n'est pas indigne du prêtre que je demeure. Je me tiens à l'écart de certaines indiscrétions, voilà tout. Ne donnez pas un autre sens à des... à de simples suggestions dont je voudrais que vous puissiez tirer profit.

Il respira fortement :

— Du moins si... si vous n'êtes pas capable de vous défendre vous-même, cloîtrez-vous. Je ne parle pas ici en directeur de conscience, notez-le. Je parle en homme, humainement.

— Je ne le sens que trop ! dit-elle. Vous n'avez pour moi qu'une pitié humaine. Est-ce donc cela que vous m'êtes venu porter jusqu'ici? Est-ce pour si peu de chose que vous rompez le silence? Hé bien, le silence était meilleur. Ni mon père, ni vous, ni personne me convaincrez d'entrer en religion, comme les lâches jadis se réfugiaient dans les églises pour s'y mettre en sûreté, et sauver leur peau. Votre conseil, d'ailleurs, arrive trop tard. Il me semble que je n'ai plus rien du tout à sauver : je n'ai plus rien.

Elle s'arrêta. Cénabre venait de pousser en avant sa puissante main brune, il lui serrait le bras si cruellement qu'elle retint à peine un cri.

— Plus rien ! dit-il. Le croyez-vous? Oui, vous le croyez, vous êtes incapable d'un mensonge. Mais, humaine ou non, ma pitié ne va pas d'abord à vous, ma fille. Oh ! je ne veux même pas penser aux gens d'ici, que m'importe ! Et pourtant, voyez déjà ce que vous leur avez donné, voyez quelle espèce de joie sort de vous ; ne sont-ils pas plus à plaindre qu'avant? Cette fatalité peut paraître mystérieuse, injuste, absurde : n'accusez pas du moins celui qui vous la dénonce. Elle est. Nous la connaissons. Nulle doute que Chevance ne la connût aussi. Pour l'ignorer, il n'est que des prêtres médiocres, sans expérience et sans cervelle. Peut-être rencontrerait-on encore, çà et là, de vieux chanoines somnolents... Mais cela ne vous intéresse pas. Le premier devoir de quiconque vous veut du bien est de vous mettre en

garde, non pas contre autrui, mais contre vous, contre vous seule. C'est de vous, c'est d'êtres tels que vous, non moins innocents, non moins purs, purs comme le feu...

Peut-être n'osa-t-il poursuivre?... Ou plutôt peut-être le rêve indécis qui s'ouvrait depuis un moment dans son regard, ainsi qu'un grand porche d'ombre, se remplit-il tout à coup de ces figures demi-vivantes, impénétrables, dont l'intolérable fixité l'éveillait parfois à l'aube, en sursaut?... Une minute, une longue minute, il demeura sur place, fixe lui-même, et pourtant comme environné de mouvement, ainsi qu'un tronc noir au bord de l'eau. Un peu penché vers la droite, l'épaule effacée, le bras replié collé à la hanche, il eut l'air de se retenir de toutes ses forces, de s'accrocher de tout son poids, l'équilibre instable déjà rompu, pareil à l'épave que le courant serre un instant contre la rive, et dont on voit bouger l'ombre sur le sable clair des fonds. Mais les premières paroles de Mlle de Clergerie vinrent l'atteindre à l'improviste, et il y répondit par une espèce de gémissement douloureux, dont il surprit sans doute trop tard l'accent sinistre, car il porta lentement la main à sa bouche en pâlissant.

— J'ai compris, disait Chantal, il est inutile de poursuivre. J'ai entendu cela d'un autre, bien des fois. Lui aussi parlait de miracle et d'extases... *un miracle, un doux prodige...* Je sais tout cela.

Cénabre haussa les épaules.

— Détrompez-vous, dit-il avec beaucoup de calme, vous ne m'avez pas compris. D'ailleurs ce que j'ai dit n'était pas pour vous, mais pour moi, pour moi seul. J'aurais dû me taire, en effet.

— Oh ! tout de même, s'écria Chantal, c'est ainsi trop facile ! M'accusez-vous vraiment de vous avoir arraché de telles paroles? Vous ai-je rien demandé?

— Arrachées ou non, elles sont dites, reprit-il de la même voix sombre. Vous pouvez penser désormais que vous faites de moi ce qui vous plaît, de moi et des autres. Oui, que vous le vouliez ou non, cela demain vous déchirera le cœur, mon enfant. Quel que soit le don que vous ayez reçu, son importance, son caractère, il vous faudra bien en venir à le partager, et ce premier partage risque d'être pour vous pis que la mort, une espèce de mort beaucoup plus diffi-

cile que l'autre, une plus affreuse solitude. Cela aussi je le sais. Il y a une duperie grossière dans ce que nous appelons les passions honteuses de l'homme, mais le péché n'est pas seul à mentir ; une autre déception vous attend, que j'aurais pu vous épargner peut-être, ou du moins vous aider à surmonter.

— Je ne veux pas ! s'écria-t-elle avec une violence désespérée, une révolte de tout l'être. Non ! je ne veux pas être épargnée !

— L'heure viendra pourtant où vous souhaiterez l'être, ma fille, dit-il, et vous regretterez de n'avoir pas voulu écouter le dernier conseil d'un ami. Oui, vous regretterez avec des larmes un défi si puéril. Nul autre que moi, entendez-vous? nul autre que moi n'est capable de vous aider à voir clair en vous. Si vous daigniez m'entendre...

Il poussa un âpre soupir, une sorte de râle, qui ressemblait à un gémissement de plaisir. Au ras des mâchoires, à la naissance du cou, ses profondes rides brillaient de sueur. Elle voyait, avec stupeur, trembler ses larges épaules, et l'immense fatigue de son regard.

— Je n'ai plus besoin de voir clair en moi, dit-elle, il est trop tard. Que m'importe ce que je suis, ou ne suis pas? Me voilà maintenant jetée dans le pressoir : Dieu tirera de moi par force ce que je n'aurais pas le courage de donner. Rien désormais ne l'arrêtera. Il me semblait tout à l'heure que sa sainte pitié s'éloignait de moi, avec un sourire si triste, et je sens bien que je ne la retrouverai plus qu'en paradis. Dès lors tout m'est égal, voyez-vous, absolument. Il est possible que vous puissiez dire le chemin que j'ai suivi pour en arriver là, les raisons et les causes. A quoi ça m'avancerait-il de vous entendre? Je ne saurais répondre ni oui, ni non. Plus j'approche du but, moins je souhaite le connaître. Il est probable que Dieu m'a déchargée de ce souci. Et même, à parler franchement, au risque de vous paraître bien téméraire, quand je devrais mourir dans dix minutes, je voudrais que ce fût, avec la permission de Notre-Seigneur, ainsi qu'un enfant, non pas même, ainsi qu'une petite bête innocente qui prend sa dernière gorgée d'air frais, d'eau fraîche, et marche vers sa pauvre fin sur les talons de son maître. Le maître tient la corde, il n'y a qu'à suivre... Dès lors, qu'est-ce que ça me fait d'être sage ou folle, sainte ou visionnaire, ou même environnée

d'anges ou de démons, aussi incapables les uns que les autres de me détourner de mon chemin plus loin que la longueur de la corde? Ce que vous venez de dire, ou de laisser deviner, m'eût, hier encore, peut-être, émue, ou même tentée. Mais à présent...

— Ne parlons que de ce présent, voulez-vous? interrompit Cénabre. Ce présent seul m'intéresse. Il m'intéresse prodigieusement. Faites un effort, ma fille, oubliez ce que j'ai dit. Consentez à m'ouvrir votre conscience. D'où vous vient ce pressentiment de votre solitude prochaine, cette tristesse, dont je pourrais dire qu'elle a quelque chose de surprenant, d'équivoque?... A quel signe croyez-vous reconnaître que vous la tenez de Dieu, et non des hommes? De telle ou telle circonstance qu'un peu d'attention vous ferait retrouver?... La mort de Chevance, par exemple...

— Taisez-vous! s'écria Chantal. Je vous défends! Si le choix m'en est jamais laissé, c'est une mort pareille à celle-là que je désire. Et, d'ailleurs, que savez-vous de la mort de l'abbé Chevance? Lui qui avait tant donné, tant laissé prendre, du moins il s'était réservé cela, je suppose, cela seul. Il n'a daigné en faire part à personne, pas même à moi, sa fille... Et vous voudriez, vous...

Elle s'arrêta, car il venait de pâlir affreusement, si l'on peut appeler pâleur une transformation aussi soudaine, aussi totale, d'un visage humain.

— Chevance... bégaya-t-il, eh! oui, Chevance.... Je l'ai vu... je l'ai vu...

Il montrait le sol de sa main grande ouverte, il semblait caresser de la paume, avec lenteur, une vision trop fragile, déjà prête à s'effacer :

— Je l'ai vu ainsi, à mes pieds, demander grâce, m'implorer... Oui, mon enfant, il m'a demandé grâce, en pleurant. Lui, Chevance. Qu'importe le reste! A quoi m'eût servi de le voir mourir? Qu'aurais-je appris de plus, je vous demande?

— Du moins, dit Chantal d'une voix tremblante, eussiez-vous appris peut-être à ne pas abuser de la simplicité d'une pauvre fille pour la tenter au delà de ses forces.

— Au delà de vos forces? répéta-t-il avec un rire amer. Nous sommes toujours tentés au delà de nos forces. Et qui de nous deux tend des pièges? Ne tirez-vous pas de moi, depuis une heure, ce qui vous plaît? Hé bien! prenez

donc encore tout le reste, prenez la vérité tout entière. Avez-vous peur?

— Mon Dieu, fit-elle livide, je n'ai peur que pour vous. Faites de moi ce qui vous plaît. Usez de moi comme d'une chose qui ne vous était pas destinée, mais qui vous appartient quand même maintenant, parce qu'elle est sans valeur, et que vous vous êtes trouvé le dernier, voilà tout. Le dernier l'emporte, et c'est fini.

— Arrêtons-nous là, dit Cénabre après un silence. Je ne perdrai pas mon sang-froid. Comprenez seulement que vous venez de jouer, comme un enfant, depuis un quart d'heure, avec un secret trop lourd pour vous. D'ailleurs, je ne vous le refusais pas, ce secret! Ni à vous, ni à personne. Dès le premier jour, j'étais résolu à le donner à qui me l'eût demandé ; je ne suis pas un comédien. Mais avant que j'eusse ouvert la bouche, avouez-le, vous saviez tout. Chevance a parlé. Oh! je ne l'accuse d'aucune trahison! Avec vous, Chantal, c'était la seule créature vivante qui m'ait jamais paru digne d'attention, d'une espèce d'attention particulière, celle qu'on s'accorde à soi-même. Il a simplement déliré. Vous l'avez entendu malgré vous. Ne récriminons donc pas sur le passé. Je ne regrette rien. Il fallait que cela fût ainsi. Pour moi, je n'en éprouve ni tourment, ni consolation d'aucune sorte, mon repos ne peut plus être troublé par rien. Il m'en eût coûté cependant de m'éloigner de vous sans vous avoir regardée en face, sans vous avoir parlé ce langage. Vous êtes probablement seule capable de l'entendre dans le sens qu'il me plaît de lui donner, je ne trouverais ailleurs qu'indifférence ou colère.

Je vous connais bien, continua-t-il, j'ai passé ma vie penché sur des êtres qui vous ressemblent. Je pourrais vous retracer ligne à ligne l'essentiel du drame dont vous vivez aujourd'hui le dénouement, car c'est aujourd'hui, à cette minute même, que se consomme votre destin, je le sais. Nous devions nous rencontrer ainsi, de cette manière, une fois pour toutes. Qui pourrait dire ce que le spectacle de l'agonie d'un saint homme, et ses divagations dernières, avaient su inspirer à un cœur comme le vôtre! J'étais l'obstacle qu'il faut forcer, la pensée secrète, intolérable, le scandale intérieur qui empoisonne jusqu'à la prière, et que cet entretien met au jour, arrache de vous. Car, vous le voyez, je suis un homme semblable aux autres.

Je vis dans une paix dont vous ne sauriez vous faire aucune idée, parce que votre nature est toute chaleur et toute passion ; je vis dans un silence plus favorable, plus accordé aux besoins profonds de mon être que toute espèce d'harmonie, céleste ou non. Qu'importe ! Vous et moi, nous demeurons d'accord avec nous-mêmes, cela suffit. Je ne vous demande pas d'envier mon repos, et il est juste que vous en ayez horreur. Toute vie surnaturelle a sa consommation dans la douleur, mais l'expérience n'en a jamais détourné les saints. Ni Chevance, ni vous ne me rendrez Dieu, et cependant, à ne considérer du moins que les apparences, et tant d'inutiles tourments, il vous manque plus qu'à moi.

Sa voix frémit à peine sur ces derniers mots, tandis qu'un sourire indéfinissable passait sur ses traits, et venait se fixer au pli amer de la bouche, dans une sorte de grimace tragique. Alors seulement il leva tout à fait les yeux. Et du premier regard, avant même qu'il eût formé aucune pensée, ainsi qu'on sort d'un rêve, il reconnut l'énormité de sa faute, et qu'il s'était une deuxième fois livré en vain, livré pour rien à Chantal comme jadis à Chevance, dans un de ces horribles accès de fureur glacée dont sa volonté saisissait toujours trop tard le péril, ne pressentait même plus.

Avec une lucidité décuplée par la honte, Cénabre lisait maintenant sur le visage de Mlle de Clergerie, dans leur succession foudroyante, chacune des images impitoyables qui venaient de déchirer tour à tour ce cœur enfantin. C'était comme s'il eût feuilleté rapidement, rageusement, les pages d'un livre, ou plutôt les feuillets d'un dossier, jusqu'à la dernière, celle où s'écrit le jugement sans appel. Car la curiosité de l'abbé Cénabre n'est pas de celles que l'angoisse même pourrait rassasier, et elle survit à tout.

Soudain pourtant cette curiosité fut déçue, demeura sans objet. La mince petite figure contractée de Chantal n'exprima plus qu'une résignation si humble, si mystérieuse qu'il en sentit comme une espèce de terreur. La parole qu'il allait prononcer sécha instantanément sur ses lèvres.

— Je vous demande pardon, disait Mlle de Clergerie ; il est faux que l'abbé Chevance m'ait parlé de vous ; il est mort sans volontés dernières ni confidences, vous savez?

très petitement, très petitement, comme on voudrait vivre... Mais j'aurais dû comprendre plus tôt... j'aurais... je...

Elle se tut.

— C'est bien, reprit rudement Cénabre ; ne revenons pas là-dessus ; ce qui est fait est fait.

— Non, dit-elle. J'ai encore une grâce à demander. Croyez qu'il est dur pour moi de penser que ce... cela... ce que vous appeliez un secret enfin, vous a été en quelque sorte arraché par surprise... dérobé. Oui, dérobé. Je voudrais maintenant...

— Vous voulez que je le donne? Hé bien, prenez-le, fit le prêtre. Il est à vous. De toutes les créatures que je connaisse, il n'en est pas d'autre à qui je le puisse remettre si librement. Vous ne m'avez donc rien dérobé. Soyez en paix.

Il la regardait de haut en bas, avec une sorte de pitié farouche.

— Qu'allez-vous en faire? reprit-il ; ce n'est rien. Ou plutôt, il y a un instant, ce n'était rien encore, qu'un secret bien ordinaire. Que va-t-il devenir entre vos mains? Ce que vous touchez se transforme aussitôt en quelque chose qui vous ressemble, merveilleusement habile à vous torturer.

— Moi? fit-elle. Pouvez-vous le croire? Ce que je touche se détruit, tombe en poussière. Vous disiez tout à l'heure une parole si juste, si vraie ! Plus qu'à personne, c'est à moi que Dieu manque. Hélas ! on ne me connaît pas bien ! J'appelais Dieu, voyez-vous, je l'attendais, je ne l'ai pas assez cherché, je ne m'étais pas encore jetée en avant. Et maintenant je serais sans doute plus pauvre, beaucoup plus pauvre que vous, si vous ne m'aviez donné miraculeusement cette chose à garder.

Chantal gagna lentement la fenêtre, l'ouvrit toute grande, respira l'air brûlant et revint vers lui, du même pas, en souriant.

— Quel été, dit-elle, n'est-ce pas? On finit par regarder la lumière avec rancune, comme une ennemie. L'hiver n'en paraîtra que plus noir.

— C'est ainsi, répondit-il avec autant de calme. Nous haïssons la nuit, et le jour n'est pas moins dur à surmonter.

Elle rougit.

— Je m'en vais descendre avec vous, reprit-elle après un silence. Réflexion faite, il est préférable que je parle à papa aujourd'hui même. Cette histoire de M. de La Pérouse est

si ridicule ! Voyons, rendez-moi justice : je ne puis être responsable de tout ce qui se passe ici? Est-ce qu'ils ne feraient pas les mêmes sottises sans moi?

Ils avaient quitté la chambre, et traversaient ensemble la galerie aux volets clos. Elle le précédait de son pas tranquille, à peine hésitant, sur le parquet ciré. Et comme ils allaient atteindre l'escalier, elle s'arrêta brusquement au seuil, lui fit face. Il vit en un éclair son visage décomposé, l'effrayante contraction de ses traits, et s'avança pour la soutenir. Mais à peine eut-elle vu, posée sur sa poitrine, cette main *consacrée*, qu'elle poussa une sorte de gémissement lugubre, s'arracha de ses bras, et tournant sur elle-même, alla tomber sans bruit dans l'angle du mur.

Une minute, une longue minute, il hésita, fit à deux reprises un pas vers la porte, prêta l'oreille. Puis prenant parti tout à coup, il enleva sans aucun effort le corps léger, regagna la chambre, l'étendit sur le lit, écouta un moment le cœur battre. Mlle de Clergerie ouvrit les yeux.

— Ne bougez pas, dit-il à voix basse. Ce n'est qu'une syncope très légère. Désirez-vous que j'appelle ou non?

Elle fit signe que non et, comme elle tournait la tête, il écarta vivement sa main droite qu'il avait appuyée sur l'oreiller. Mais elle la retint au passage et, l'amenant jusqu'à ses lèvres, la baisa.

*
* *

— J'ai vu Chantal, dit M. de Clergerie. Elle n'a pas voulu descendre ce soir. Une bonne nuit arrangera tout.

Les fenêtres de la salle à manger venaient de s'ouvrir sur le vieux parc déjà plein d'ombre. L'herbe épuisée des pelouses, marquée çà et là de taches rousses que la nuit recouvrait d'une encre aubergine avait l'air, vaguement cernée par le gravier livide des allées, d'un immense étang d'eau morte, perdu dans le brouillard d'automne.

— Cher ami, reprit Clergerie à voix basse lorsque la porte se fut refermée sur Francine, je ne suis pas dupe de votre affectueux mensonge. Il est clair pour moi que votre entretien de ce matin n'a pas été si insignifiant que vous

dites. Mais hélas ! c'est l'habitude de ceux qui m'aiment le plus de ne songer d'abord qu'à m'épargner.

— Je n'y ai pas songé cette fois, dit Cénabre. Et, à vrai dire, je n'y ai peut-être jamais songé.

M. de Clergerie leva sur son interlocuteur un regard stupéfait.

— Quelle mouche vous pique ! fit-il. Vous avez été le plus sincère et le plus discret des amis — je devrais presque dire le juge et l'arbitre de toute ma vie... Faut-il donc que les caprices... Allez-vous-en, Francine, cria-t-il d'une voix suraiguë au moment où la fille rousse entr'ouvrait de nouveau la porte. Posez le plateau sur la table. Allez-vous-en ! Je ne prendrai pas de tilleul ce soir.

Elle disparut.

— Pardonnez-moi ce mouvement d'impatience, reprit-il. Cette fille regarde à travers les serrures. Depuis qu'elle m'a dénoncé certaines extravagances de mon chauffeur russe, je rencontre à chaque pas son regard larmoyant, ce sourire d'absurde complicité.

Il pliait et dépliait sa serviette avec une agitation convulsive.

— Répondez-moi quelque chose, je vous en prie : on ne saurait dire à quel point le silence ici, dans cette maison, agace mes nerfs. Me voilà seul, ou presque... Car je n'espère pas vous retenir longtemps. Or, rentrer à Paris, en pleine canicule, serait me tuer. Pourrais-je seulement attendre sans nouvelles crises la fin de cet abominable été?

— Cher monsieur, dit Cénabre, j'ai moi-même un pressant besoin de repos, de calme. La petite phrase qui tout à l'heure a paru vous déconcerter n'avait aucun sens injurieux. Je n'ai jamais épargné ni ménagé personne, et personne ne m'a ménagé. Croyez bien qu'il me serait indifférent de vous parler de mademoiselle Chantal avec une franchise entière, mais je crains de vous tourmenter sans profit. Peut-être même avez-vous trouvé, il y a un instant, la conclusion naturelle du débat où je refuse de m'engager : « Une bonne nuit arrangera tout. »

Cénabre faisait siffler cruellement chaque mot entre ses dents serrées, tandis que ses longs doigts caressaient la nappe distraitement. Mais M. de Clergerie se révolta.

— Oh ! dit-il avec amertume, pour vous aussi je ne serai donc qu'un père trop insoucieux, trop timide !... Et pourtant

que se passe-t-il? Qu'a-t-on observé de nouveau, d'extraordinaire? Il me semble que ma fille est aujourd'hui ce qu'elle était cet hiver, un peu moins libre et gaie, peut-être? mais la ridicule histoire de Fiodor, mon intervention inévitable, mes conseils, l'expérience qu'elle a dû faire ainsi, hélas! d'une certaine malice que sa pureté ne soupçonnait pas — toutes ces vétilles ensemble font un drame pour jeune personne, un drame blanc. Elle est si pure! Soyons justes. L'inquiétude dont je parle s'est formée autour d'elle, à son insu. Elle n'a été entretenue que par nous tous.

Cénabre frappe doucement la table de son poing fermé.

— Permettez, fit-il, je ne suis intervenu que sur vos instances. D'autre part, vous vous trompez étrangement lorsque vous me prétendez moi-même inquiet. Inquiet de quoi?

— Cher ami, nous connaissons votre énergie : toute conjoncture vous laisse maître de votre volonté, de vos nerfs. Ne suis-je pas en droit, ce soir, de prendre au sérieux une espèce d'impatience dont vous avez donné rarement l'exemple. A quoi bon le nier? Un obscur malentendu nous éloigne les uns des autres. M. Abramovitch a fui le premier, le cher Espelette l'a suivi, La Pérouse change à vue d'œil. Après plusieurs conversations singulières qui m'ont cruellement déchiré, il m'a fait aujourd'hui une scène plus singulière encore.

— M. La Pérouse me semble à demi fou, dit Cénabre en se levant. Que nous importe?

— Une minute encore, cher vieil ami, supplia Clergerie. Vous ne savez pas tout. Je n'ai pu parler librement, j'attendais une occasion favorable. Si je devais prendre à la lettre certains propos... Bref, La Pérouse m'a fait sur Chantal, sur mes gens, sur Fiodor en particulier, les rapports les plus étranges. Il prétend avoir connu le Russe chez Mme Artiguenave, et le croit capable des actions les plus déshonnêtes ou même d'un crime. Pour un peu il eût exigé de moi que je congédiasse ce malheureux. Sans doute ai-je eu tort de m'échauffer, mais je suis un vieux libéral, je ne rougis point de mes préjugés, je hais ce qui ressemble à un acte illégal de gouvernement, au fait du prince. D'ailleurs, je ne puis condamner sans l'entendre un ancien serviteur de Mme la baronne de Montanel, et qu'elle a particulièrement recommandé à ma bienveillance. Néanmoins vous

avouerai-je que le départ si précipité, pour ne pas dire incorrect de M. de La Pérouse, m'a prodigieusement surpris, me laisse dans un grand embarras? Que dois-je retenir de ces propos incohérents? Ma fille vous a-t-elle...

Il n'osa poursuivre, conclut d'un geste indécis, détourna vers la fenêtre ouverte un regard tour à tour méfiant, puis éperdu. Le silence était tel qu'il entendait, ou croyait entendre la respiration égale du prêtre, et il écoutait ce râle imperceptible comme l'artificier regarde la mèche allumée, la petite flamme qui sautille entre les cailloux.

— Je ne suis pas loin de trouver ces racontars stupides, dit Cénabre, toujours calme. Et néanmoins vous paraissez bien dangereusement ignorer le caractère et les habitudes de M. La Pérouse. Je le crois assez bon juge en la matière qui nous occupe.

Il tira de sa gorge un petit rire sec. M. de Clergerie sentait littéralement peser sur lui, au niveau de ses tempes, le regard inflexible, où il devinait, avec une profonde stupeur, une colère inexplicable.

— Vous pouviez faire l'enquête vous-même, reprit Cénabre, et depuis longtemps. Mais il serait ridicule de penser une seconde que j'ai entretenu votre fille d'une affaire dont le règlement n'appartient qu'à vous.

— Sans doute, sans doute, protesta Clergerie au désespoir. D'ailleurs, ce n'est qu'un rêve, un méchant rêve... Les psychiatres sont étonnants ! Ils sacrifieraient à leurs hypothèses la réputation de n'importe qui... (son visage anxieux s'éclaira tout à coup d'un sourire absurde). Hélas ! les historiens eux-mêmes... Il est vrai que nous faisons rarement tort aux vivants, les morts suffisent à nos travaux... Cher ami, j'ai pris ce soir, avant dîner, une résolution dont vous approuverez, je pense, le caractère de fermeté, d'énergie...

Il posa les deux coudes sur la table, le menton entre ses mains tremblantes et reprit :

— Mme de Montanel traversera demain Paris, venant de la Bourboule. Elle regagne son château de Lérinville, où il serait peu convenable que j'allasse me présenter, puisque cette propriété sera, dans quelques mois ou quelques semaines, notre habitation commune. Mais j'ai résolu d'arrêter, pour ainsi dire, ma fiancée au passage. Je la verrai probablement chez Mme Marais-Courtin. Voilà pour-

quoi, cher ami, j'ai décidé d'emprunter le train de onze heures neuf, cette nuit même. Je serai de retour la nuit suivante. Ainsi mon absence sera très courte. Dieu veuille que ces quelques heures me suffisent pour convaincre Mme de Montanel de la nécessité où je me trouve d'avancer coûte que coûte la date de notre union ! La présence ici d'une femme intelligente, sa mesure, son tact, une expérience exceptionnelle du cœur des jeunes filles qu'elle a prouvée par des travaux charmants, son charme enfin, arrangerait tout... Cher ami, la malveillance m'accusera sans doute, une fois de plus, de fuir les responsabilités du père, mais j'ai jadis accepté celles de l'époux, et je ne puis risquer de voir reparaître les déplorables malentendus qui ont gâté la paix de mon premier ménage, assombri les derniers jours de Mme de Clergerie, et détruit ma pauvre santé.

Tandis qu'il parlait, Cénabre s'était avancé vers la porte, à petits pas. Il se retourna brusquement, comme s'il allait mettre fin moins au stupide monologue de son hôte qu'à un débat intérieur dont il savait seul le secret. Une espèce de lueur douce traînait dans son regard, et le malheureux Clergerie, à bout de forces, y crut voir un présage sinistre.

— Dois-je partir? demanda-t-il d'une voix sans timbre. En raison de... des circonstances exceptionnelles, m'excuserez-vous de vous laisser seul un jour? J'avoue que la disparition inattendue de La Pérouse a ébranlé cruellement mes nerfs. Quoi que je fasse, je ne puis m'empêcher de tenir ma fille pour responsable d'un... d'un incident qui va... qui risque de compromettre le succès d'un traitement commencé depuis deux mois, et jamais interrompu. Car enfin, tout de même, cela compte !

— Cela compte, en effet, dit Cénabre. Partez donc. Peut-être réussirez-vous la seule entreprise qui vous tienne vraiment au cœur, bien que vous négligiez d'en parler? Peut-être ramènerez-vous M. La Pérouse? Hélas ! je ne saurais blâmer l'attachement d'un malade à son médecin, j'ai connu jadis quelque chose d'assez semblable, et les liens noués par l'espérance sont les plus durs à briser... Hé bien ! ne les brisez pas, voilà tout.

Il se mit à rire, comme il avait ri la nuit d'hiver, l'affreuse nuit du dernier hiver... Mais cette fois, il appuyait solidement sur ses lèvres son poing fermé, en sorte que M. de

Clergerie n'entendit qu'un ricanement bizarre, qui d'ailleurs offensa cruellement sa fierté.

— Vous vous trompez, fit-il. A quoi bon me justifier? Un proche avenir s'en chargera, et je vous connais assez pour ne pas mettre en doute les intentions amicales de votre apparente sévérité. Peut-être avez-vous raison? Peut-être La Pérouse a-t-il pris sur moi trop d'empire? La faute en est aux miens, à vous tous. Un nerveux gouverne si mal sa vie! A l'homme simple et fort que vous êtes, mes hésitations, mon scrupule, la perpétuelle inquiétude doit inspirer moins d'intérêt que de pitié. Mais enfin! Un mot me rendrait la paix. S'il est vrai que mes craintes sont vaines, que puis-je faire pour les surmonter?

— Vaines? répliqua Cénabre. Non. Je les crois seulement inutiles, non pas vaines.

Il s'approcha de Clergerie, lui toucha doucement l'épaule.

— Permettez-moi encore d'ajouter ceci : votre fille ne sait peut-être pas où elle va, mais elle y va. Et où elle va, vous irez. Nous en sommes tous à ce moment décisif où chacun se tire d'affaire, selon sa chance et ses forces.

Sur ces étonnantes paroles, il sortit, laissant M. de Clergerie béant.

. . . . . .

Les avait-il réellement prononcées, ou n'étaient-elles qu'un murmure au dedans de lui, aussi vague, aussi trompeur que ces images mystérieuses qui sans cesse, au cours de ce paisible entretien, s'étaient merveilleusement substituées à la vision du réel, à moins qu'elles ne le recouvrissent, ainsi qu'une buée translucide, pour en effacer insidieusement les reliefs et les contours, et transformer peu à peu cette salle campagnarde, si nette et si tranquille, en un petit univers instable, aux plans superposés, tels les feuillets d'une ardoise. Car tandis que par une douloureuse tension de tout l'être, il opposait au petit homme, de plus en plus inquiet, une contenance ferme, et même impérieuse, l'abbé Cénabre avait senti plus cruellement que jamais son impuissance chaque jour grandissante à se dégager entièrement de sa monotone rêverie, comme s'il eût été condamné à poursuivre, de gré ou de force, avec lui-même, une discussion désormais inutile, cent fois interrompue, cent fois reprise. Depuis longtemps d'ailleurs, il connaissait d'expérience cette difficulté singulière à suivre le rythme de la

vie d'autrui, retardant toujours sur le geste fait, la parole dite, traînant derrière lui un fardeau invisible, un poids mort, l'obsession d'un acte inachevé — lequel? Par un prodige de volonté, il croyait parfois rattraper ce retard étrange, retrouver l'équilibre perdu. Vain espoir! La solitude même ne dissipait qu'un temps ce malaise fondamental, ou du moins il en gardait la conscience obscure, souhaitait de nouveau la présence d'autres êtres, dans l'illusion du joueur qui s'entête, refuse de s'avouer vaincu. Quelques heures plus tôt, tandis qu'il s'appliquait de toutes ses forces à retenir devant Mlle Chantal les paroles dangereuses, équivoques, capables de le trahir, il semblait qu'elles sortissent d'elles-mêmes, vinssent d'elles-mêmes se ranger en ordre, pareilles à des soldats disciplinés. Et c'était justement celles que l'instant d'avant il avait essayé, sans y réussir, de formuler pour lui seul, pour son propre soulagement, sa délivrance. De même le suprême avertissement qu'il venait de donner à M. de Clergerie était venu comme à son insu ; il ne l'avait distingué que trop tard des paroles banales ou prudentes. A présent, il doutait presque de l'avoir prononcé. Il se le redisait, à voix basse, tout en grimpant l'escalier jusqu'à sa chambre ; il le répétait encore, penché sur l'appui de la fenêtre, au-dessus du parc frémissant...

Quelle nuit! L'odeur des écorces et des résines surchauffées, l'odeur des arbres centenaires, vigoureux et musqués comme des bêtes, avait détruit tous les parfums plus fragiles, composés par la délicate alchimie du jour, et flottait seule à présent, dans l'ombre complice, s'y déroulait lentement, pesamment, ainsi qu'un épais brouillard, qui avait la tiédeur des choses vivantes, laissait sous la langue un goût de sueur ou de sang... « Quelle absurde impatience me pousse à risquer sans cesse par ennui, par bravade, pour je ne sais quelle revanche, un repos si chèrement conquis? pensait Cénabre. Vais-je recommencer les sottises de cet hiver? Ne puis-je donc vivre comme tout le monde? Qui m'en empêche? Quelle folie! »

Une fois de plus, mais avec une attention languissante, il refit les étapes franchies, et une fois de plus encore la vulgarité, l'insignifiance des épisodes le révolta jusqu'à l'écœurement. Il avait beau faire, il ne trouvait dans ce passé tranquille, régulier, d'écrivain, de savant, d'érudit laborieux, rien qui justifiât une fatigue profonde, essentielle,

un épuisement si grave qu'il semblait compromettre irréparablement non seulement l'équilibre moral dont il était jadis trop fier, mais la liberté même de son esprit, ses facultés. Enfant taciturne, honteux de sa naissance et de sa pauvreté, déjà résolu à l'emporter sur des rivaux plus heureux par ses mérites solides, le sérieux précoce, l'opiniâtreté du petit paysan, puis un peu plus tard élève assidu, séminariste exact, prêtre en apparence irréprochable, il semblait n'avoir connu d'autres passions que l'austère ambition de l'homme d'études. Les seules joies vraiment fécondes qu'il eût jamais tirées de la croyance étaient justement celles d'une curiosité tournée toute entière vers le problème de cette vie surnaturelle dont il ne songeait pas plus aujourd'hui que jadis à nier la réalité. Oui, aujourd'hui comme jadis les thèses du rationalisme, les ridicules et prétentieuses rêveries de la psycho-physiologie, ou pis encore de la psychiâtrie à la mode, l'exaspéraient par leur grossièreté, leur misère. L'unique problème qui l'intéressât restait donc posé, le resterait toujours, il ne dépendait que de lui de poursuivre des années et des années encore, jusqu'à la fin, les recherches et les observations qui l'avaient rendu célèbre. La contrainte même d'une autorité soupçonneuse, la nécessité de composer habilement avec elle, d'échapper aux pièges qu'elle tend, le préservait merveilleusement de tout parti pris doctrinal, n'avait réussi qu'à discipliner et assouplir un génie parfois un peu rude. Que désirait-il encore? A aucun moment il n'avait connu le grand déchirement d'une brusque rupture avec le passé, c'est-à-dire avec soi-même. La foi, qui n'avait jamais été en lui qu'une habitude, d'ailleurs profonde, s'était évanouie doucement, et lorsqu'il avait eu le mouvement de recul inévitable, un dernier sursaut, il était engagé déjà trop avant dans le doute, ou l'indifférence, il s'était senti couler comme une pierre, en fermant les yeux. N'eût-il pas dépendu que de lui de reprendre silencieusement sa place, l'épreuve passée? Oui, sans doute. Mais il s'était livré à Chevance.

C'était sa première faute, ou plutôt sa faute unique. L'écart imperceptible, hors de la route si soigneusement repérée, avait faussé depuis tous ses calculs. Pourquoi? Qui pourrait le dire? Car il n'eût voulu voir, il n'eût désiré de toutes ses forces ne voir dans cette démarche insensée qu'une imprudence vénielle. Oui, ce n'avait été qu'un cri d'angoisse,

l'appel involontaire arraché à un homme moins par terreur que par surprise, et qu'une autre oreille avait entendu par hasard. Ce qu'il ne pouvait avouer, en effet, sans compromettre l'espèce de paix si chèrement reconquise, si fragile, c'était que par ce seul cri dans la nuit, il avait fait bien plus que donner son secret à un vieux prêtre indigent, il s'était découvert à soi-même, il avait connu une fois, rien qu'une fois, l'accent profond de sa nature, la plainte de ses entrailles que la prodigieuse adresse de son mensonge n'avait pu réussir à étouffer. Il croyait ne penser qu'à Chevance. Avec une attention maladive, un soin puéril, il se retraçait chaque détail de la scène, ainsi qu'un auteur difficile remet vingt fois sur le métier un dialogue important, mais il n'y faisait paraître qu'un seul acteur. Le seul Chevance allait, venait, parlait, pleurait, dans un monologue pathétique. L'autre présence restait muette. Non par calcul sans doute, mais par un curieux instinct de défense, il refusait le risque de pousser de nouveau un tel cri, même en songe.

A présent, à cette heure, le souvenir du dernier entretien avec Mlle de Clergerie entrait lentement dans sa mémoire, à la même place douloureuse, et son angoisse familière s'en trouvait si bizarrement accrue qu'il la reconnaissait à peine. Avec ce nouvel aveu, il semblait qu'il eût laissé échapper une part plus précieuse de son être, un sang plus chaud, plus riche. A la lettre, il ressentait l'épuisement lucide, la sensation de faiblesse lumineuse, éblouissante, qui suit les grandes pertes de substance. Et en même temps les images à peine délirantes, à mi-chemin du délire et du rêve, qui étaient comme les fantômes de ses propres méditations, reprenaient sous ses yeux leur ronde étrange et transparente, leur morne glissement silencieux. Il ne délirait pas. Il déplorait seulement depuis des semaines l'extraordinaire sensibilité d'un cerveau surmené dont les constructions abstraites finissaient par avoir quelque chose du relief et du mouvement de la vie. Un moment il réussit à s'éloigner de la fenêtre, se jeta sur son lit, ferma les yeux. Mais la tête au creux de l'oreiller, ruisselant de sueur, il n'y put tenir, et revint s'accouder sur la barre d'appui, en frissonnant.

Quelle nuit !... La haute cime des pins ne se distinguait plus qu'à peine de l'écran ténébreux où une seule étoile n'en finissait das de mourir. Tout ce qu'un soleil terrible avait

pu pomper en douze heures d'une lutte implacable au flanc aride de la terre venait de monter lentement, aspiré par le crépuscule, formait à mille pieds au-dessus du sol un nuage invisible, dont le regard découvrait pourtant à la longue, vers l'ouest, la frange encore cuivrée par le couchant. Sur la main de Cénabre, une goutte de pluie tomba, chaude, pesante, parfumée comme une goutte de nard, et qui était l'essence même du jour évanoui.

En se penchant un peu, il pouvait voir la fenêtre encore éclairée du bureau de Clergerie, et tout à coup il reconnut le grincement du gravier sous les semelles, le pas à la fois vif et incertain, saccadé du petit homme, sa toux nerveuse. Une porte s'ouvrit, le moteur de l'automobile ronfla, puis se tut, ronfla de nouveau, après un gémissement humain qui ébranla, jusque dans ses profondeurs, la nuit. Et presque en même temps le double pinceau des phares s'élança, rejaillit vers le ciel, hésita une seconde, puis les deux immenses antennes, tournant majestueusement sur elles-mêmes, plongèrent brusquement, disparurent.

Pourquoi l'abbé Cénabre fit-il mentalement ce calcul? Il n'eût su le dire. Et d'ailleurs il n'attachait aucune espèce d'importance à ces chiffres, ils se présentaient d'eux-mêmes. Il calcula que la gare n'étant éloignée que de huit cents mètres à peine, l'auto de Fiodor serait de retour avant cinq minutes. Il tira sa montre. Et à la cinquième minute en effet la lumière errante, comme fidèle au rendez-vous mystérieux, surgit au haut de la côte, tandis que les peupliers de l'avenue, s'allumant tous ensemble, apparurent blêmes et frissonnants, sur un fond de velours noir... « Me voilà débarrassé de ce sot pour un jour! » dit Cénabre à voix basse. Et il crut en éprouver un soulagement inexprimable.

C'est alors, c'est à cette minute même d'oubli, de rémission, comme il refermait sa fenêtre pour mieux jouir du sentiment retrouvé de sa solitude, que la chose étrange commença de le travailler, ébranla doucement chacun de ses nerfs, courut le long de la moelle, insidieusement, puis se mit à briller dans sa pensée, d'un éclat fixe, insupportable. Pour effacer, pour écraser ce point fulgurant, il ne put même pas retenir un geste imbécile : il porta vivement la main à son front, il le serra entre ses larges paumes. D'ailleurs, ce premier mouvement de surprise dura le temps d'un

éclair : le choc avait été trop dur, trop imprévu, pour que l'énergie de l'homme indomptable n'y répondît aussitôt de toute sa puissance. Et en pleine déroute de ses facultés inférieures, le rappel impérieux de la raison parvint jusqu'au cerveau, suspendit l'instant fatal. « Une crise analogue à celle de cet hiver, pense-t-il. Est-ce que je deviens fou? »

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit de nouveau, plongea son regard dans la nuit. A peine résista-t-il à la tentation de s'y jeter, d'y tomber les bras étendus, de s'y perdre enfin, avec son haïssable secret. Et, néanmoins, ce n'était pas ainsi qu'il avait désiré mourir jadis, quand il appuyait froidement, fermement, le canon de l'arme sur sa face. La chair seule, cette fois, appelait le néant comme un repos, ou même n'appelait rien : elle fuyait. Il fuyait. Il fuyait devant un péril inconnu, dont la cause n'était pas en lui. Ou, pour mieux dire, il s'échappait.

Maintenant, les poings crispés à la barre de bois, il la secouait à petits coups, sournoisement, comme s'il eût voulu l'arracher de son scellement. Cette dépense grossière de force l'apaisa. Tout tremblant encore de l'effroyable assaut, le regard exténué, la bouche amère, il reprenait possession, une à une, des idées et des images que la soudaine explosion de terreur avait éparpillées ainsi que des feuilles mortes ; il essayait de raisonner avec ces pauvres débris sauvés du désastre, ainsi qu'un navire englouti à demi utilise ses derniers foyers.

« Que s'est-il donc passé? bégayait-il. Rien. Je n'ai rien vu, rien entendu, je ne pensais même à rien. Cela m'a comme frappé dans le dos. » Et, en effet, il avait dû réprimer le geste de se retourner, de faire face. Si désireux qu'il fût de ne voir dans cette crise subite qu'une rechute, peut-être atténuée, de la première, il ne pouvait néanmoins s'y tromper plus longtemps. L'angoisse n'était pas, cette fois, montée lentement de lui même, au terme d'une interminable rumination, d'un examen périlleux, poussé jusqu'à la partie vive de l'âme : le coup avait été porté du dehors... Oui, hors de lui, hors de son pouvoir, un événement venait de naître — qu'il ne connaissait point, qu'il ne connaîtrait peut-être jamais — aussi réel pourtant, aussi sûr qu'aucun de ceux qu'il avait vus de ses yeux. Lequel?

Car il avait beau promener son regard sur les humbles témoins de sa singulière aventure, la cretonne fleurie des

murailles, le lit massif, il n'y découvrait aucun des fantômes dont il eût souhaité la présence, car l'orgueil vient à bout des fantômes, ou du moins les peut défier en face. Au lieu que grandissait en lui une certitude, une évidence mille fois plus absurde que n'importe quel fantôme, et qui humiliait bien autrement son orgueil. Il semblait que tout contrôle lui fût retiré de sa propre conscience, qu'il ne fût plus désormais le maître d'aucun de ces secrets que le plus grossier des hommes sait encore défendre contre la curiosité d'autrui. Nulle preuve ne lui était naturellement donnée de cette évidence. Cependant, il ne pouvait la mettre en doute : elle éclatait d'une lueur furieuse. Et c'est bien lueur qu'il faut dire, puisque cette parfaite dépossession avait eu, dès le premier choc, son signe physique, contre lequel la raison ne se révoltait même plus, qu'elle acceptait du moins avec une espèce de résignation désespérée : un flot de lumière était entré en lui, et il serrait les paupières pour n'en pas voir le rayonnement sur ses mains pâles.

A cette minute, tout autre que l'abbé Cenabre eût appelé la folie comme un secours, ou bien fût tombé à genoux. Mais sa puissante nature refusa encore de se rendre, ou peut-être il n'y songea même point. Il ne pensa qu'à se délivrer lui-même, par ses propres moyens, c'est-à-dire à entrer volontairement, résolûment, dans cette lugubre partie dont il était sans doute l'enjeu. Trop familier, depuis tant d'années, de cette vie secrète, impénétrable, où son étrange génie s'était dépensé à animer les personnages de son rêve, ses saints et ses saintes, il était d'ailleurs bien au-dessus des surprises ou des terreurs d'un spectateur non initié. L'image de Mlle de Clergerie, ses dernières paroles, l'humble baiser de sa bouche, ce triple souvenir n'avait cessé un moment de flotter au-dessus de ces apparences extravagantes, et il était désormais sûr que c'était là, et non ailleurs, à ce même point de son cerveau déjà blessé, qu'avait éclaté l'embrasement. « Singulière petite fille, pensait-il, je la reverrai demain. Je saurai... J'expliquerai... J'expli..... »

Tout murmurant, il jeta son manteau sur ses épaules, s'engagea dans l'escalier, chercha posément la rampe, à tâtons, descendit les marches de son pas lourd. Encore à tâtons, il fit tomber la barre de la porte d'entrée, poussa machinalement les verrous, sentit grincer le sable sous ses semelles, entra dans la nuit, haute silhouette toujours magni-

fique de calme, d'équilibre, et déjà pourtant vidée de sa force, prête pour le désespoir ou pour le pardon. Ce qu'il gardait d'énergie et d'orgueil, sa suprême réserve, il la prodiguait, la jetait comme à pleines mains, avec une indifférence magnifique, pour tenir debout une heure, deux heures, la nuit entière, décidé à user le temps, minute par minute, jusqu'à l'aube. Car il ne pouvait désormais supporter l'idée de rentrer dans sa chambre, d'y reprendre la lutte silencieuse, écœurante. « Cela sera fini demain, pensait-il. D'ici là j'userai mes nerfs... » — Demain !

Il allait droit devant lui, en aveugle, seulement guidé par le reflet pâle du mur des communs récemment blanchi à la chaux, ses deux mains posées à plat sur la poitrine, pareil à un blessé qui tourne le dos à son assassin, et fait quelques pas, tout droit, l'air béant, avec un poignard dans le cœur. Heurtant la bordure d'un massif il chancela, tomba sur les genoux, reprit sa route sans rien sentir, tout absorbé dans sa pensée, qui était à peine une pensée, comme un cadavre n'est pas tout à fait un objet, mais non plus un être, — image unique, hors du mouvement de la vie. Et, cependant, il eût cru volontiers que cette application de l'esprit annonçait plutôt sa délivrance, car il sentait se desserrer un peu son mensonge ; il échappait en quelque mesure, par une espèce d'immobilité intérieure, à l'effroyable contrainte subie patiemment, héroïquement, depuis des mois. L'événement mystérieux, mais certain, dont le pressentiment venait de l'atteindre sans qu'il sût encore rien de lui, bon ou mauvais, n'en était pas moins de ceux qui rompent l'équilibre du malheur, ne peuvent être qu'heureux, même s'ils consomment une ruine dont l'attente est devenue peu à peu intolérable.

Comme un moribond qui a une fois senti au creux de sa poitrine, contre son cœur, le premier frisson de l'agonie qui s'annonce, l'attouchement froid et furtif, en désire le retour sans se douter que le temps d'un clin d'œil, d'un geste irréparable, il vient de se détourner de la vie, s'ouvre à la mort, le misérable prêtre à bout de forces, épuisé par cinq mois d'une lutte dont il ne soupçonnait pas qu'elle n'était qu'un défi risible à sa propre nature, une gageure inutile depuis que le premier coup avait été porté dans l'édifice de son imposture, quand il avait laissé échapper son

secret, ne se défendait plus, s'abandonnait. Car l'hypocrisie n'est qu'un vice pareil aux autres, faiblesse et force, instinct et calcul, à quoi l'on peut faire sa part. Au lieu qu'un mensonge si total, qui informe chacun de nos actes, pour être supporté jusqu'à la fin doit embrasser étroitement la vie, épouser son rythme. Que s'insinue entre nous et lui le plus léger désaccord, et déjà l'attention s'éveille, la volonté se raidit, la conscience braque au point sensible son regard fixe. Quelle volonté soutiendrait longtemps un tel effort? Celle de l'abbé Cénabre venait de se briser, et il ne s'en doutait pas. Il ne s'en doutait pas parce que cette volonté magnifique cédait trop tard, après avoir usé la résistance d'un cerveau déjà touché d'une tare ancienne. Et croyant sentir s'alléger peu à peu son insupportable fardeau, c'était lui qui ouvrait les mains, s'enfonçait.

D'ailleurs il n'eût pas commis cette fois l'imprudence d'appeler à l'aide, il ne désirait la présence de personne. Le brusque sentiment de solitude qui l'avait saisi jadis lorsque le nom de Dieu était venu de lui-même sur ses lèvres, et qui n'avait fait depuis que s'accroître, s'était évanoui peu à peu au long des dernières semaines. Le cercle se trouvait trop étroitement fermé autour du prêtre impitoyable pour qu'il eût désormais à chercher sa route. Mais il ne s'en souciait pas. Son aveuglement était celui d'un homme hors de péril, déjà perdu. Quelques semaines plus tôt, pendant une promenade au bord de la mer, entre Ollioules et Toulon, il avait dit à un médecin de village, rencontré par hasard à l'auberge, et qui l'écoutait sans comprendre, une parole horrible qui fut répétée depuis au Père Domange : « Il est certaines conjonctures où l'homme ne sent plus Dieu que comme un obstacle, une dernière épreuve à surmonter. »

A ce moment, c'était bien contre un tel obstacle qu'il marchait, les yeux mi-clos pour tâcher d'oublier l'espèce de lueur vague qu'il avait cru voir sortir un moment plus tôt de ses mains tremblantes, comme s'il en eût été intérieurement saturé, au point qu'elle débordât de lui. D'où venait-elle? Comment était-elle entrée dans sa poitrine? Par quelle brèche? Sans doute, si terriblement que chancelât sa raison, il n'était pas encore dupe d'une hallucination si grossière. Mais il ne pouvait néanmoins la rejeter entièrement parce que la particulière angoisse s'en accordait à

merveille avec cette certitude nouvelle, imprévue, d'être désormais percé à jour, incapable de retenir aucun mensonge, livré sans défense à ce qu'il avait craint toute sa vie plus qu'aucun péril : la curiosité d'autrui, la cruauté du jugement humain. Et moins pour échapper à la clarté mystérieuse que dans l'humble espoir de retrouver peut-être le secret si brutalement perdu, la sécurité de son mensonge, il tournait le dos à la haute maison dont la muraille luisait vaguement dans l'ombre, s'avançait d'instinct du côté de la nuit. Soudain, tournant autour d'un massif d'ifs, il heurta de la poitrine un corps vivant, et la surprise lui arracha non pas un cri (car il en était à ce point de l'hémorragie nerveuse où le corps exténué ne saurait plus réagir à la crainte) mais un gémissement lugubre.

— Monsieur l'abbé m'a fait peur, dit la cuisinière Fernande à voix basse. Monsieur l'abbé ne m'avait donc pas vue? Vous veniez droit sur moi, ajouta-t-elle aussitôt avec un accent de dépit, je pensais réellement que vous m'aviez vue? La nuit n'est déjà pas si noire, la lune se lèvera d'ici dix minutes.

Cénabre distinguait mal le visage tourné vers lui, mais il y lisait cependant une sorte d'impatience et de terreur qui réveilla un moment son attention défaillante.

— Que me voulez-vous? fit-il rudement. Qu'est-ce que c'est que cette comédie?

Elle le repoussa doucement de la main et il sentit que la grosse femme tremblait.

— Le bon Dieu vous envoie, dit-elle simplement. Je vais vous dire... Et puis, non, tenez! c'est trop long, il faut maintenant que vous me croyiez sur parole... Voilà Monsieur parti, est-ce qu'une pauvre femme comme moi devrait se mêler d'histoires pareilles! Mais la satanée maison est devenue pis qu'un nid à rats, monsieur... Hé bien, aussi vrai que le bon Dieu m'entend, il y avait un homme dans la chambre de Mademoiselle, je l'ai vu!

— Et c'est pour ça que vous m'arrêtez? dit Cénabre avec dégoût. L'orage vous a donné sur les nerfs, ma pauvre femme. Allez vous coucher.

— Me coucher? riposta-t-elle en ricanant. C'est bien vite dit! Je l'ai fait plus d'une fois, moi qui vous parle, alors que j'aurais dû ouvrir les yeux et les oreilles. Si je me trompe aujourd'hui, tant pis pour moi, je sais que je n'oserai

plus seulement vous regarder en face. Oui, monsieur, vous aurez le droit de me tenir en mépris ! A présent, pensez ce que vous voudrez, mais ne me laissez pas aller seule là-haut ; j'ai déjà essayé vingt fois, je n'oserai jamais. Qu'est-ce que cela vous fait? Rien que dans l'escalier, monsieur ! Vous resterez dans l'escalier, vous écouterez si j'appelle.

— Lâchez-moi ! commanda Cénabre d'un accent déjà étrangement vibrant. Pour m'effrayer, ma fille, vous choisissez mal votre temps : j'ai ce soir un autre fardeau à porter.

Perçut-elle la déviation pourtant presque insensible de la voix sur les dernières syllabes de ces mots, d'ailleurs obscurs? Avant de répondre, elle approcha son visage de celui du prêtre, et l'interrogea du regard, silencieusement :

— Hé bien, fit-elle, ce n'est pas le moment de perdre la tête, non. Je ne m'affole pas pour des bêtises. Le chauffeur était ivre, monsieur, ivre à froid... Sa saleté d'éther lui sortait par les yeux, vous auriez dit un vrai démon. Il a battu Francine, je l'ai trouvée à plat ventre sur son lit ; pauvre imbécile, elle crachait le sang à pleine bouche... « Attention à Mademoiselle ! » qu'elle m'a dit, la malheureuse ! On l'écraserait pour en tirer autre chose ; elle ne vendra pas son mignon. Alors la voiture du patron rentrée, j'ai cherché le Russe partout, bernique ! On croirait qu'il passe par le trou des serrures, l'animal ! Je pensais : puisque je n'ai pas perdu de vue l'escalier, faut donc qu'il soit resté dehors, à la fraîche. Seulement, voilà ! On peut gagner l'étage par le petit grenier, rien qu'en enjambant la fenêtre... Oh ! monsieur ! quand je vous ai rencontré, la minute d'avant, j'ai... j'ai...

— Je vous accompagne, dit Cénabre tout à coup d'une voix douce. Marchez lentement. Il est très possible que cela ne soit qu'un rêve, je dois ménager mes forces.

Il soupira profondément, puis la suivit de son pas toujours mesuré, toujours calme. Mais au pied des marches, Fernande n'y put tenir, grimpa l'escalier quatre à quatre. Elle entendit un moment le souffle court du prêtre, une espèce de plainte enfantine, puis plus rien. Et d'ailleurs, juste à cette seconde, elle poussait la porte, entrait dans la chambre d'un trait. La lumière jaillit, et en même temps son cri :

— Monsieur ! monsieur ! Ils sont là ! Il l'a tuée !

Elle courut à la rampe, s'y pencha encore éblouie, incapable de rien distinguer dans ce gouffre noir.

— Monsieur ! monsieur ! il faut que vous m'aidiez à enlever cette horreur d'homme. Il ne faut pas qu'*ils* arrivent avant !

Un silence... Puis la voix monta de l'ombre, méconnaissable.

— Ayez la bonté de me donner la main, dit Cénabre. Il me semble que je ne pourrais faire seul un pas.

Elle se sentit saisir le bras avec une force convulsive. Et aussitôt il se mit à monter à ses côtés, lentement, pesamment, comme s'il eût repoussé du front, à grand'peine, un poids immense. Et lorsque la lumière vint frapper le visage pétrifié par une anxiété plus qu'humaine, si grande que fût la terreur de la pauvre fille, elle ne retint pas un cri de pitié.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! fit-elle, je tâcherai de m'en tirer moi-même... Aidez-moi seulement à mettre la chérie sur son lit. Seigneur ! sa pauvre petite tête n'est qu'une plaie. Prenez-la sous les bras, monsieur, le cœur me manque aussi ; je n'aurai pas la force toute seule.

— Un instant, permettez... dit Cénabre avec calme. Oui, patientez encore une minute ou deux. Pour l'instant, je ne puis être encore utile à rien ; je ne vous vois même pas, madame.

A genoux près du misérable corps étendu, la cuisinière essayait de soutenir au creux de son bras replié la nuque fracassée, mais à travers sa stupeur et son désespoir, la voix de Cénabre vint la frapper en pleine poitrine. Elle se leva d'un mouvement instinctif, absurde, comme pour faire face à la douleur souveraine qui venait de parler plus haut que la mort.

Le prêtre restait debout, sous la lumière dure. Aucune sagesse humaine, ni même le génie de la divine compassion, n'eût rien trouvé à lire désormais sur les traits immobiles qu'une volonté prodigieuse à l'agonie, sculptait du dedans, marquait du signe de l'éternel. Une minute, une longue minute, la balance oscilla entre la morte toujours vivante, et ce vivant déjà mort.

— Approchez-vous, madame, dit-il enfin, à voix basse, comme s'il ménageait jusqu'à son souffle.

Il tourna vers elle sa face aveugle, et tout à coup elle crut voir se détendre l'arc de sa bouche, le pli de ses joues s'effacer, le visage entier s'assombrir. Mais il remua les épaules, ainsi qu'un homme qui reprend son fardeau, et presque aussitôt elle entendit ces paroles surprenantes.

— Madame, êtes-vous en état de réciter le *Pater?*

— Oui, monsieur l'abbé, fit-elle humblement. *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom...*

Il avait posé sa main sur son bras, elle la sentait peser de plus en plus.

— Répétez, dit-il avec douceur. Je ne peux pas.

— *Notre Père, qui êtes aux cieux,* commença-t-elle doucement, avec l'accent du pays d'Auge.

— PATER NOSTER, dit Cénabre, d'une voix surhumaine.

Et il tomba la face en avant (1).

GEORGES BERNANOS.

(1) M. l'abbé Cénabre est mort le 10 mars 1912, à la maison de santé du docteur Lelièvre, sans avoir recouvré la raison.

A l'Amour et à l'Amitié

Poème pour Noël Ruet.

Il y a l'amour des jeunes filles en fleur
Et derrière l'amour il y a la douleur.
Noël Ruet, tu le sais et tu continues
A dire la beauté chaste des hanches nues,
Des seins fermes et ronds à peine caressés,
Des boucles de lumière et des grands yeux baissés;
Et tes vers sont pareils, en leur fraîcheur si douce,
Aux fontaines des bois qui s'ouvrent dans la mousse,
Et je t'aime encor plus de nous montrer ainsi,
Tout en nous le cachant, ton éternel souci.

Irène.

J'écoute au bruit des flots encor ta voix perfide,
Irène, m'appeler du fond de mes amours.

Tes yeux sont toujours beaux, ton front n'a pas de ride,
Et le même ciel bleu brille entre les deux tours.

Des voiles s'en allaient sur la mer diaphane
Et tu me souriais tout en me trahissant.

Un bouquet mordoré de souvenirs se fane
Loin du rêve où battit mon cœur adolescent.

Gabrielle.

Viens; déroulons tous deux la guirlande éternelle
Et vaine des amours. Souviens-toi. La tonnelle
Où mes baisers cherchaient ta bouche devant un
Léger rideau de peupliers, dans le parfum
Des roses de juillet, n'est plus verte; l'automne
Y sème de la rouille et, Gaby, je m'étonne,
Songe renouvelé par ce nouveau décor,
Tout en nous querellant de mieux t'aimer encor.
Tu souris. Se peut-il qu'un autre, un soir, dénoue
Tes cheveux et, sa joue appuyée à ta joue,
Presse amoureusement ta gorge et tes bras nus
Après moi? Chers oiseaux, colombes de Vénus,
De votre vol rayez ce beau ciel de septembre,
Et rentrons si tu veux pour la nuit dans ma chambre.

Stances à Pierre Camo.

Aux possibles dangers d'une mer sombre en ses courroux
Exposant de nouveau ta fortune et ta lyre,
Quand, loin des amandiers fleuris de ce vallon si doux,
Camo, tu t'en iras encor sur un navire,

Qui saura nous chanter, avec une aussi chère voix
Et dans une aussi juste et limpide cadence,
Les fontaines, les prés, les monts, les terrasses, les bois,
Les amours, l'amitié, la musique et la danse?

PHILIPPE CHABANEIX.

Le Soleil de la Mort[1]

Une visite.

Encore des pas... Ah ! quelle journée !

Quelqu'un passe derrière les églantiers, toussote à la façon des vieux, approche de ma porte. Quelle drôle de silhouette... Est-ce possible? le docteur?...

Oui, lui-même. Un docteur-épouvantail, avec au cou, en guise d'écharpe, une espèce de sac, les jambes entourées de haillons. C'est le vieux docteur Mikhâïl Vassîlytch, reconnaissable à son ombrelle blanche. Il est vrai qu'à présent l'ombrelle n'est plus tout à fait blanche ; elle a des rapiécements d'étoupe, mais c'est tout de même une ombrelle. Et on ne peut pas prendre le docteur pour un mendiant. Un mendiant ne porte pas de lorgnon... Et pourtant qu'y a-t-il d'impossible à l'heure actuelle?

Oui, c'est le docteur. Le docteur qui cultive des amandaies... Il eut de merveilleux jardins ! Il vécut des dizaines d'années dans ses amandaies. Il y vivait isolé, paisible, avec la vieille bonne de son enfance, sa femme et son fils. Il s'occupait de chimie, était végétarien et faisait des expériences alimentaires sur lui-même et sur sa famille. C'était un original.

— Ah ! docteur !...

— Bonjour... Je viens vous faire visite. Il fait bon ici, chez vous. C'est loin..., c'est haut... ; on n'entend pas...

— Qu'y a-t-il à entendre?

(1) Copyright by Librairie Plon, 1928.

— Chez moi, il m'est donné tout de même d'entendre... J'ai pour voisins des matelots de la base navale qui surveillent la mer. Aussi... il m'arrive d'entendre diverses conversations poétiques, et même de la « littérature ». Oui, notre langue est très riche, très sonore... Comme c'est calme ici, chez vous !... Aucun son !... loin de la route !... Oui, chez vous, on peut tout simplement prier !... La montagne et la mer..., et le ciel...

— Il y a des sons aussi, et... des signes. Je vous en prie, docteur !

Nous nous asseyons dans la Gorge aux vignes, — mon salon pendant le jour.

Ah ! photographe, prends ton appareil. C'est un tableau ! Qui est-ce, au bord du ravin, ces deux êtres-là, ces hommes-épouvantails?

Tu ne le devineras pas, étranger en veston, en smoking ou en jaquette qui trotte dans les avenues, les *strasses* ou les *streets*... Regarde : quelles chaussures élégantes... de chez Pironet, le diable m'emporte ! le fournisseur du roi d'Angleterre et du président de la République française, — du diable lui-même ! Les savates du docteur sont faites d'essuie-pieds de corde, cousus avec du fil de sonnette électrique, et la semelle est de... de la tôle de la toiture.

— C'est pratique... ça tient un mois. Je ne puis pas économiser pour avoir des babouches tatares, et, tous mes souliers et bottines « d'Europe »... adieu, je t'ai vu ! Vous l'avez ouï dire : on m'a tout... retiré, tout le superflu... Que l'on sait bien déshabiller chez nous ! Comme on le sait !... Quel peuple donc !...

J'ai même ouï dire autre chose : on a supprimé au docteur sa demi-livre de pain, mêlé de paille : la « ration » de l'Association médicale.

— Oui, mes confrères... Mes confrères disent que « la vie est une lutte », et que je ne fais plus de clientèle ! Et « qui ne travaille pas ne doit pas manger... » S'il le faut, on invoque même l'Évangile...

Il regarde tout avec un calme complet ; sa vie est déjà derrière lui. Sa petite barbe blanche, taillée ronde, donne à son vieux visage de la douceur, et, à ses yeux, de l'affabilité. Ses rides en rayons, près des yeux, son front de cire, plissé, le font ressembler à un vieil ermite russe : Saint Serge le Vénérable ou Séraphin de Sârov ; si on le rencontrait près du porche d'un couvent, on lui donnerait un petit sou.

Le docteur est un peu étrange. On le dit un peu drôle. Il a récemment vendu une partie de ses amandaies avec sa belle maison, et s'est fait bâtir une petite bicoque de rien, transformant en pelotes de fil, en chaussures et en vêtements le reste de son argent.

— L'argent, disait-il, ne vaudra bientôt plus rien !

Mais voilà, on lui a pris toutes ses pelotes de fil, ses pantalons et ses chemises, — tout son « superflu »...

Il a, cette année-ci, enterré sa vieille bonne, son fils dément, Fédia, et, tout récemment, sa femme.

— Ma Nathâlia Sémiônovna, qui fut toujours strictement végétarienne, fut prise du scorbut !... Les derniers jours, je me dis : « Peu importe, l'expérience est finie. » Je lui achetai du mouton et lui fis cuire des côtelettes. Avec quelles délices elle en mangea une ! Mieux vaut qu'elle soit morte. On est mieux maintenant sous terre que dessus.

Les mains du docteur tremblent, sa mâchoire aussi ; ses lèvres sont blanches, son regard voilé. Je sais que lui aussi *s'en va*. Le signe du *départ* est sur tout maintenant. Et — ça ne fait pas peur.

— Avez-vous entendu dire quel cercueil original je lui ai arrangé? dit le docteur en souriant d'un air malin. Vous vous rappelez l'armoire d'angle de notre salle à manger? Elle était en noyer massif. On y gardait la confiture d'abricot... les abricots de notre jardin... Ah ! quelle confiture ! *Ils* en ont pris quatre pots ; tout ce qui restait. Naturellement, ce n'était pas eux qui avaient soigné les abricotiers, ni fait ces confitures... mais ils en voulaient goûter eux aussi, et alors... Mais, évidemment, c'est là une autre géométrie... Euclide, dit-on, s'est déjà effondré avec fracas. Maintenant c'est le système d'Einstein... Alors que disais-je donc?... En voilà une mémoire !...

Le docteur essuie la sueur de son front et a un air piteux et perdu. Je le ramène à son idée.

— Ah ! l'armoire d'angle !... Nathâlia Sémiônovna la prisait beaucoup... Elle l'avait eue en dot, et nous l'appelions l'encoignure aux abricots... Vous entendez bien que chaque famille a ses chères conventions, ses intimités... sa poésie familiale, compréhensible à elle seule. Il y a dans les choses une part de l'âme humaine ; elle s'y attache... Nous avions aussi un divan que nous appelions « Kostia » ; c'est sur lui que dormait autrefois le répétiteur étudiant Kôstia. On nous prit également notre « Kôstia »... On m'enleva, par exemple aussi, le portrait de mon père, le général... le seul souvenir que j'eusse de lui... « Ordre de prendre le général. » On le prit ! Et c'était un général pacifique, qui s'occupait de botanique...

— Vous parliez de l'armoire d'angle, docteur...

— Oui, oui... Lorsque nous étions encore jeunes, elle et moi... Est-ce que vraiment cela fut?... Il y a une trentaine d'années de cela..., nous vînmes ici, et je plantai des amandiers dans un terrain vague, — et ce fut un rire unanime contre moi. On m'appela le docteur aux

amandes. Mais quand la plantation prit force et fleurit... ce fut un rêve... un rêve rose-lait !... Et une fois, Nathâlia Sémiônovna dit, je m'en souviens : « Il ferait bon mourir à cette époque-ci, dans ce conte fleuri !... » Mais elle mourut par un temps froid, sale, dans une maison pillée, souillée... Oui, l'armoire avait une porte vitrée, fermant à clé... Vraiment, ce n'était pas pire qu'un cercueil ! J'enlevai le vitrage et le remplaçai par des planches. Pourquoi un cercueil doit-il absolument être hexagonal? Triangulaire, c'est plus simple et symbolique : la Trinité ! Je mis des planchettes sur les côtés pour qu'elle tînt commodément. Acheter une bière était trop cher ; en louer une... on en loue maintenant pour vous conduire au cimetière, et là-bas, on vous vide... — non ! Nathâlia Sémiônovna était propre au suprême degré, et avoir là... cette façon de lit éternel, venant de servir à quelque vénérien, mangeur de chats ou pire encore ! Non !... Et cette bière-là était à elle et sentait même sa confiture préférée !...

Et le docteur mit sous clé sa Nathâlia Sémiônovna.

— Ils voulurent se saisir de mon bandage ! Les courroies leur en plaisaient... Ils l'oublièrent ! Mon bandage a été fait... sur mon dessin, chez Schwabe ! Maintenant plus de Schwabe ; il n'y a plus que des Grabe (1). On prit tout. Même les jupes de la vieille bonne ! Elle dit : « Je les ai gagnées par mon travail ! » On lui en jeta une : « Tu es, lui dirent-ils, une esclave ! » Ils raflèrent aussi tous les accordéons. Je suis de Toûla ; j'aimais l'accordéon dès le temps où j'étais au lycée. J'en avais pour les concerts avec des touches en argent. Rien qu'en les voyant, ils tressaillirent... Un accordéon !... L'un d'eux, sur-le-champ, essaya de retrouver... une polka.

Le pantalon du docteur n'est pas un pantalon, mais une fantasmagorie ; sur fond jaune, il s'y trouve des fleurettes dans des carreaux.

— Il est fait, explique-t-il, des tabliers de la bonne qu'on a laissés. En bas, c'est de l'étoupe, mais noyée sous de la couleur, parce que c'est là-dessus que des peintres, jadis, essuyaient leurs pinceaux. Quant à ce veston, il a été acheté à Londres, et est inusable. La couleur, naturellement, s'en est luisantée ; elle était gorge-de-pigeon...

J'avais toujours pensé que ce veston était noir avec des points marrons.

— Tout ça n'est rien, mais voilà... continue le docteur, on a pris tous mes thermomètres, ceux à maxima et ceux... J'avais trois baromètres, un hygromètre, des balances chimiques, des cornues...

(1) Calembours par consonance sur deux noms allemands, le premier voulant dire la blatte, et le second, la fosse. (Tr.)

Ils voulaient prendre les réactifs... Ils croyaient que c'était des liqueurs. Ils prirent un flacon : de l'alcool ! Mais c'était de l'ammoniaque ! Ils me traitèrent de *bouroui*.

— Quelle heure est-il maintenant, docteur?

— Et le décret !... me répond-il d'un ton effrayé et sévère en levant un index noir de crasse... Les montres sont sévèrement interdites comme des préjugés bourgeois !

Non, il ne se dispose pas à partir... Plein de ce qui lui est arrivé, il répand son « superflu ».

— Je peux me passer de montre parce que, jadis, j'ai lu Jules Verne...

Il se tourne du côté du soleil en clignant les yeux, écarte les doigts et regarde dans leur fourche, en inclinant la main tantôt vers le Castelle, tantôt vers le col. au delà du Babougane.

— Rappelez-vous *l'Ile mystérieuse* de Jules Verne... Cyrus Smith ou Paganel... Qu'il y a longtemps ! Qu'il est tout de même bien que cela ait eu lieu et qu'alors ils ne nous aient pas enlevé les livres !... Et je m'exerce dans ce sens-là. S'il y a du soleil, je puis dire l'heure à cinq minutes près... Maintenant... il est une heure moins cinq. Connaissant la hauteur maxima on fait passer des lignes conventionnelles par les sommets... Mais, par exemple, par temps de brouillard ou le soir... par ciel étoilé, je n'y suis pas encore parvenu... Ah ! que c'est ennuyeux de n'avoir pas de montre ! Tout à la maison se faisait à heure fixe. Nous nous couchions à dix heures moins le quart ; je me levais à quatre heures et demie précises. Cela dura quarante ans. J'avais trois montres ; on me les a prises. Je regrette beaucoup la montre anglaise en forme d'oignon. Les anciens lords aimaient ces montres contrôlées. Mais quelle histoire fatale ! Ne vous l'ai-je pas racontée? Il faut absolument que vous la publiiez. C'est très important pour l'information humaine. Extrêmement important !

— Racontez, docteur...

« Memento mori »

Le docteur me regarda d'un air de reproche.

— Vous n'avez pas l'air de croire que cela concerne l'humanité, l'histoire de mon oignon? Vous vous trompez. Vous allez à l'instant vous en convaincre ! Il est, dans les choses, on ne sait quoi de fatal... ou, sinon de tout à fait fatal, du moins... de « talismanique ». Définissez cela comme vous voudrez, mais je parle sérieusement... Publiez-

le bien dans tous ces journaux qui comptent, qui « ont du poids »... le *Times*, ou... comment ça... la *Chicago Tribune*, ou *le Temps*, naturellement... Moi, je ne pourrais pas ; je suis, à cinq minutes près, « le serviteur nouvellement présenté »..., non pas à Dieu... mais... à l'homme ! Et pas même à l'homme ! Dites-moi donc au fait de qui je suis le serviteur?... Bah ! laissons ça ! Mais vous..., vous devez le publier !... Publiez-le sous ce titre : *Memento mori*, ou encore : *l'Oignon du docteur Mikhaïl, non-serviteur de l'homme.* Ce sera très bien.

Cet original parlait avec sérieux et, même, avec émotion...

— Mon histoire se passa il y a une cinquantaine d'années... en 1880... Mais non, certainement..., il y a juste quarante ans, en 1881. Nous faisions, feue Nathalia Sémiônovna et moi, notre voyage de noces en Europe, et aussi, bien entendu, notre voyage de « perfectionnement ». Nous ne restâmes que peu de temps à Paris ; j'étais invinciblement attiré par l'Angleterre. L'Angleterre ! L'attrayant pays de la liberté, de l'*Habeas corpus*... le parlement le plus étendu..., le temps de Hertzen !... J'étais jeune alors. Je venais de sortir de l'Université et j'avais naturellement la fièvre révolutionnaire... Sans cette fièvre-là vous êtes un homme perdu ! Et surtout en cet héroïque temps-là !... On ne venait, chez nous, que de faire sauter le Libérateur (1)... Un début si brillant, des perspectives enflammées, le socialisme frappant à la porte... l'Europe attendait frémissante... Vous voyez la température !... Un intellectuel russe devait toujours alors être muni de deux choses : un passeport et... « la fièvre révolutionnaire ». Le gouvernement s'occupait du passeport, mais, pour ce qui est de la « fièvre »... toute l'intellectualité russe s'en portait garante, et la contrôlait, aussi bien que ses chefs. Ces chefs étaient, naturellement, divers... Il en était même qui n'avaient jamais mis les pieds en Russie... Il en était aussi qui auraient étranglé leur propre mère par amour de « la ligne droite » et de « l'harmonie » d'une doctrine ou personnelle ou empruntée... il n'y avait qu'à en trembler. N'eussiez-vous été qu'un ivrogne, un idiot du plus beau titre et pouvant voler même des mouchoirs de poche..., vous n'aviez qu'à trembler de ce frisson insupportable au gouvernement et aussitôt vous obteniez d'avance une entrée gratuite dans le royaume « de la supériorité et du beau ». — Et même non sans profit.

Je ne tremblais pas de la véritable fièvre, mais je ressentais une agréable chaleur ; cela n'allait pas jusqu'à pleurer, mais je trem-

(1) L'empereur Alexandre II, le libérateur des serfs. (Tr.)

blais. Ah ! que ne laissé-je pas comme enseignement pour la postérité les *Mémoires d'un intellectuel de la Société des Manufactures et Cie*. Ce serait d'ailleurs sans utilité maintenant... Tenez, voyez donc, un cheval qui crève !...

Oui, Larve — la jument — s'est étendue et allonge la tête vers l'ombre inaccessible. Ses jambes se raidissent. Frappé par ce nouvel aspect, le paon s'éveille et se met à crier de son cri de désert. Le chien Bélka sortant de l'ombre d'un fossé, près de la villa, regarde autour de lui.

— C'est comme une tragédie grecque ! dit le docteur dans un sourire ; cela se joue au soleil. Et les héros, dit-il en indiquant la montagne alentour, sont... *derrière* l'amphithéâtre... Les héros, c'est-à-dire *les dieux*. Cette malheureuse rosse était aussi en *leur* pouvoir, comme nous, du reste. Nous pouvons, vous et moi, passer pour « le chœur ». Car, bien que nous soyons « en scène », nous pouvons prophétiser ; nous voyons bien le finale : la mort. En êtes-vous d'accord?

— Tout à fait. Nous sommes tous condamnés.

— Il faut en arriver là ! Nous y sommes? Parfait !... De quoi parlais-je? Ma mémoire ne vaut plus rien... Ah ! oui, de cette fièvre... *l'Habeas corpus*, Hertzen, Gambetta, Garibaldi, Gladstone... *Presque* rien que des G. (1). Il doit y avoir là quelque chose de mystique et peut-être de symbolique... Naturellement, en Angleterre, je parlai beaucoup et je visitai des « reliques » vénérées ; je les saluais non sans émoi et les encensais. Et j'y ai même été de deux discours chaleureux à Hyde-Park. L'air lui-même vous fait là-bas une sorte de vaccination. On y bafoue toujours son berceau, — sale, il est vrai, mais son berceau tout de même ; et naturellement aussi on crie : « Vive la Révolution ! » — avec une majuscule, par respect naturellement, — et *Pereat policia!...*

Et, bref, nous allâmes acheter une montre...

Nous entrâmes, Nathâcha et moi... Je l'appelais alors Nathâlotchka ; mais à Londres, c'était Natha, ou Nelly, — à la manière anglaise... Elles est maintenant sous clé dans l'armoire aux abricots. C'est ainsi, apparemment, qu'elle paraîtra au Jugement dernier, dit le docteur avec un rire grinçant... L'Archange trompettera, selon le rite annoncé : « Levez-vous, tous les morts et les tués, pour la revue d'inspection ! » Et ils se lèveront tous, tels quels. Ceux des

(1) En réalité, *tous* les mots que vient de citer le docteur commencent en russe par des G, et le nom de la lettre G veut dire *parler* (*glagol, glagolit'*). L'esprit du docteur joue et va jouer peu après encore sur cette particularité. (Tr.)

profondeurs des mers avec des boules de fonte aux pieds ; ceux des ravins, la bouche pleine de terre, les bras tordus... ; ceux même des caveaux se présenteront devant le juge avec leurs crânes défoncés ; et ils porteront leur accusation ! Et ma Nathâlia Sémiônovna qui sera sous clé !... Quel rire, quels éclats cela soulèvera ! Du vaudeville !... Et encore... ah ! ah ! ah !... avec de la confiture d'abricots !... et dans un sac de tille... un sac à pommes de terre !... Car on lui avait tout pris... toutes ses chemises, toutes ses robes..., tout son « superflu » féminin... Ses robes..., — je me souviens de l'une en soie verte, — ont été rapportées du marché, appelé le Trou tatare, par Nastioûchka Barânntchik..., qui en fait parade... Ce sera un vrai clou ! Les Archanges en resteront bouche bée. Le Seigneur Sabaoth lui-même...

Le docteur bondit tout à coup et se mit à frapper dans ses mains :

— A bas !... sale chien maudit !...

Bélka, sautant par-dessus Larve, se sauva derrière la villa. Le paon, près de la tête de Larve, fit une roue irisée et se balança.

— Voyez, s'écria le docteur ! il l'escorte. En voilà une apothéose ! N'est-ce pas une vraie tragédie? (Il se frotta le front et fronça les sourcils.) C'est comme dans un rêve... Quelle mémoire pleine de trous ! Aujourd'hui j'avais oublié le *Notre Père*. Pendant trois heures, j'ai cherché, sans pouvoir me le rappeler... Il m'a fallu ouvrir mon eucologe... A propos, je dois faire une curieuse généralisation... Mais ce sera pour après. Maintenant... De quoi parlais-je donc?

— Vous étiez allés acheter une montre, docteur...

— Ah ! oui, une montre... Nous prîmes, Nathâcha et moi, une ruelle ignoble, sale et sombre, près de la Tamise. De vieilles maisons enfumées, des stores aux fenêtres..., un temps à suicide. Une vilaine petite pluie suintait à travers un brouillard jaune, pourri, que lardaient les feux d'un gaz sale ; — cela à midi ! Et, en plus, un remugle visqueux de poissons de mer. Nous étions, je m'en souviens, d'une humeur massacrante. Un vague petit émigrant russe, boiteux, nous guidait, ne faisant que tousser et cracher du sang. Un endroit à la Dickens. Derrière des stores verts, à franges, dans des boutiques sombres, grouillaient, telles des araignées dans la poussière de leur toile, des antiquaires gris, mystérieux, — les araignées des profondeurs de la vie... Ils chuchotaient en remuant leurs vieilleries... Que ne s'y trouvait-il pas?... Et rien que du passé ! Des septants rouillés, des sabres de pirates, de flibustiers et de boucaniers, toute sorte de « dieux » des îles de la Malaisie et de la Papousie, des profondeurs insondées des tropiques, des cachets de roitelets sauvages, faits d'ossements humains, des scalpels, des amulettes, les « langes »,

pour ainsi dire, d'une humanité primitive, mais tachés de sang... Et ces « araignées » font littéralement un choix là dedans, les nettoient. Cela pourra encore servir à quelqu'un !...

— Docteur, vous vous égarez encore. Vous vouliez parler d'une montre...

Le docteur me regarda pensivement et secoua la tête :

— C'est justement d'elle que je parle. Je réfléchis un peu..., cherchant à évoquer le cadre... De quels « langes » tirai-je cette montre? Songez un peu sur quoi reposent et de quoi subsistent ces resserres, ces petits bric-à-brac humains?... Sur le pillage et la spoliation, sur les pleurs et le sang, sur ce qui fait la base de toute la culture humaine : souiller et ébranler. Mais s'agit-il de boutiques !... C'est la toute dernière catégorie, quelque chose comme la corbeille où la cuisinière ramasse les plumes ensanglantées pour s'en conditionner, un jour, un oreiller... Ah ! faites un peu le tour des « ma-ga-sins » où se vendent l'or et l'argent, les diamants, les perles, et les â-mes, les âmes humaines, vidées, fondues par les pleurs !... Toute « commotion sociale » y est servie sur un plat de haute politique, avec accompagnement de discours, de larmes fraternelles désintéressées, avec ce « frémissement » exalté, dont les radicelles secrètes plongent invariablement dans un tréfonds alimentaire et la conception d'une pâtée future... laquelle finit inévitablement par arriver à quelqu'un !... Or, après notre « commotion », combien fera-t-on de ces corbeilles de plumes ensanglantées?... Des « magasins », ne craignez rien, s'ouvriront dans tout l'univers...

Qu'est-ce qui ronfle et vrombit là-bas sur la mer? C'est un bateau à moteur, peut-être un contre-torpilleur... Comme une flèche noire sur la mer, le voici qui accourt vers nous. Une queue d'écume le suit, vire, se divise en deux lobes.

— Entendez-vous? chuchote le docteur, se bouchant les oreilles. Un « destroyer », c'est pour eux...

— Pour qui, docteur?

— Pour ceux qui, aux termes de l'amnistie, sont descendus de la montagne. Vous n'avez pas entendu dire ça? Maintenant on vient les prendre « pour les amnistier ». Hein, ça ronfle?... Je ne peux pas supporter ce bruit... Je suis las...

Je vois que le « destroyer » au drapeau rouge vire au large vers le débarcadère. Je sais que ces sept, les « verts » insoumis, descendus depuis peu de la montagne, entendent dans leurs caveaux l'arrivée du bateau qui vient les prendre.

— Ça ne ronfle plus, docteur.

— Demain, ou peut-être cette nuit, — dit d'un ton significatif

le docteur, — on les « passera aux pertes »... Et leurs bottes, leurs montres, leur uniforme « à la French »... entreront dans le tourbillon de la vie... On m'a montré aujourd'hui une jeune femme dont le mari ou le fiancé est parmi eux,.. Elle entend maintenant elle aussi... Et, figurez-vous, elle espère quelque chose !...

— La grâce?

— Elle espère quelque chose... — murmure le docteur. — Quelque chose peut arriver. Attendons demain.

— Vous vouliez parler de votre montre...

— Ah ! oui... Un de mes amis m'avait conseillé de flâner près de la Tamise où l'on trouve des merveilles. Les matelots, qui rôdent sur les mers, en rapportent parfois de toutes les extrémités du monde. Je voulais acheter la montre rare de quelque navigateur, Cook ou Magellan. Ma passion pour les choses exotiques datait de mon enfance, du capitaine Marryat et de Jules Verne... Quelque vieux capitaine loup de mer l'avait peut-être troquée à quelque petit roi anthropophage, qui la tenait d'un grand d'Espagne, échappé à un naufrage... Nous aimons tous à la passion les objets qui furent associés à un drame humain. Essayez, par exemple, de dire que vous possédez un sabre avec lequel un bourreau chinois a tranché mille têtes. Il se trouvera des gens pour vous le payer mille livres. Chacun est flatté de l'avoir au mur de son cabinet pour étonner ses hôtes ou une belle jeune fille. « C'est ce sabre, dira-t-il — et d'une voix indifférente — avec lequel, etc... » Quel effet extraordinaire ! Quelle carrière on peut faire !... Les choses voyagent dans le monde d'une façon miraculeuse... Nos bibelots *russes* se promènent peut-être maintenant dans des poches internationales...

Et donc nous entrâmes dans une de ces boutiques où, pour un ou deux shillings, l'émigrant nous avait conduits. « C'est un révolutionnaire irlandais, nous avait-il chuchoté d'un ton significatif ; mais faites comme si vous ne le saviez pas. » J'ajoutai un shilling à notre compatriote pour cette agréable confidence. Nous entrâmes. Vous ne pouvez pas vous imaginer quelle puanteur ! Cela sentait comme la morue pourrie, ou les crevettes... ou comme le sang décomposé : une odeur caractéristique, pire qu'à un amphithéâtre de dissection. Le patron... il me semble le revoir !... Un singe trapu, des yeux verts, les cheveux presque rouges, des nodosités bleues aux doigts couverts de poils roux et formant même des mèches... Un vrai gorille, pas autre chose. Une bouche lippue, humide, une face cartilagineuse, et un nez... tenez, lui aussi un cartilage bleu-rouge. Sur son front bas, une laine également rousse-rouge, entortillée. « Si tous les révolutionnaires irlandais sont comme lui, pensai-je en le regardant, ça

marchera ! » Le plus authentique *home-rule*. Sur son comptoir une bouteille de whisky et un petit poulpe sale, borgne. L'Irlandais en coupait un morceau rond avec un couteau à deux lames, au manche poilu, terminé en sabot de bête, venant peut-être d'un Hottentot. Il saupoudra le morceau de poivre rouge de Cayenne et y mordit. Tout en me parlant, il buvait au goulot d'une bouteille.

— Aha, un Russe ! *Good day!* Un émigrant? Révolutionnaire? Vive la République !

Et il riait en mangeant le poulpe.

Naturellement, on parla... De nos formes de gouvernement et du meurtre du tsar-libérateur... Les paupières de l'Irlandais étaient retournées... comme gorgées de cayenne et de whisky.

— Je vous félicite de votre exploit, dit-il. Si ça continue avec autant de succès, votre Russie marchera d'un pas qui la délivrera vite de tout ! Vous êtes, dit-il, un peuple doué et généreux. Je vous souhaite un autre progrès semblable. *It is very well!*

Je serrai naturellement à nouveau, bien fort, sa pince, et, imbécile de Russe, j'eus même les larmes aux yeux. Et je tremblais « d'un sentiment de fierté nationale » ! Je lui dis, il m'en souvient :

— Il se forme même, chez nous, un parti pour tuer les tsars. On choisit des gens spéciaux, des terroristes, « des gens impassibles dans l'horreur. » Quand nous aurons extirpé de chez nous cette racine invétérée, nous passerons de la dynamite aux autres pays !

Cela plut beaucoup au singe. Il montra ses crocs, cracha de la peau du poulpe, et dit, en riant :

— Il n'y a rien de mieux que ce que l'on exporte de Russie. *It is very well!*

Nous nous reserrâmes les mains. Hein, comment cela vous plaît-il? Quelle « union » de gens cultivés tout à fait comme des vieilles connaissances le jour de leur fête ! Il m'offrit du whisky et un morceau de poulpe-octopode, fumé, sur une assiette chinoise, décorée d'un dragon doré. « C'est sur cette assiette, me dit-il, que le bourreau envoyait, au mandarin principal, avec son rapport, les cœurs des suppliciés. » Il mentait apparemment. Ce fut un festin sacramentel d'antiquaire... Et je finis par choisir chez lui une montre oignon, en or niellé, avec un filet d'émail vert.

— Remarquez, me dit-il, que ce n'est pas une montre ordinaire. Elle vient de Gladstone en personne. Je la tiens de son valet de chambre auquel il l'avait donnée. Elle vaut vingt-cinq livres.

Sous le couvercle, en effet, il était gravé le nom : *Gladstone*, et un château sur une montagne. Peut-être le coquin avait-il gravé tout cela lui-même ! Cet Irlandais était un filou délié. Bien que ses yeux

verts et ses gros muscles me déplussent, j'éprouvais pour lui une grande sympathie parce qu'il était Irlandais et, autant dire, opprimé. Je savais bien que c'était un coquin, mais voilà... la diablesse de fièvre ! Et il me dit :

— Prenez-la, je vous la garantis un demi-siècle !

Mais ce n'était pas le principal. Il tenait énormément à me la vendre et me fit un rabais de trois livres.

Et écoutez ce qu'il me dit ! Faites attention !

— Prenez-la pour vingt-deux livres parce que vous êtes Russe... *et, avec vous, je n'y perdrai pas.* Par vos exploits... *tout me reviendra.* Je vous rabats encore une livre ! *La politique... me la rendra!* Et souvenez-vous de mes paroles : cette montre marchera encore quand la *Grande Révolution* éclatera dans votre Russie ! »

Je lui dis, je m'en souviens :

— Dieu le veuille !

Et la montre a marché !... Voilà, elle me fut enlevée par un homme... roux aussi, et ayant, lui aussi... un nez cartilagineux, oui, monsieur ! le camarade Kreps ! ancien étudiant ! Il se présentait lui-même sous ce titre, et, même, il s'amusait... à écrire des vers à ses moments perdus !... C'est ce qu'il me confia quand je lui dis que j'étais un intellectuel, un médecin, afin que l'on me laissât au moins des thermomètres médicaux. Et savez-vous où cette montre échoua? Vous ne le devinerez pas.

— Au musée... de l'Histoire de la Révolution?

— Encore pis !... Dans... la poche du gilet de l'ex-étudiant, master Kreps !... Oui, monsieur !... Aussi vrai que nous sommes, vous et moi, des *ci-devant* intellectuels russes et que, autour de nous, il n'y a que des... *ci-devant!* On a vu ces jours-ci à Iâlta l'ex-étudiant : il porte la montre et fait voir à chacun l'inscription : *Gladstone.* Il a reçu un bon pour toucher, aux caves prolétariennes, vingt seaux de vodka en récompense de ses hauts faits ; mais, faute de chevaux, il ne peut pas les transporter. Vous pouvez vous en assurer auprès des Tatares ; c'est de la vodka des caves de réserve ! Oui, monsieur, reçue pour ses bons services !... Pour mon Gladstone !... Mais ce n'est qu'un gamin ! Il ne pense qu'à sa montre, et à la vodka, et à courir les filles. Sans quoi... Hein, avait-il pensé jamais, le grand Gladstone, que son « oignon » !... Il y a là quelque chose de mystique... Et son papa — non pas le papa de Gladstone évidemment... — ou son oncle, ou peut-être son frère, — fit le docteur en levant les bras vers les montagnes, — le frère de Kreps est opticien. Il vend des montres !... Je me souviens fort bien d'un tout petit magasin, rue Catherine, ou peut-être rue Poûchkine, où était gravé ce nom funéraire : Kreps !

Serait-ce un nom irlandais? Ou peut-être même est-ce Krabs! Un nom, pour ainsi dire, qui vient du fond des mers (1)! Et ma montre échouera peut-être dans cette boutique d'optique! Pourquoi non? C'est très, très vraisemblable! Et figurez-vous qu'un beau jour un *sir* quelconque, un docteur Mixtone, disons..., arrive dans notre pays « le plus libre des plus libres »... et le citoyen Kreps, avec son nez en cartilage, roux lui aussi, lui revendra cette montre « avec un rabais ». Le naïf docteur Mixtone emportera cette montre dans son Angleterre, « pays arriéré, pays d'esclaves », et elle marchera jusqu'à « la grande révolution » en Angleterre! Et alors quelque Anglais, devenu un sir Kreps, l'enlèvera à nouveau!... Et ainsi de suite, ainsi de suite... dans le cycle universel!

Le docteur a naturellement un petit grain... Assis au bord de la gorge, et regardant le fond où étaient des pierres et des arbres entraînés par les pluies, il se frottait le front. Il répand déjà une odeur de décomposition et *partira* bientôt. Il est pénible de l'entendre... Mais il ne songe pas à me laisser.

La dinde a ramené ses poulets et attend.

— Oho! dit le docteur, attrapant la dinde docile, quelle préparation pour un cabinet d'ornithologie! Elle pèse deux livres! Tenez, attendez! Nous en sommes tous maintenant au même point..., pourquoi ne pas vous faire un présent? Les enfants, vous et moi... nous passerons bientôt...

Il délie un petit sac et donne à la couvée une poignée de pois.

Tous deux, affamés, nous regardons les poulets se ruer en peloton, tandis que la dinde-mère observe stoïquement. Lorsqu'un pois tombe près d'elle, elle avance sa tête en hésitant, attend pour voir si l'un des poulets ne mange pas; et elle n'en profite jamais.

— Prenez leçon... vous!... vous!... crie le docteur dans le vide. — Allons, je me suis attardé chez vous... Mais... il fallait bien vous faire une visite. Je fais des visites et j'en tire, pour ainsi dire, des conclusions. Mes yeux se sont ouverts sur bien des choses, — trop tard seulement. Et je communique mes idées pour que cela ne sorte pas de ma tête... Je fais le total de mes expériences. Et savez-vous où j'en suis arrivé?

— A quoi donc, docteur?... Cela, *à présent* n'a plus aucune importance, semble-t-il.

— Oui, sans doute! *Nos habebit humus!* Mais c'est... pour se confesser, s'arracher de soi-même, soulager son âme...

(1) Kreps, le nom ci-dessus, signifie *crêpe; Krabs* (ou à peu près : *Krabb*), signifie crabe. (Tr.)

— Parlez, docteur.

— Si j'en trouve la force, je le coucherai sur le papier ; pour l'instant, je ne... Et mon titre sera :

« Jardins d'amandiers ».

Lorsque j'arrivai en ce pays, je choisis un terrain inculte, un monticule nu, sur lequel, quand le vent soufflait du Tchartyr-Dag, on ne pouvait pas tenir debout... Il s'écoula une quarantaine d'années. Vous savez ce qui s'est produit. Tout alentour sont plantés des amandiers, et personne n'en rit plus... C'est-à-dire... *maintenant...*, car il n'y aura bientôt plus personne pour rire... Non, c'est pénible à raconter... Et ainsi, partout et en tout, on voit le bilan de l'intellectualité. *Maintenant* on recommencera, quand les yeux s'ouvriront. Mais peut-être n'y aura-t-il plus personne pour les ouvrir. Bref, j'ai vécu dans mes amandaies... lumineuses et pures... Je sais que je commis des fautes, qu'il y eut dans mon caractère et dans ma vie beaucoup d'étrangetés ; mais il y eut mes amandaies qui fleurirent chaque printemps et donnèrent de la joie. Aujourd'hui mes — « jardins d'amandiers », mettons des guillemets, forment le bilan et l'exipérience de ma vie !...

J'étais habitué à me coucher à heure fixe, et, maintenant, comment le faire à dix heures moins le quart? Aussi, j'ai de l'insomnie. Et ma mémoire baisse.

Je vous ai dit que, tout dernièrement, j'avais oublié le *Pater*... Figurez-vous seulement que tout le monde, tout le monde l'oublie. Des temps de fosse à ordures arrivent. Et en sortir pour aller dans le rien, c'est ennuyeux ! Il est ennuyeux que, tel que me voici, je n'aie pas logiquement droit de croire, car APRÈS UN PAREIL DÉBORDEMENT DE LA FOSSE A ORDURES COMMENT CROIRE *qu'il y ait quelque chose là-haut?* Le « là-haut » aussi a fait faillite ! S'effondrer avec un pareil fracas, un pareil patatras de baraque foraine, rejeter sous les criaillements, les trépignements et les rugissements, la résurrection triomphante de la dépouille animale dans « la vie éternellement haute de l'homme », — ce à quoi tendaient les meilleurs êtres, déjà montés au sommet, blanc comme neige, de l'âme humaine, — ce n'est pas s'effondrer, mais ne plus exister ! N'y a-t-il plus aucun absolu? Aucun. Il faut admettre que dans toute l'Europe et dans le monde entier on peut hardiment faire le signe de la croix sur l'homme et lui enfoncer dans le dos, en signe de colère, un pieu de tremble. Mais le pire est que l'on ne peut porter plainte contre per-

sonne. Il n'y a plus de justice, s'il en fut jamais... Et cela, bientôt, tout le monde à figure humaine le saura, et ce sera la bacchanale universelle. On a arraché le voile du « mystère » ! Admettons que les dompteurs, que les guides, pour faire passer le troupeau sur la route, aient caché aux non-initiés un espace vide... En tout cas, maintenant, l'apache est survenu et a arraché le voile... Il l'a arraché trop tôt, avant que nous ayons cessé d'être des bêtes... Non, à présent, on ne se laissera plus ramener à l'école... On ne rapprendra plus le *Pater* oublié... La courroie a sauté du volant ! Adieu ! le beau poème est achevé... Et, vous savez, on a volé toutes mes amandes ! On coupe mes amandaies... l'hiver, tout sera nettoyé... Chez vous, il pend encore quelque chose aux arbres, tandis que chez moi on a cueilli toutes les amandes, une huitaine de pouds (1). J'en aurais eu pour tout l'hiver.

— Vous voulez donc encore vivre, docteur?

— Rien que comme expérimentateur. Je prends des notes sur les effets de la faim ; j'étudie sur moi-même comment la faim paralyse la volonté et atrophie peu à peu tout. Or, voici la découverte : on peut, en systématisant, réduire le monde entier par la faim. Là-bas — le docteur montre de sa main retournée l'au delà des montagnes — là-bas on fait même des cours sur ce sujet : « *les Conséquences psychiques de la faim.* » Les cours sont faits par un professeur de talent ; il meurt lui-même de faim, mais professe. La salle est bondée d'affamés. Cela intéresse tout le monde. On fait des hypothèses comme si l'on jetait un coup d'œil dans l'au-delà. L'objet se fond avec le sujet. C'est un cours nouveau et extraordinaire de la Faculté de médecine ; c'est du sadisme scientifique. C'est comme si le professeur lui-même, promis à la mort, avait entrepris d'enseigner aux candidats à la mort des caveaux soviétiques la psychologie des suppliciés... Que nous enrichissons la science ! Oui, « la Psychologie des suppliciés : des recherches de laboratoire, de clinique sur une base de plus d'un million, peut-être de plus de deux millions de suppliciés, avec application des différents moyens de tortures, physiques et psychiques, pour tous les âges et les sexes, et tous les niveaux de développement intellectuel. » Quel cours ! De tout l'univers on viendra l'écouter et s'extasier sur la maîtrise grandiose de l'expérience et l'amas de nos matériaux de laboratoire ! Avant notre expérience qu'y eut-il en Europe? Eh bien, l'inquisition... Mais il n'y avait pas alors d'organismes scientifiques. Et puis d'ailleurs, bien ou mal, on jugeait... Et aujourd'hui... personne *ne sait le pourquoi!* Dans les caveaux, par contre, chacun sait, — chacun *sait* que d'un jour à l'autre, il va s'af-

(1) Le *poud* pèse 16 kil. 38. (Tr.)

faiblir... Dans les caveaux d'ici, en Crimée, on ne donne à chacun, en règle générale, pas même un quart de livre de pain, mêlé de paille. On ne donne aux gens — pour calmer leurs nerfs — que de l'eau tiède... Peut-être leur professeur le leur avait-il recommandé comme expérience. Donc, dans les caveaux, chacun *sait* qu'il va commencer sa décomposition cette nuit même ou la nuit prochaine. Il ne reste que la question de lieu : ici, dans cette fosse, ou dans un ravin, ou dans la mer?... Le condamné n'a pas vu ses juges ; il n'y a plus de juges. On l'emmènera inexorablement, et vlan ! J'ai même fait ce calcul : *rien qu'en Crimée*, en quelque *trois mois*, on a rempli huit mille, peut-être neuf mille wagons, trois cents trains de chair humaine, fusillée sans jugement, *sans jugement!* Dix mille tonnes de chair humaine fraîche, *de jeu-ne-chair!* Cent vingt mille têtes *hu-mai-nes!*...

J'ai calculé aussi par seaux la quantité de sang, et si vous... tenez, je l'ai dans mon calepin... Tenez... On pourrait créer une usine d'albumine... pour l'exportation en Europe... si le commerce reprend... ne serait-ce qu'avec l'Angleterre, par exemple... Tenez, lisez...

— Attendez, docteur... Ne vous semble-t-il pas que le ciel est rempli de mouches?... Rien que mouches et mouches...

— Hein?... des mouches? Vous en voyez aussi « des mouches »? Mais c'est l'anémie qui se manifeste par des perturbations de la vue... Si l'on fend le globe de l'œil d'un animal affamé...

— Maintenant, de quoi vous occupez-vous, docteur?...

— Je pense... je ne fais que penser : ah ! que de matériaux ! Et quel apport dans l'histoire... du socialisme ! Chose étrange, les théoriciens, les amasseurs de mots n'ont pas apporté à la vie le moindre rivet. Ils n'ont étanché aucune larme, bien qu'ils aient constamment à la bouche leur travail pour le bonheur de l'humanité, — mais quelle secte sanguinaire ! Et cela, remarquez-le, ne fait que commencer. Ils sont mis en goût, avec leur dieu de la terre ! Ils ont — c'est le principal — tranquillisé les hommes en leur disant qu'ils descendent du singe et ont, par conséquent, libre carrière ! Le moindre pou n'a qu'à oser hardiment, sans regarder en arrière. La voici, la grande résurrection... du pou !... Non, quelle « courbe » ! quelle courbe victorieuse ! S'élever du singe, du sang, de la fosse aux ordures... vers les hauteurs, vers Dieu-Esprit... vers la pénétration du Cosmos par la plus merveilleuse Intelligence et le Dieu-Verbe ;... et ensuite rouler, comme en traîneau du haut d'une montagne, vers le pou qui se nourrit de sang et grimpe sur tout avec audace !... Et *à qui* a-t-on apporté ce nouvel Évangile avec ses commentaires? *Qui l'a apporté*... Et à qui a-t-on donné « carte blanche »?

Vous rappelez-vous, dans *Une noce*, de Tchékhov, le télégraphiste Iate (1)? Ce télégraphiste ratiocine sur l'électricité, de même qu'au sujet de... certains roubles et d'un gilet. Aujourd'hui ces Iate-là ont reçu *leur évangile* et veulent « montrer leur instruction ». *De qui* l'ont-ils reçue? De ces mêmes Iate-là ! Et ils la montrent, leur « instruction » ! Et c'est pourquoi on fait campagne contre ce coquin de *iate* (2). Je parle au figuré, bien entendu. Qu'on efface la maudite lettre ! Elle gêne, cette immémoriale lettre *slave!* Tous les poux jubilent maintenant ; le monde tout entier appartient maintenant à tout le monde : ose ! Plus aucune responsabilité, et rien n'effraie ! Sur le Volga, des dizaines de millions d'hommes crèvent de faim et dévorent les cadavres?... Cela n'effraie pas. Collé à la nuque, le pou suce et se nourrit ; est-ce qu'il craint quelque chose? Et, comme un jeune étudiant à une opération, tous les peuples regardent avec curiosité ce qu'il va advenir de cette grande œuvre de poux. Interrompre une pareille expérience ! On a greffé le socialisme sur cent cinquante petits millions d'êtres, et nous flottons, vous et moi, dans la cornue de cette expérience... On nous jettera si ça ne réussit pas. Feu Siètchénov (3) criait jadis : « Louka, donne-nous une autre grenouille. » On tronçonne deux millions de « grenouilles ». On leur a ouvert la gorge, inséré des « étoiles » sur les épaules, on brise des crânes à coups de revolvers au-dessus des cabinets ; on enduit les murs avec leur cervelle, et ça... (dit le docteur avec un geste tombant)... c'est une expérience ! Les témoins, en attendant les résultats, font de petits commerces. Sir Edward Lloyd George, le libérateur de l'humanité, l'amateur immaculé de liberté, qu'a-t-il dit? « Nous avons toujours commercé avec les anthropophages ! » Et Messieurs les honorables membres des Communes, qui n'ont pas encore reçu de mandats de « pouillerie », mais sont prêts à le faire si c'est utile, ont pris à cœur la sage parole de George... Et qu'importe maintenant? Dostoïevsky, jadis, avait parlé d'un million de têtes humaines que les gens hardis tireraient de la réserve humaine pour l'*Expérience;* il s'est trompé dans ses chiffres. On en est à plus de deux millions. Et ils n'ont pas été tirés du dépôt universel, mais des réserves russes. Ça, c'est — une *Expérience!* La hardiesse du pou révolté, qui, de ses yeux rouges, a vu le vide des cieux ! Et voilà !... (Le docteur ouvrit les bras). Oui, voilà !...

(1) Voy. *Œuvres complètes*, t. XVI, p. 219-251. (Tr.)

(2) Allusion à la lettre de l'alphabet russe (le *iate*) qui faisait commettre le plus grand nombre de fautes d'orthographe, et que les soviets supprimèrent dans leur simplification de l'orthographe. (Tr.)

(3) Célèbre professeur. (Tr.)

La villa mutilée, avec la rosse crevée à l'ombre des vinaigriers puants, nous regarde. Dans le coin, le maigre Bélka surveille et flaire ; il attend. Le père Andréy dans un costume neuf, en toile, passe derrière le terrain vague. Il a récemment arraché la toile des chaises pliantes de la villa le Bon Port, appartenant au colonel, et maintenant, oisif, il se promène cherchant quelque nouveau « travail ».

— Mais tout cela disparaîtra... dit le docteur d'un ton de prophète ; et ils périssent déjà. Cet Andréy lui aussi périra. Mon voisin Grigôry Odariouk aussi... Et Andréy-le-Borgne, des vignes de Machkovéts, périra aussi. Ils ont déjà accompli leur œuvre, mais ne s'en rendent pas compte... Vous verrez ! Il se peut aussi que l'on me tue, car on me croit encore riche. Quand l'hiver arrivera... vous verrez ce qui se passera. L'*Expérience* les happera. Hier, est mort de faim un peintre en bâtiments, paisible et laborieux... Jadis il travaillait chez moi... Les gardes rouges ont assommé sur la plage Prokôfiï, le cordonnier fou. Il errait sur la plage en chantant : « Dieu protège le tsar (1) ! » Ils ont assommé un de leurs frères, malade et affamé... L'expérience !... Je fais moi aussi, maintenant, une expérience... Je me nourris de pois secs...

Le docteur chercha dans les poches de son veston, fait à Londres, et jeta un pois à la Gloutonne qui le regardait attentivement.

— De ceux-là mêmes... J'en ai une dizaine de livres, cachés dans la niche du chien ; on ne me les a pas enlevés comme « superflu ». J'en mange une poignée par jour. Je les roule dans ma bouche. J'ai de très mauvaises dents ; on m'a volé mes râteliers au moment de la perquisition ; on me les a pris dans le verre où ils baignaient ; la plaque était en or. Je roule mes pois ; ils se ramollissent, et j'avale. Ça va ; c'est aujourd'hui le douzième jour. Puis je mange des amandes amères *que je fais griller*. Faites attention à ce point, c'est très important. Ainsi l'amygdaline, c'est-à-dire le poison, s'évapore. Je puis maintenant en avaler trente par jour. C'est peut-être la voie la moins douloureuse pour passer... « de la fosse aux ordures au néant » ! Le pouls se précipite, le cœur s'use plus vite, et...

Le docteur hésita, ses yeux devinrent fixes, sa bouche s'ouvrit, et il regarda avec effroi...

— Nous... nous désagrégeons à vue d'œil... et ne nous en rendons pas compte ! Oui, regardez, regardez bien !... Mourons, dépêchons-nous de mourir ! C'est que ce serait terrible *maintenant*... terrible... de perdre l'esprit ! Nous ne saurions plus partir alors... Il ne nous viendrait peut-être plus en tête l'idée de... *partir!* Nous serions

(1) Commencement de l'ancien hymne national russe. (Tr.)

vivants dans notre tombe, comme Prokôfii maintenant !...

Cette considération n'a sur moi aucun effet. J'examine, je tâche de concevoir comment je deviendrai fou, comment ils me battront de leurs poings lourds... non, cela n'agit pas sur moi !... Pourquoi ?

— Docteur, avec quoi puis-je... nourrir mes poules ?

— Vos poules ?... comment les... nourrir ? Pourquoi les... nourrir ?... Il n'y a qu'à les rôtir et les manger !... les bouffer ! Vous avez même une dinde !... Comment quelqu'un ne l'a-t-il pas tuée ? C'est une véritable absurdité ! Il faut tout bouffer, et... passer. Hier, moi aussi j'ai fait une... « expérience ». J'ai rassemblé et brûlé toutes les photographies et les lettres que j'avais ; et ça ne m'a rien fait, comme si je n'avais jamais rien possédé, comme si c'eût été une fantasmagorie et l'invention d'on ne sait qui... Comprenez, nous approchons peut-être d'une grande révélation... Peut-être, réellement, n'existe-t-il rien, et n'y a-t-il qu'une pensée fortuite qui s'est incarnée un instant en un docteur Mikhaïl... Et alors toutes nos souffrances, tous nos échecs, toutes nos infamies ne sont qu'un rêve... Mais le rêve, en tant que substance, n'existe pas ! Et nous *n'existons pas* non plus...

Il regarde immobile, comme s'il n'existait déjà plus, et il sourit à sa pensée.

— Nous pouvons créer *maintenant* une nouvelle philosophie du réel-irréel, une nouvelle religion du « néant dans la fosse à ordures »..., lorsque les cauchemars deviennent des réalités et que nous nous habituons tellement à eux que le passé nous semble un rêve... Non, c'est inexprimable ! Ah ! oui, vos poules... vous me demandiez ?... Moi, j'avais une poule, la préférée de Nathâlia Sémiônovna. Je songeai d'abord à la sacrifier, comme une victime, et à la mettre avec la défunte dans son armoire ; mais j'abandonnai cette idée frivole. Je la nourrissais de pois. Elle venait près du balcon... Les derniers temps, elle marchait peu, restait plutôt blottie. Je lui demandai : « Eh quoi, Corneillette, tu sens l'*expérience ?* » Elle ne faisait que tourner la tête vers moi, et je lui donnais deux petits pois. La nuit, je l'enfermais dans la maison, cela va sans dire. Et, savez-vous, — elle a fini par le suicide !

— Que dites-vous !

— Elle s'est empoisonnée. Elle a mangé toutes les amandes amères. Je m'apprêtais à les griller, mais, le matin, s'étant réveillée avant moi, elle les découvrit et finit... dans d'affreuses convulsions... Allons, je m'en vais ! Vous avez des amandes amères ? Eh bien, souvenez-vous en... si l'on en mange une centaine... il vaut mieux, naturellement, qu'elles soient pilées... on peut terminer la séance avec

succès. C'est absolu. Maintenant il faut que j'aille voir notre malheureuse voisine, qui, dans le temps, habita Paris. Elle a fait un beau rêve... Et avez-vous entendu la nouvelle? Un Tatare de Bakhtchi-Saraï a salé sa femme et l'a mangée. Quelle conclusion tirer de là? Il paraît qu'une fée Carabosse est ici?...

— Une fée Carabosse?... Oui. Je viens aussi d'y penser.

— Ah! vous voyez! Alors, c'est un conte. Et quand le conte commence, la vie est finie, et, maintenant, rien ne fait peur... Nous sommes les derniers atomes d'une pensée prosaïque et saine. Tout est dans le passé, et nous sommes déjà de trop. Et cela (le docteur indiqua les montagnes), ce n'est qu'une apparence.

Telles sont les conversations des hommes...

Le docteur se rend chez la voisine. Il a un petit sac sous le bras. Au-dessus de sa tête, une large ombrelle toute rapiécée. Il marche en vacillant. La petite voix de Lâlia l'annonce :

— Voici Mikhaïl Vassîlytch !

Et Lâlia et Vôva sautillent autour de lui, guignant son petit sac. Il y a dedans du blé, ou, peut-être, du maïs... Ils ne savent pas encore qu'il s'y trouve ce qu'ils aiment, ce qu'aiment les enfants et les pigeons : ...une dernière poignée de petits pois.

Je reste encore longtemps assis au bord de la combe aux vignes. Je regarde le... conte. Le paon, sur le bel écran irisé de sa queue, le paon danse près de la villa, à côté de Larve crevée... Près de sa tête, immobile, couché à plat ventre, s'étire et se tortille Bélka, tournant la tête, comme s'il voulait embrasser Larve. Je perçois un grouillement et un craquement humide... Le chien dévore la langue et les babines de Larve. Si vite !... Il n'y a qu'un instant, la rosse arpentait le terrain vague... Voilà un joli trio !... La Gloutonne me regarde. Quoi, des pois? Je la prends dans mes bras ; je regarde ses cuisses. Tiens, je commencerai par ta cuisse.... hein? On peut tout maintenant... Elle s'est endormie si vite, avec tant de confiance....

Je reste longtemps encore assis au bord de la combe. Je regarde les forêts de la montagne. Mes paupières sont fatiguées ; mes yeux ne voient plus. Est-ce que je dors ou est-ce que je ne dors pas? Je reste assis. Quelque chose vrombit, crépite ; des bruits retentissent, les bois profonds trépident... le soleil s'éteint. Il y a comme des cascades dans ma tête !... Je peux rouler là sur ces pierres... Mais on n'a pas peur. Maintenant on n'a peur de rien. Maintenant tout est un conte. La fée Carabosse est dans la montagne...

IVAN CHMELOV.

(Traduction de Denis Roche.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA FIN DE L'ANNÉE KELLOGG

L'année du super-Locarno s'achève sur le coup de poing de Lugano. L'année du pacte Kellogg s'achève sur les coups de canon de l'Amérique du Sud. Comme traits de malice, le grand impresario de la scène du monde a rarement fait mieux. Quelle leçon pour la modestie des pauvres humains. Et aussi quels avertissements. Qu'en pensent ceux qui se préparaient déjà aux dithyrambes, à l'heure traditionnelle des vœux?

Précisément nous avons rencontré le plus robuste des optimistes et celui qui a le plus de raisons de l'être. M. Benès est au pouvoir depuis dix ans. C'est un privilège qu'il partage avec M. Tchitcherine. Comment ne pas voir l'avenir en rose quand on a un mandat quasi permanent de ministre des Affaires étrangères et en plus la satisfaction d'une réhabilitation électorale. M. Benès est socialiste. Si peu, à vrai dire, que beaucoup l'ont oublié, quand son parti vaincu a eu l'adresse de le laisser à son poste comme otage ou comme gage de future réconciliation. L'événement a justifié le calcul. Les élections provinciales qui ont eu lieu le 2 décembre en Tchécoslovaquie annoncent la rentrée en scène des socialistes auxquels les catholiques ont ouvert la voie. C'est un des brillants résultats de la démocratie chrétienne. Il y a mieux encore. En Belgique, les démocrates-chrétiens ont contribué au triomphe du champion de la trahison. L'élection d'Anvers est un fruit de la politique de réconciliation qui paraît tout de même un peu amer.

Qu'importe, dit l'optimiste. Il faut bien se décider à liquider la guerre, et vite, car la victoire achève de se volatiliser. Réalisons avant qu'il ne soit trop tard. Foin des regrets tardifs. Sans doute on aurait pu obtenir plus d'argent et des garanties de sécurité plus strictes. Au moins sur le papier, car, pour ce qui est de l'exécution, il faudra toujours compter avec les Allemands et autres Magyars. Quoi qu'il en soit, l'occasion a été perdue ; il ne reste qu'à marcher dans la voie choisie.

Les choses vont-elles si mal? Partout on discerne un désir de stabilisation. Les peuples qui commencent à goûter le retour à la tranquillité ne demandent qu'à travailler en paix. N'est-il pas significatif que, durant l'année qui s'achève, un seul grand État ait changé de gouvernement? Et encore ! L'Allemagne a passé d'une majorité de droite paralysée à une majorité de gauche impuissante. En quoi sa politique a-t-elle été changée? Certes on n'a pas à reprocher au peuple de gêner les initiatives des dirigeants. Reste à savoir si ceux-ci utilisent au mieux le crédit qu'on leur accorde, d'abord en assurant leur avenir, ce qui est le premier devoir des gouvernements, ensuite en préparant des jours paisibles à leurs nationaux, ce qui est le meilleur moyen de justifier leur confiance.

Sans doute, les derniers mois ont enregistré quelques preuves de bon sens. M. Poincaré a réalisé la stabilisation du franc et a dû se résigner à subir un gouvernement modéré. En Angleterre le cabinet Baldwin lutte vigoureusement contre la crise économique. Sa position reste difficile. Les élections municipales du début de novembre ont donné aux travaillistes des espoirs que M. Ramsay Mac Donald est venu exposer à Paris, sans que les conservateurs paraissent entendre l'impérieux appel de la discipline. Rarement un gouvernement a été aussi peu sûr de ses troupes. Et à la veille d'une bataille où tout l'avenir de l'empire est en jeu ! Quel exemple donne l'*Alma Mater* du parlementarisme !

Quelle différence avec le spectacle que nous offrent l'Italie et même l'Espagne où la renaissance de l'autorité s'affirme sans défaillance. Pour l'Italie, c'est la septième année de sagesse ininterrompue, pour l'Espagne, c'est la cinquième. A Rome, on a vu se préciser une réforme constitutionnelle qui rompt complètement avec la politique parlementaire et le suffrage universel. A Madrid, la Constituante cherche sa voie. En Pologne, les velléités ont plus de peine à se dégager et tout repose sur le prestige d'un homme qui reste solidaire de son passé de gauche. Dans les Balkans, les chances de stabilisation reposent sur quelques chefs qui ont fort à faire à résister aux passions tumultueuses des masses. L'Égypte n'a pu échapper

aux troubles que par le renvoi du parlement. Chez les Turcs, la dictature va jusqu'à renvoyer les hommes mûrs à l'école. La Chine en est à la dictature du *Kuo-Ming-Tang*. S'il y a des espoirs d'apaisement dans l'héritage que l'année 1928 transmet, tous, il faut le reconnaître, procèdent de la faillite du libéralisme.

Nulle part cette faillite n'est plus éclatante que dans le domaine international. On pourrait difficilement concevoir démonstration plus saisissante que celle de Lugano. Pour la première fois, un coup de poing est tombé sur la table de la Société des Nations. Si ce n'est pas encore le poing ganté de fer, c'est déjà le prodrome de la rafale qui balaie les illusions de conciliation.

Le geste de M. Stresemann n'a rien d'un mouvement d'impatience. C'est un calcul et une logique. Qu'est-ce qui a provoqué l'explosion? Une réaction de la Pologne. Ainsi nous nous trouvons en face d'un rappel brutal aux réalités. Il n'y a pas seulement la frontière du Rhin et les réparations. Il y a aussi les frontières orientales. Du coup éclate tout le sophisme du système de Locarno.

Les vainqueurs, incapables d'assurer par la contrainte l'exécution du traité de paix, se sont flattés de s'en tirer par la conciliation. Ils ont annoncé l'avènement de l'ère de la fraternisation générale, pensant qu'après ce beau cadeau les Allemands se piqueraient d'honneur en se montrant les gens les plus tranquilles du monde. Les Allemands ont montré simplement qu'ils ont de la logique.

On leur dit : « C'est la réconciliation. — Fort bien, objectent-ils, alors retirez vos troupes, car l'occupation militaire n'est pas de la réconciliation. » On leur riposte : « Un peu de patience. Vous avez raison en théorie, l'équivoque doit prendre fin. Donnez-nous seulement, auparavant, quelques petites garanties sur les réparations et la sécurité. Pas grand'chose. Quelques petits papiers. »

— Vous vous moquez de nous, répliquent les Allemands. Vous osez encore demander des garanties. Que vous faut-il donc? Pour l'argent vous avez le plan Dawes, qu'il faudra d'ailleurs reviser et le plus tôt possible, car il n'est pas exécutable. Nous ne pouvons payer qu'en empruntant et ce petit jeu ne saurait durer. Nous admettons qu'on revoie cela, mais cela n'a rien à faire avec l'occupation. Parlez-vous de la sécurité? Là vous avez : 1° notre reconnaissance volontaire et formelle de la frontière du Rhin avec la garantie militaire de l'Angleterre et de l'Italie ; 2° une série de pactes particuliers qui sont de véritables alliances ; 3° la condamnation de la guerre. Si cela ne suffit pas, vous êtes difficiles. »

Et en vérité il n'y a rien à objecter si on ne se décide pas à reconnaître que l'on n'a pas confiance dans l'exécution des répa-

rations, pas confiance dans les garanties de sécurité. Autant dire que la fameuse réconciliation repose sur la défiance. Et cela, on n'ose pas le dire.

Bien plus, on n'ose même pas invoquer les motifs nouveaux de défiance. Dieu sait pourtant si les Allemands se chargent d'en fournir. Enhardis par l'inertie et par les divisions évidentes des grands vainqueurs, les Allemands ne se contentent pas de soutenir qu'ils n'ont pas de nouvelles concessions à faire. Ce sont eux qui réclament des avantages et avec des arguments précis.

« Non seulement nous ne devons rien, disent-ils, mais c'est vous qui devez prouver que vous êtes bien convertis au nouvel Évangile. Locarno est une farce s'il ne signifie pas que l'on rend toute leur valeur aux grands principes sacro-saints. Au nom du principe des nationalités, vous devez cesser de vous opposer à l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. Au nom de l'égalité, vous devez réduire vos armements aux mêmes proportions que l'Allemagne. »

Ces revendications, on ne se borne pas à les sous-entendre. M. Muller les proclame à son de trompe en pleine session de Lugano.

On connaît la réponse : l'affirmation de la volonté de poursuivre coûte que coûte la politique de réconciliation. Les Allemands ont compris. Ils n'ont pas été les seuls. Les Polonais se sont rendu compte de leur isolement, d'autant plus qu'on n'a même pas eu l'énergie de mettre la Lithuanie à la raison. Ainsi s'explique un mouvement d'impatience bien naturel. Il faut vraiment que la corde ait été bien tendue pour qu'un homme aussi modéré que M. Zaleski se laisse entraîner à accuser ouvertement les Allemands de fomenter la trahison en Silésie. M. Stresemann saisit la balle au bond. Une occasion exceptionnelle s'offre à lui de gagner les applaudissements des nationalistes et de prendre la mesure de la faiblesse des Alliés. Il frappe sur la table, menaçant de traduire la Pologne à la barre de la Société des Nations.

C'est sur ce spectacle plein de promesses que le rideau est tombé à Lugano. Cela annonce un beau gâchis. Que peut-on attendre d'autre quand on s'obstine à faire des concessions à des gens qui ont au moins la franchise de proclamer qu'on ne leur en fera jamais assez.

Démontrer que l'on n'est pas capable de dire non, c'est déjà grave. Que dire quand l'aveu d'impuissance coïncide avec la faillite de la condamnation de la guerre?

Comme réunion de circonstances, il est difficile de trouver mieux. Le Conseil des Nations siège à Lugano. A Washington s'ouvre une conférence pan-américaine sur l'arbitrage. Le Sénat américain dis-

cute le pacte Kellogg. C'est exactement à ce moment que les fusils parlent entre le Paraguay et la Bolivie, deux États qui participent à toutes ces combinaisons. Bien mieux, deux États signataires de la convention Gondra du 3 mai 1923, en vertu de laquelle tous les conflits doivent être réglés par la conciliation et l'arbitrage.

Cependant, quand un incident de frontière surgit, sous la forme d'une agression de soldats du Paraguay contre un poste bolivien, le gouvernement de La Paz commence par renvoyer le chargé d'affaires du Paraguay, sans même lui laisser le temps de faire ses malles. Il recrute des troupes, convoque le Parlement en session secrète, ameute le peuple en lui affirmant que l'honneur national est engagé. La Bolivie ira, s'il le faut, jusqu'à la guerre, refusant de se prêter à aucune procédure de conciliation avant d'avoir obtenu une réparation morale.

Et en fait de réparation morale, les Boliviens lancent leurs troupes à l'assaut du territoire du Paraguay. Après cela on pourra trouver une combinaison pour arrêter les hostilités, si les belligérants le veulent bien, mais à cette condition seule, que n'ont prévue ni le Covenant de Genève, ni le pacte Kellogg.

Pourquoi voyons-nous se rouvrir une querelle qui remonte à 1877 et qui, depuis 1907, sommeillait sur un *modus vivendi?* Pourquoi, au lieu de recourir à l'une des nombreuses combinaisons pacifiques possibles, la Bolivie s'est-elle, dès le début, abritée derrière l'Argentine qui est en très mauvais termes avec les États-Unis? Nous saisissons là le trait le plus curieux de l'affaire.

Il y a deux ans le président Coolidge avait songé à régler le vieux litige de Tacna et d'Arica, qui est pendant entre le Chili et le Pérou, depuis le traité d'Ancon de 1883. L'idée des États-Unis était d'enlever ces provinces au Chili, qui les détient par le droit du canon, mais de ne pas les restituer à leur ancien propriétaire, le Pérou. On en aurait fait cadeau à la Bolivie pour lui assurer un débouché sur la mer. L'opération se combinait naturellement avec la tutelle du dollar.

La combinaison a manqué parce que le Chili et le Pérou ont eu assez de solidarité latine pour oublier momentanément leur rancune et opposer le bloc de la résistance. Le gouvernement de Washington a été trop heureux de se dégager en laissant les Chiliens et les Péruviens s'arranger à leur guise. Mais les Boliviens, dupés, n'ont pas été contents. Ils se sont tournés du côté de l'Argentine. Ils se sont rappelé aussi qu'à défaut d'un débouché sur le Pacifique ils n'avaient plus qu'à se retourner du côté de l'Atlantique. Voilà pourquoi ils ont senti leur intérêt se réveiller pour la région contestée

du grand Chaco, afin de tâcher de rejoindre le Rio de la Plata par le Pilcomayo et le Paraguay.

Vous direz qu'il n'y a rien là qui justifie la guerre, surtout entre deux pays qui ont plus de territoire qu'il ne leur en faut et qui ne subissent même pas l'entraînement de la concurrence des armements. Rien ne manque en effet à l'intérêt de la démonstration qui surprend en flagrant délit d'erreur toutes les théories pacifistes. Le conflit met aux prises deux armées permanentes de 3 000 hommes, deux peuples dont l'un a trois millions d'habitants sur un territoire grand comme deux fois et demie la France et l'autre 900 000 âmes, dans un territoire qui représente encore plus de la moitié du nôtre et ce sont les masses elles-mêmes qui demandent que l'on donne la parole au canon. Qu'en pensent ceux qui prétendent que la paix doit reposer sur les passions populaires et sur le désarmement?

En fait de désarmement, le seul qui apparaisse est celui de la Société des Nations. Du coup la Ligue de Genève perd dans cette affaire encore un peu de son prestige. Peut-être aurait-il été plus prudent d'imiter l'abstention des États-Unis. C'était l'avis des Anglais et des Japonais. M. Briand n'a pu résister à la tentation de lancer encore une fois son fameux cri : « Arrière les canons et les mitrailleuses ! » et il a bénéficié de l'appui de M. Stresemann, toujours à l'affût des épreuves de résistance de la Ligue. L'expérience est concluante. Toute initiative se borne à des appels de sagesse auxquels les Boliviens ont répondu à coups de canon.

Il est vrai que les États-Unis ont accueilli sans mauvaise humeur cette incursion sur les plates-bandes de Monroë. N'est-ce pas déjà un magnifique succès? Ne nous y trompons pas. Si les Américains sont calmes, c'est parce qu'ils savent bien que la Société des Nations ne peut aller au delà des mots. De deux choses l'une : ou bien les belligérants sont résolus à pousser jusqu'au bout, ou bien ils saisiront une occasion de se laisser arrêter. S'il doit y avoir la guerre, les Américains préfèrent laisser éclater l'impuissance de la Société des Nations plutôt que celle du *big Stick*. Si la paix doit être rétablie, on sait très bien à Washington que les premiers à en recueillir les bénéfices seront les grands États de l'Amérique du Sud, l'Argentine et le Brésil. Plutôt mille fois tresser des couronnes à M. Briand qu'au président Irigoyen.

Ainsi l'année s'achève sur une démonstration édifiante. On constate que dans le Nouveau Monde, comme dans l'Ancien, derrière les formules de conciliation les rivalités internationales se donnent libre carrière.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

SUR ALFRED DE VIGNY

Une nouvelle collection d'histoire littéraire nous est offerte sous le titre général : *les Romantiques*. Chacun de ces volumes sera consacré à l'un des grands écrivains du siècle dernier, de Chateaubriand à Baudelaire (André Chénier a même été introduit dans cette collection, et l'on se demande à quel titre). Mais il ne s'agit pas ici de vies romancées. C'est une série d'essais critiques, une galerie de portraits littéraires qui nous est présentée. Le premier de ces essais est un *Alfred de Vigny*, dû à M. Robert de Traz.

Cependant la critique ainsi entendue — à l'exemple de Sainte-Beuve — tient compte de l'homme autant que de l'œuvre. Il est d'ailleurs bien difficile de séparer l'un et l'autre quand il s'agit des romantiques. Aussi M. de Traz ne manque-t-il pas de nous expliquer les livres de Vigny, non seulement par le caractère de leur auteur, mais aussi par les événements qui ont marqué sa vie. C'est de stricte justice à l'égard d'un homme comme Alfred de Vigny. D'autres romantiques ont pu exagérer le mal du siècle et se plaire à une mélancolie dont leur imagination fournissait les meilleures raisons. Vigny a réellement beaucoup souffert, et s'il eut l'humeur naturellement sombre, les vicissitudes d'une existence pénible ne devaient pas le rendre moins morose.

M. Robert de Traz conpare cette carrière, dont aucun succès ne fut éclatant, au triomphe sans cesse renouvelé de Victor Hugo. Nous avons montré naguère, ici même (1), comment chaque événe-

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 octobre 1928.

ment du siècle, chaque nouveau régime, chaque révolution servit la gloire de Hugo, avec le concours du poète lui-même, fort habile à l'aménagement de sa destinée. Ce sont au contraire tous les malheurs du même temps, ou tout au moins ses misères, qui accablent Vigny. Son amère fierté, si elle ne désire point échecs et douleurs, finit du moins par les accueillir comme une sorte de privilège à rebours. Il songe moins à les écarter qu'à en nourrir son génie pour le singulariser. Une gloire à demi voilée de son vivant, des honneurs tardivement rendus — parmi les poètes de sa génération, Vigny est celui qui est entré le moins jeune à l'Académie — lui fournissent autant de titres à devenir un grand méconnu, sinon une grande victime du sort. C'est par là qu'il est le plus romantique. « La vie, dit M. de Traz, lui a manqué aux deux sens du mot : comme un terrain sous ses pas et comme une personne sans égards. » *Comme un terrain sous ses pas*, c'est le fait ; *comme une personne sans égards*, c'était la pensée de Vigny, doublée du secret désir que cet affront servît sa grandeur. Mais il est bien vrai que la vie ne l'a pas comblé.

Sa naissance même fut environnée de malheurs. Un Hugo naît en pleine apogée napoléonienne, et il n'omettra pas, par la suite, de tirer parti de l'atmosphère glorieuse qui a baigné son berceau. Mais cinq ans avant, en 1797, c'est encore la Révolution. La famille de Vigny est persécutée depuis 1793. Trois frères aînés d'Alfred sont morts en bas âge, qui auraient peut-être vécu en un temps plus paisible. M. de Traz ajoute que la Révolution avait ruiné les Vigny. Cependant, ne dit-on pas que lorsque Alfred de Vigny s'en plaignait, sa mère lui répondait : « Mais, Alfred, tu oublies qu'avant la Révolution nous n'avions rien ! » M. de Traz ajoute que Vigny a gardé de son éducation, conforme aux traditions des familles nobles sous l'ancien régime, la passion de servir et de se dévouer. C'est vrai. Mais par l'effet d'une timidité hautaine, ces services demeuraient obscurs, dans le même temps que Vigny en attendait la récompense qu'ils méritaient. Alors, las de l'échec qu'il avait préparé de ses mains, Vigny s'enfermait un peu plus dans son orgueil blessé. Sa vie est une longue suite de retraites devant l'adversité.

Tandis qu'un Hugo capte toujours le meilleur vent dans ses voiles, il semble que Vigny choisisse les courants contraires pour y mener sa barque. Au fond, il manque de l'imagination qu'il faut pour devancer l'événement. Son esprit froid se tourne stérilement vers le passé. Il rêve de gloire militaire à l'époque où « l'armée de la Restauration comprime les campagnes napoléoniennes en règlements. » Hugo, lui, saura attendre que le moment soit venu de les mettre en épopées. Il écrira l'*Ode à la Colonne* la même année que Vigny, las

de la vie de garnison, donnera sa démission de capitaine. L'un s'accorde au mouvement de la vie, l'autre le suit à contretemps.

Victor Hugo a-t-il pu craindre que Vigny ne fût pour lui un dangereux rival? M. de Traz le pense et écrit : « Hugo rendit à Vigny l'hommage de le redouter toujours. » C'est peut-être beaucoup dire ; les deux génies étaient trop inégaux pour qu'une telle crainte eût été longtemps justifiée. Tout au plus, à leurs communs débuts, les succès de Vigny ont-ils pu alarmer Hugo. Car il est vrai qu'*Eloa* et *Cinq-Mars* sont contemporains des *Odes et Ballades* et de *Bug-Jargal*, et qu'*Othello* a devancé *Hernani*. Cependant c'est surtout du succès de *Chatterton* que Victor Hugo semble s'être inquiété, puisqu'il voulut l'arrêter en enlevant Marie Dorval pour lui faire jouer *Angelo, tyran de Padoue*. C'est vers le même temps que Victor Hugo, reproduisant en volume un article qu'il avait consacré naguère à *Eloa*, remplaça froidement *Eloa* par le *Paradis perdu* et transporta sur la tête de Milton les éloges qu'il avait décernés à Vigny. Hugo voulait être le premier de son siècle, et ne négligeait aucun des obstacles qui eût pu l'en empêcher.

Quant à Vigny il sort de la grande époque romantique avec une gloire moins éclatante qu'il n'avait espéré. Ce n'est qu'en 1845 qu'elle sera consacrée par son élection à l'Académie. Enfin, jusqu'à sa mort, il attendra vainement des régimes successifs les faveurs politiques qui sont accordées à plusieurs de ses contemporains. Trop fier pour solliciter, il est aigri quand il n'a rien reçu. Encore ces déboires, pour irritants qu'ils soient, ne représentent-ils que les déconvenues de l'ambition. Vigny avait d'autres raisons de se plaindre : une santé toujours mauvaise, une grave déception sentimentale, une vie matérielle presque gênée, sa mère et sa femme longtemps malades, la perte d'un gros héritage sur lequel il comptait, l'obligation de demeurer à Paris quand il rêvait de lointains voyages, autant de contrariétés qui, en s'accumulant, contribuèrent à l'assombrir. Quels cris désespérés une telle existence aurait inspirés à d'autres romantiques ! Vigny s'est contenté de lui opposer un stoïcisme, exagéré peut-être lui aussi, et taillé à la mesure de plus grands malheurs, mais qui était du moins plus raisonnable.

*
* *

L'œuvre laissée par Vigny est mince, plus mince encore si l'on en élimine les parties caduques. Peut-on, du moins, l'ériger comme un monument isolé de la grande voie romantique? Ses qualités propres ne se distinguent-elles pas de celles qui sont le plus en honneur dans le même temps, voire ne leur sont-elles pas opposées? C'est un pri-

vilège que l'on serait tenté d'accorder à l'œuvre de Vigny. Mais il ne faut pas céder à cette tentation, si l'on en croit le mot de Jean Moréas : « Il ne faut pas aimer Vigny. » Qu'est-ce au juste que Moréas entendait par là? On en peut discuter. Une chose est sûre : c'est qu'une telle sentence n'aurait pas pu être prononcée s'il n'y avait pas chez Vigny des attraits qui, fallacieux ou non, ne se trouvent pas ailleurs.

Certes, Alfred de Vigny ne ressemble pas aux autres romantiques. M. de Traz écrit, très justement : « Au rebours de beaucoup de ses confrères romantiques, son orgueil n'est pas égoïste : c'est une forme de la fidélité ; fidélité aux siens, au prince, à lui-même. Et son orgueil n'est pas davantage anarchique : il ne revendique pas une liberté effrénée, mais le droit d'être utile. » Il faut ajouter ceci : Vigny, qui a plus souffert que la plupart des autres romantiques, a moins parlé de ses propres douleurs ; ou du moins, il les a évoquées de telle façon qu'il tire de sa résignation une haute leçon morale. Chez Vigny, la plainte de l'individu fait place à une philosophie de la douleur. Il reste à se demander ce que vaut cette philosophie.

C'est ici que faiblit Vigny. Sainte-Beuve l'a jugée plus équitablement qu'on ne le dit en général, et il a fort bien discerné le défaut de ce poète penseur. C'est un manque de réalisme, qui tient le poète à distance de la vie, et le penseur éloigné des faits. Comme d'autres romantiques ont été prisonniers de leur verbalisme, Vigny a été prisonnier de son idéologie. Ce défaut était aggravé d'un penchant pour la grandiloquence, dont Sainte-Beuve a noté un amusant exemple. C'était à l'Académie, lors de la discussion du rapport sur les prix de vertu ; les mérites des candidats étaient mis en balance. « L'un préférait ce trait-ci, dit Sainte-Beuve, l'autre ce trait-là. Il y avait un maçon qui avait retiré d'un puits, dans un éboulement, plusieurs personnes. De Vigny demanda la parole et déclara que cette action lui paraissait d'un plus haut prix et, pour ainsi dire, une *perle d'une plus belle eau* que les autres. Cette *perle d'une plus belle eau* à propos de maçon et de puits a fait sourire. C'est du de Vigny tout craché. » Si Sainte-Beuve a pris soin de rapporter cette anecdote, c'est qu'elle est significative d'un tour d'esprit que le grand critique ne s'est pas contenté d'observer, mais qu'il a merveilleusement analysé. Il dit d'Alfred de Vigny, dans une de ces formules par lesquelles il sait pénétrer toute une œuvre : « On n'est jamais parvenu à l'éclairer et à le redresser sur un fait. L'idée lui faisait nuage et lui cachait tout. »

Vigny ne déçoit pas moins celui qui a cru discerner en lui un sentiment religieux d'une autre nature que celui de la plupart des romantiques. Ce sentiment ne participe assurément ni de la religiosité

lamartinienne, avec les confusions qu'elle entraîne entre l'aspiration mystique et le désir humain, ni du panthéisme à la manière de Victor Hugo. C'est une religion plus rigoureuse, qui a le sens du péché, si elle n'en possède pas complètement la croyance. Mais rien n'est moins catholique que le lyrisme biblique de Vigny, aux accents protestants ou jansénistes. M. de Traz note très justement : « Alors que pour tous les Français un quaker est un personnage absurde sinon même ridicule, Vigny a peint dans le quaker de *Chatterton* une noble et digne figure. » M. Léon Bérard dit que Vigny, au dix-septième siècle, eût sans aucun doute été janséniste. Ajoutons qu'au dix-neuvième il va plus loin : son œuvre reflète tous les caractères accusés et développés par trois siècles de tradition protestante, et directement opposés aux traditions les plus générales de l'esprit français. Dans le domaine où les idées de Vigny semblent mieux assurées, on s'aperçoit qu'elles tiennent leur solidité de doctrines qui, chez nous, ont provoqué, depuis qu'elles sont nées, maints désordres intellectuels.

Cependant, quand on a trouvé force raisons pour ne pas aimer Vigny, on ne peut s'empêcher de redire avec dilection tant de grands vers où résonne l'accent d'une pure et profonde poésie. Il est remarquable que l'œuvre de Vigny, si brève quand on la compare à celle des géants lyriques du siècle, soit peut-être celle qui contient le plus de ces « vers-médailles » qui demeurent fixés dans toutes les mémoires :

Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
... J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
... J'aime la majesté des souffrances humaines.
... Poésie! O trésor! Perle de la pensée!
... Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

On en citerait toute une page.

C'est que Vigny, s'il a peu d'idées, et s'il ne les confronte guère aux faits, a le don de concentrer toute sa pensée sur l'objet qui l'occupe, pour en tirer une expression puissante. Ce don serait peut-être plus favorable à l'éloquence qu'à la poésie. Et s'il n'a pas rendu Sainte-Beuve plus indulgent à l'égard de Vigny, c'est probablement que Sainte-Beuve, qui savait ce qu'est la poésie, et qui l'aimait profondément, se défiait pour elle de l'éloquence autant que l'a fait Verlaine un peu plus tard. Mais le génie de notre langue est si peu propice au véritable lyrisme, il offre au contraire tant de facilités à la poésie oratoire que l'on peut bien donner parfois droit de cité à celle-ci. L'exception s'impose quand il s'agit d'un Vigny que, malgré Sainte-Beuve et Moréas, il est permis d'aimer et d'admirer encore.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

NICOLAS POUSSIN ET SA CORRESPONDANCE

Les lettres de Poussin qui nous ont été conservées se répartissent (à l'exception d'une seule) sur les années 1639 à 1665, c'est-à-dire sur les quatre dernières du règne de Louis XIII, sur toute la minorité de Louis XIV, sur les débuts du pouvoir personnel de ce prince. Rocroi et la Fronde — Poussin — qui n'aime pas plus Mazarin que la majorité des Français — parlera un peu des troubles civils, point du tout de la bataille. Les événements politiques ne l'intéressent guère, et bien qu'on ait argué de quelques phrases pour lui attribuer un patriotisme supérieur à la moyenne de son siècle, son rêve était surtout de se tenir à l'abri pour contempler sans danger la comédie politique, ou, comme il le dit, de se cacher sous la peau de la brebis pour éviter les sanglantes mains du cyclope enragé et furieux. Et, pour lui, ce quart de siècle se divise beaucoup plus naturellement en deux périodes très inégales : le séjour à Paris et la vie à Rome.

En 1640, Poussin, qui est un homme de quarante-six ans, installé depuis seize années à Rome, où il a conquis, après des débuts très pénibles une situation enviable, est rappelé en France, pour le compte du roi, par M. de Noyers. Ce personnage, protecteur et allié de la famille Fréart de Chantelou, était un de ces souples commis que le génie de Richelieu employait à tout faire. Avant qu'il devînt surintendant des bâtiments, on l'avait vu aux Finances, aux Fortifications, à la Guerre. L'histoire, qui s'est toute mise du côté de Poussin,

a été probablement injuste à son endroit. Pour que le grand cardinal l'eût distingué, il fallait qu'il fût autre chose que le fantoche raillé par Tallemant comme cagot et ami des Jésuites. Pour les arts, il n'avait presque certainement pas un goût très raffiné et très personnel. Mais son maître lui avait appris, quelle que fût la branche où il avait à exercer ses talents d'administrateur, à penser large. Ce qu'il conçut, ce fut l'entreprise qui, vingt-cinq ans plus tard, devait si bien réussir à Louis XIV, sous Lebrun. La décoration de la Grande Galerie du Louvre — celle qui réunissait le vieux Louvre aux Tuileries — n'en devait être qu'une des pièces. Il s'agissait, au vrai, de donner une impulsion d'ensemble aux arts, de réunir sous une forte direction peintres, sculpteurs, décorateurs, tapissiers, imprimeurs (car l'imprimerie du roi venait d'être organisée), médailleurs enfin. M. de Noyers eut la noble idée — qui lui réussit bien mal — de faire revenir en France, en même temps qu'il y attirerait des artistes italiens en renom, ceux de nos peintres et de nos sculpteurs qui travaillaient pour lors à Rome. Mais, sa bonne volonté et ses connaissances n'étant pas à la hauteur de ses intentions, il choisit, ou plutôt se laissa imposer Poussin pour le seconder dans sa tâche. Le choix était on ne peut plus malheureux. Il faut se rendre compte de ce qu'était alors en France la situation de Poussin. En face des décorateurs faciles groupés autour de Vouet, le premier peintre, le peintre à la mode, sa réputation était déjà considérable. Il avait derrière lui la plus importante et peut-être la plus séduisante partie de son œuvre (1). Mais ce renom était peu étendu, l'apanage d'un groupe d'amateurs qui, un Richelieu mis à part, n'appartenaient pas au très grand monde : de hauts fonctionnaires comme Passard, des négociants ou des banquiers, comme Pointel, Derisiers, Lumagne. Pour tout dire en un mot, c'était un peu ce que nous appellerions aujourd'hui une gloire de « chapelle ». Poussin lui-même, dans ses lettres, qualifiera d' « hérétiques » ceux qui aiment sa peinture. On célébrait — et souvent, j'imagine, pour faire pièce à Vouet — ses tableaux sans trop les connaître, car la plupart étaient en Italie. Ceux qui avaient la fortune de posséder quelqu'une de ses œuvres en augmentaient le prix par la louange qu'ils lui donnaient, et déploraient sans doute l'exil volontaire du seul peintre français dont le mérite approchât de l'antique. De l'homme, que savait-on? M. de Noyers crut frapper un coup de génie en lui confiant la décoration de la galerie, en lui demandant pêle-mêle des tableaux de sainteté,

(1) Les belles études de M. Paul Jamot ont mis particulièrement en lumière cette première partie de l'œuvre de Poussin.

des frontispices de livres, des conseils d'architecture. « Voilà Vouet bien attrapé, » s'écria le roi lorsqu'on lui présenta le peintre. Hélas ! on chargeait Poussin de la tâche où il était le plus impropre aussi bien par son caractère que par la forme de son génie.

*
* *

Pour diriger il faut de l'autorité, mais une autorité souple, et de la diplomatie. Poussin commença par se mettre tout le monde à dos. De but en blanc il déclara que les conceptions de Lemercier, l'architecte de la Galerie, et grand favori du cardinal, étaient absurdes, que tout était à refaire. Il ne tarissait pas en récriminations et en railleries sur tout ce qu'il voyait en France, ce que les Français, naturellement vaniteux, n'ont jamais beaucoup pardonné. Il ne rencontrait rien qui fût délectable : le climat était affreux, à Paris on ne trouvait point d'ouvriers capables de travailler à la Galerie. D'ailleurs notre nation n'avait que négligence pour les belles choses. Il gémissait d'autre part qu'on lui fît perdre du temps à des bagatelles « telles que dessins de frontispices de livres, ou dessins pour orner des cabinets, des cheminées, des couvertures de livres et autres niaiseries ».

Mais surtout ce n'est pas un hasard si, dans toute l'œuvre de Poussin, on trouve si peu de tableaux dont les dimensions soient considérables. Ils sont peut-être, ainsi qu'il le dit lui-même en une admirable formule, « comme une idée d'une chose plus grande », mais, à strictement parler, ils ne sont pas grands. Attaquer une toile de format modeste, mais la mûrir lentement, mais la pousser à sa perfection, voilà quel était l'apanage, l'admirable apanage de Poussin. Il ne savait pas se contenter de l'approximation que suppose la peinture décorative ou de l'approximation plus grande encore qu'aurait supposée la traduction de l'un de ses cartons par un autre que lui. Rien ne lui était plus étranger que la riante facilité d'un Rubens qui fait exécuter son immense tableau par un élève et intervient pour le faire sien en y ajoutant l'accent du génie. Toujours Poussin se trouvait trahi, et l'on sent percer son irritation même contre l'un de ses meilleurs amis, Jean Le Maire, le gros Le Maire : « S'il est bastant de faire ce que je lui dirai, dès aussitôt qu'il le voudra entreprendre, je l'informerai de tout ce qu'il aura à faire. *Mais je n'y veux plus après mettre la main.* » Cette crainte de la trahison sera poussée si loin que, plus tard, quand Chantelou lui demandera, à Rome, la copie des *Sacrements* qu'il a peints pour le chevalier del Pozzo, il finira, crainte de passer par les copistes — alors qu'il leur laisse

avec sérénité copier Raphaël — par proposer à Chantelou d'entreprendre lui-même le travail, ce qui fut l'origine de la seconde série des *Sacrements* : « Il fait un grand préambule, écrivait alors bonnement son protecteur, pour se persuader de ce que je devrais désirer avec passion. » Et pourtant... ce même Poussin, qui ne voulait pas être copié, n'était-ce pas sur son initiative que M. de Noyers avait pris l'engagement de ne le faire peindre ni en plafonds, ni en voûtes? Assurément ce n'était pas un serviteur commode.

Et il s'ajoute à cela, bien entendu, les intrigues de Vouet et de sa coterie. Le travail avait été aussi mal organisé que possible : « Mon naturel, écrivait Poussin, me contraint de chercher et aimer les choses bien ordonnées, fuyant la confusion qui m'est aussi contraire et ennemie comme est la lumière des obscures ténèbres. » Il eut de quoi s'irriter. Un beau jour, ce fut le peintre Fouquières, qui, l'épée au côté suivant sa coutume, éclata bruyamment contre l'intrus qui avait pris la direction des travaux de la Galerie. On avait pu croire à une insolence inouïe, mais Chennevières a retrouvé le brevet même qui donnait à Fouquières des attributions fort étendues. Le personnage avait lassé tout le monde par sa paresse. Il paraît bien, cependant, que jamais ses privilèges n'avaient été formellement révoqués.

Dès le début on aurait pu prédire que la grande entreprise était vouée à l'avortement. Jamais elle ne « marcha ». Poussin travaillait en rechignant, fatiguait amis et adversaires par sa mauvaise humeur. Enfin il sollicita un congé, soi-disant pour aller chercher sa femme outre-monts. Et il partit après un séjour de deux ans, sans qu'à cet instant M. de Noyers — que l'on imagine excédé — fît de grands efforts pour le retenir.

Avait-il sérieusement l'intention de revenir? Évidemment nous n'en saurons jamais rien. Évidemment aussi, la chute rapide de son protecteur, qui ne sut point se mettre en grâce près de Mazarin, était faite pour l'en détourner. Mais, à peine était-il parti, que le bruit courait qu'on ne le reverrait plus. Son ami Stella allait jusqu'à l'écrire. Lui-même l'avouait à peu près en 1643 et Félibien parle d'une lettre du 26 juin 1644 qui devait ressembler à un refus formel de retour. Dès lors ses propres dénégations sonnent assez faux; on les sent trop bien commandées par le souci de ses intérêts matériels. Car, à son arrivée en France, le roi lui avait fait don, sa vie durant, d'une maison aux Tuileries. Implicitement et logiquement pareille donation devait impliquer que le peintre demeurât dans notre pays. Or, résidant à Rome, il prétendit conserver sa maison parisienne et ameuta si bien ses amis qu'on fut fort longtemps à le déloger.

S'il eut donc quelque velléité de retour, il ne la conserva pas

longtemps. On citerait bien une phrase où il célèbre la patrie, là où chacun voudrait mourir, mais elle n'en équilibre pas tant d'autres où sont raillés le climat, les habitudes, le caractère français.

Ce n'était pas Arrigo Beyle, Milanese, c'était Nicolo Poussin, Romano, et, dès l'instant qu'il se fut réinstallé dans la ville, il ne laissa plus troubler sa sérénité par la faveur des grands, par les intrigues des rivaux. Les lettres sont de rares jalons dans cette vie studieuse, qui dura vingt ans, uniforme, mais non monotone, où l'on voit Poussin réaliser le type d'une parfaite noblesse, la médaille sans bavures que nous connaissons. Tranquilles matins à l'atelier, entre les bustes antiques et les estampes rassemblées par le maître, courses dans la campagne romaine, soirées majestueuses sur le Pincio et sur la place du Peuple, où les curieux pouvaient le voir, l'entretenir familièrement, où, avec une gravité un peu diserte, et cédant à son penchant didactique, il émettait les plus beaux préceptes. Ces paroles dorées, dont il a été peu rapporté, sont presque toutes célèbres. On le trouve tout entier, familier et imposant, profond et réfléchi, dans l'une d'elles : un jour qu'un étranger délibérait d'emporter des antiquités dans son pays, Poussin se baissa pour ramasser de l'herbe, du sable, des restes de ciment mêlés à du porphyre et à du marbre presque réduits en poudre : « Voici, seigneur, dit-il, emportez cela pour votre musée : ceci est de l'ancienne Rome. »

Pierre du Colombier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LOUIS NICOLLE

Dans la galerie des jeunes parlementaires appelés à jouer un rôle important, et parmi lesquels nous avions signalé dernièrement M. Germain Martin, il convient de ne pas oublier M. Louis Nicolle. A la vérité, M. Louis Nicolle, député du Nord, est déjà député depuis cinq ans, et c'est un double hasard qui lui a jusqu'à présent barré le chemin de la fortune politique, si l'on entend par fortune politique le fait d'avoir été distingué par ses pairs pour présider quelque grande commission, ou d'avoir été appelé dans les conseils du gouvernement. Disons tout de suite qu'en situant ainsi le problème nous faisons une concession à l'ambition commune, et que tel n'est point notre sentiment propre sur la fortune parlementaire. Albert de Mun ou Barrès, de même que M. Jacques Piou, ont fait des carrières parlementaires illustres sans avoir été sous-secrétaires d'État, et le fait d'avoir présidé la commission Rochette n'a rien ajouté à la figure de Jaurès. Mais enfin, c'est un fait. Il y a des gens qui considèrent que M. Paul Raynaud le cède en notoriété à M. François Poncet parce que M. François Poncet est surintendant des Beaux-Arts, et les familiers de M. Louis Nicolle assurent que cet homme considérable par sa fortune, ses traditions, son influence morale et sociale, estimerait qu'un portefeuille de ministre consacrerait heureusement sa carrière de député.

M. Louis Nicolle est député du Nord. Député conservateur du Nord, et on entend, je vous préviens, ce mot conservateur dans son acception la plus noble et la plus haute qui veut dire exactement conservateur,

gardien et apôtre d'une idée. C'est dire qu'il est impossible d'étudier M. Louis Nicolle en ne tenant compte que de sa valeur propre, qui est sérieuse, et abstraction faite du milieu qu'il représente et des traditions qu'il perpétue et qu'il défend. Il est né à Lille en 1871 *et il est âgé par conséquent de cinquante-sept ans. Sa famille paternelle est originaire de Saint-Amand, où survivent de belles ruines d'une abbaye, aux confins du Hainaut et de la Flandre, à l'intersection de deux traditions différentes. Sa famille maternelle, une famille industrielle, est de Flandre : d'une de ces lignées d'hommes d'affaires à la fois audacieux et réfléchis, qui ont donné à la prospérité de leur patrie un prodigieux essor, la famille d'où sort Louis Nicolle s'étant intéressée — entre autres — au développement de Lens. Lui, appartient au monde de la filature et du textile, à ce monde dont les intérêts se ramifient vers tous les grands marchés mondiaux, et qui, entre l'achat de matières premières et la conquête des débouchés commerciaux, mène une vie de lutte passionnée que traversent parfois de redoutables hasards. Car l'industriel du Nord, patriarcal et traditionaliste par essence, est tout le contraire d'un homme de routine, comme on a longtemps persisté à nous représenter l'industriel français. Il a le goût et l'habitude de l'initiative et du risque. Il voit grand, très grand. Les Français qui peinent si souvent à suivre les évolutions mondiales, qui le font avec tant de timidité prétentieuse et qui confondent si souvent le jargon démagogique le plus désuet, le plus vide et le plus poussiéreux avec le progrès, pourraient tourner de temps en temps les yeux vers ces étonnantes, laborieuses et riches provinces du Nord, y constater, comme une leçon à la fois ironique et silencieuse, la prodigieuse transformation des grandes cités et y apprendre comment le conservateur de tradition morale peut se marier avec hardiesse et succès au sens de la modernité.*

Mais à Paris un homme comme Louis Nicolle ne suggère pas, en dehors du plaisir que l'on peut prendre à son commerce, des idées particulièrement originales. Il est, comme beaucoup de ses pairs, un homme cultivé et sérieux, d'aspect un peu brusque parfois comme tous ceux dont les qualités de décision sont sollicitées à tous les instants, assez dédaigneux de l'éloquence pure et du verbalisme, amateur très éclairé et très averti des choses de l'art, de la peinture et de la musique surtout, et toujours hôte magnifique, d'un goût sans défaillance, d'une culture héréditaire, somptueuse et délicate. Mais c'est à Lille qu'il faut voir les hommes comme Louis Nicolle, dans la maison peu à peu grandie, enrichie à chaque génération, dans le domaine patriarcal situé au milieu des usines, grandies elles aussi de génération en génération. Domaine industriel et privé, voisins et familiers sans se mêler, d'ailleurs,

et dotés de toutes les commodités modernes mais conservant jalousement tout un trésor de souvenirs anciens incomparables et dont nulle aristocratie n'est plus fière et plus légitimement. La coutume est, dans le Nord, d'avoir de nombreuses familles, sans que la collaboration des fils et des gendres porte une atteinte si légère soit-elle à l'autorité unique du chef et l'entoure d'autre chose que d'un respectueux conseil consultatif : ainsi se forment à une école parfois rude, ceux qui deviendront les chefs de demain.

L'usage est aussi que les fils des grandes familles industrielles soient élevés par les jésuites. Louis Nicolle n'a point manqué à cette tradition. Cette formation concourt à fortifier dans le Nord, patrie du collectivisme guédiste, l'idée de classe. Classe formée plutôt par ses traditions et son éducation première que par ses origines. Nous ne dissimulons pas les objections que l'on peut faire à ce système : reconnaissons, sans entrer dans la critique des généralités faciles, tout ce qu'une pareille formation par une classe sociale, peut donner de conscience des devoirs en même temps que de conscience des droits. Et si nous considérons les institutions sociales du Nord, en même temps que le spectacle de son essor et de ses prospérités, nous nous sentirons ramenés à quelque modestie devant un jugement hâtif.

Louis Nicolle a été élevé dans cette tradition. Le grand patronat du Nord lui demeure, en grande majorité, fidèle. Le Nord est peut-être la région de la France où le catholicisme a poussé les plus solides racines, où il constitue vraiment encore une puissante armature sociale et où ceux qui en sont, par définition, les gardiens, ont compris la grandeur et l'importance de leur rôle. M. Louis Nicolle, qui occupe une situation en vue dans ce monde de l'industrie, s'est trouvé, au lendemain de la guerre, après avoir rétabli ses affaires, plus en vedette encore. Il est naturel qu'il ait désiré un mandat politique pour continuer la lignée de ces grands représentants du Nord qui furent, dans les temps les plus récents, les Le Gavrion, les Loyer, les Lorthiois, les Scrive, les Motte, les Vandame, les Plichon. Ces hommes représentent vraiment quelque chose de très considérable : non seulement des intérêts économiques essentiels, mais une force sociale et morale qui n'a peut-être d'équivalent dans aucune autre province de France. Mais, à leur différence, Louis Nicolle est ambitieux. Ambitieux d'exprimer au pouvoir tout ce que représente cette force. Il convient de lui rendre cette justice d'ailleurs que, conscient de sa valeur propre, il ambitionne surtout cette accession au pouvoir pour tous les intérêts collectifs dont il est le mandant, et dont il considère l'exclusion politique, comme injuste. Le Nord, qui a eu des représentants dans plusieurs gouvernements, les Lambrecht, les Pierre Legrand, les Guillain, les Daniel Vincent et

les Loucheur, n'en a jamais eu proportionnellement à son importance. Il n'en a pas eu surtout de choisis dans ce grand patronat social qui, à vrai dire, s'est volontairement, semble-t-il, tenu à l'écart du pouvoir. M. Nicolle dira, non sans apparence de raison, que les circonstances ont changé, et qu'un représentant des forces conservatrices et sociales du Nord a sa place marquée dans le gouvernement d'aujourd'hui au moins au même titre qu'un Isaac ou qu'un François-Marsal. Député du Nord, au scrutin de liste, en 1924, sur la liste de l'entente républicaine, il a été réélu, avec le programme de son parti, dans la première circonscription de Lille, en avril 1928. Aussitôt réélu, après une première législature de travail et d'observation, il a désiré être président de la commission des douanes. Son groupe lui a préféré un autre candidat, qui, d'ailleurs, ne fut pas élu. Plus tard, il fut à la veille de recevoir un portefeuille dans le cabinet actuel, où il comptait de puissants et de pressants appuis; la renommée discrète, qu'il est toujours aisé de désavouer, assure qu'une haute personnalité a désiré n'avoir point au pouvoir de rival dans la représentation du Nord. M. Nicolle s'est résigné à attendre patiemment son heure, et le moment est venu d'indiquer maintenant sa position parlementaire. Il appartient au groupe de l'Union républicaine démocratique, l'U. R. D. Nous rappellerons que ce groupe est communément appelé groupe Marin, du nom de son président, si justement cette appellation ne paraissait pas inopportune à certains membres du groupe dont est précisément M. Nicolle. M. Nicolle passe, sans doute à tort, dans son groupe, pour en supporter impatiemment la discipline. Il a prouvé qu'il savait faire à cette discipline de lourds sacrifices. Appartenant à cette grande et puissante organisation qu'est l'entente républicaine du Nord, il lui est difficile assurément de ne pas le faire, et il sait tout ce qu'une action politique réalisatrice doit à la discipline et à la cohésion. Mais sa dissidence latente, indéniable, a des causes profondes et inéluctables. Précisément parce qu'il représente une tradition conservatrice, il ne veut point s'accommoder d'un esprit d'opposition, quand des réalisations suffisantes lui paraissent rendre inopportune cette opposition, en d'autres circonstances légitime. Certains croient qu'il diffère d'opinion, avec ses collègues, sur les personnes et sur la tactique : c'est par l'esprit même qu'il s'en distingue. Il y a, dans sa position, une démonstration flagrante de cette incompatibilité d'esprit entre les hommes d'affaires et les hommes politiques en formation de combat. Antinomie profonde du Nord et du Midi? Oui, s'il fallait entendre par Midi toutes les régions où domine le goût des luttes politiques et de la polémique d'opposition.

Nous n'arbitrerons pas ce conflit. Il vaut mieux être vaincu avec

son drapeau déployé, que de devoir les honneurs de la guerre à des capitulations continuelles. Mais justement parce que son parti, parce que son groupe est présentement partie intégrante de la majorité, M. Nicolle estime le problème résolu provisoirement. Son avis est qu'il faut choisir entre l'opposition nette, et sortir de la majorité, et la fidélité à cette majorité, qui comporte la critique, mais non pas l'opposition. Or, M. Louis Nicolle ne condamne pas la politique en soi. Dans son département du Nord, nul n'est un combattant plus actif, et il est intervenu dans les élections législatives partielles, dans les élections cantonales, et dans la plus récente élection sénatoriale où il a été lui-même candidat, pour bien préciser les positions. Car il a aussi cette ambition, comprenant bien les règles du jeu électoral et politique, d'être chef de parti dans son département. Il y parviendra par la force des choses, et s'emploiera, avec sa ténacité naturelle, à faire triompher son point de vue. Ai-je dit qu'il était volontaire, opiniâtre et courageux? On conçoit donc qu'un tel homme ne voie pas sans impatience son groupe, par ce malentendu qui s'aggrave, semer d'obstacles sa route. Malentendu, ai-je dit. C'est-à-dire sacrifice d'une minorité qui, dans l'idée de M. Nicolle, devrait être une majorité. Finira-t-il un jour par triompher de ces obstacles? Jamais au prix de ce qu'il considère comme essentiel. Pour le reste, il faut prendre garde que M. Nicolle n'est pas sans défauts et qu'il ne voit le problème politique de la France, le grand problème, celui des institutions, que par le mauvais bout de la lorgnette. Mais les meilleurs, à la Chambre, en sont là.

★★★

Le Théâtre : *M. Gantillon. — M. Sarment.*

Il y a, Dieu merci, des pièces commerciales qui ne réussissent pas, de même qu'il y a des pièces littéraires qui réussissent. Le succès de *Siegfried* chez M. Jouvet n'est pas épuisé, le succès de *Volpone* chez M. Dullin est assuré, et voici trois jeunes écrivains dignes de ce nom qui connaissent coup sur coup la réussite : M. Gantillon, M. Sarment et M. Nivoix.

Le premier est l'auteur de cette *Maya* qui eut six cents représentations chez M. Baty. Le thème de ladite *Maya* était que la désillusion gît au fond de toutes les formes de l'amour ; le thème de *Départs* est que la désillusion gît au fond de toutes les formes de l'aventure. Deux jeunes jumeaux, Jean et Jeanne, font des rêves. Il souhaite d'être marin, elle souhaite d'être actrice. Ils réussissent l'un et l'autre et ils ne trouvent que déboires sitôt qu'ils ont en main la réalité

désirée dans les rêves. Ils reviennent aux lieux où ils étaient heureux quand ils ne faisaient que rêver ; mais c'est fini, le charme est évanoui ; alors, ils repartent. L'arrivée, le voyage même n'importent pas : l'essentiel est de partir, sans fin, sans savoir où l'on va. Une fois de plus on est contraint de citer les vers de Baudelaire qui pourraient servir d'épigraphe à *Départs* :

Car les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir.

Certes, rien n'est plus faux, et les vrais voyageurs sont ceux qui partent pour arriver. Mais l'intérêt est que M. Gantillon exprime la nostalgie et le désenchantement d'adolescents désabusés par les déboires et les désordres d'une paix perdue après une guerre gagnée. C'est ce désordre profond dans les sentiments qui commande le désordre esthétique : M. Gantillon morcèle la pièce en quinze tableaux, appelle à son secours les artifices de la mise en scène et de la lumière, disperse et effrite un talent certain et par plusieurs côtés remarquable. L'armature de sa pièce est un thème, ce n'est pas une action. L'intérêt de ses personnages est idéologique, il n'est pas moral (on emploie ce mot de préférence à psychologique, qui est pesant et prétentieux). Aussi, c'est le détail et le secondaire qui valent surtout dans cet art, qui retourne par système à l'invertébré et au fragmentaire.

*
* *

Il est curieux d'avoir à parler de M. Sarment après M. Gantillon. Lui aussi prend pour thème le désenchantement et l'éternelle illusion. Mais n'est-ce pas le thème de tout art qui n'a pas pour noyau une forte morale, pour ressort une foi agissante? Seulement, quand il était très jeune, M. Sarment confiait le soin d'exprimer ce sentiment, avec un lyrisme détendu par l'ironie, à un jeune homme vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère. En mûrissant, le sentiment n'a point changé ; mais il a été comme distillé, c'est-à-dire qu'il ne reste plus que comme un parfum, tandis que le jeune homme vêtu de noir, une fois séparé de M. Sarment, se mettait à vivre de sa propre vie et devenait peu à peu, par une très curieuse évocation, exactement le contraire de M. Sarment. Il était d'abord une manière de portrait où s'accusaient les ressemblances, il est devenu une caricature où s'accusent les divergences. Les premiers personnages de M. Sarment étaient trop intelligents, c'est-à-dire trop préoccupés des jeux de l'intelligence ; les plus récents sont, sinon tout à fait des imbéciles, à tout le moins des êtres qui n'ont aucun don exceptionnel ni de l'esprit ni du cœur. Les premiers étaient lyriques, les seconds sont comiques, lyrisme et comique étant dans les deux cas retenus et limités par l'ironie comme un son par une sourdine. Et comme d'autre part l'auteur, suivant sa pente naturelle, les fait dialoguer unique-

ment sur les choses du cœur, comme ils conservent l'irrésolution et la pudeur des sentiments, qu'ils mènent la même comédie des aveux retardés. M. Sarment donne aujourd'hui une note parfaitement originale : le Marivaux du vulgaire.

Sous réserve que ce sont les personnages qui sont vulgaires, et non la manière dont ils sont révélés. Celle-ci est plus légère, exquise et sûre que jamais. La comédie de M. Sarment est parfois un peu lente, au centre elle semble fléchir et se creuser un instant, mais sans préjudice de l'excellent acte final, elle est d'une qualité unique en notre temps ; aucun auteur de cet âge n'unit en un mélange d'une si heureuse légèreté le sens de l'action et du dialogue, la sonorité poétique et le goût des choses du cœur.

La pièce, qui est jouée au théâtre de la Michodière, s'appelle *Sur mon beau navire*. Entre Bordeaux et la Vera-Cruz, un jeune homme qui n'est pas plus malin qu'il ne faut, Robert Poupon, lie connaissance avec une jeune femme, Dora, qui ne pousserait pas la vertu jusqu'au martyre. Il la courtise, et comme elle a tout l'air de se laisser faire, il l'embrasse ; elle le gifle, et cet acte qui n'est peut-être qu'une formalité lui inspire un respect dont Dora a tôt fait de s'affliger ; d'autant que dans le même moment un autre passager, le matador espagnol Nicanos, lui manque inversement de respect un peu trop vite. Ou bien ils ne savent pas très bien ce qu'ils sentent et ce qu'ils veulent, ce qui arrive souvent à la pauvre humanité, ou bien quand ils veulent quelque chose, ils ne veulent pas la même chose au même moment. Ils n'arriveraient pas à s'entendre, si le hasard ne s'en mêlait et ne décidait pour eux. Un mauvais plaisant fait croire à Robert et à Dora que le navire est en péril, ils le croient, ils tombent aux bras l'un de l'autre. Ils se rendent compte qu'on s'est moqué d'eux, mais ils ont appris qu'ils ne demandaient l'un et l'autre qu'à combler la solitude de la traversée par une de ces aventures en marge de la morale auxquelles sont si propices la vie éphémère entre le ciel et l'eau, attaches rompues avec les contraintes sociales qu'on retrouvera dans le port.

Parmi les pièces de M. Sarment, ce n'est ni la plus forte, ni la mieux conduite. Mais jamais son dialogue ne fut plus souple, plus riche, plus pénétrant.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

RÉPARATIONS ET ÉVACUATION. — *A la Chambre des communes, répondant à une question qui lui est posée, Sir Austen Chamberlain déclare que l'Allemagne n'a pas satisfait aux réparations et qu'elle n'est pas fondée à réclamer actuellement l'évacuation de la Rhénanie* (3 *décembre*).

A la Chambre française, M. Aristide Briand fait une déclaration analogue : le pacte de Locarno n'ouvre pas à l'Allemagne un droit inconditionnel à l'évacuation. Quant à l' « Anschluss », il est, aux termes du traité de Versailles, impossible sans l'unanimité des membres de la S. D. N. La France opposera toujours son veto (4 *décembre*).

MM. Briand et Stresemann se rencontrent à Lugano (9-13 *décembre*).

Au début, M. Stresemann fait mine de le prendre de très haut et de réclamer des « explications ».

Puis tout finit par une transaction. M. Briand déclare que ses sentiments sont toujours les mêmes depuis Locarno, et M. Stresemann se contente de la promesse que la question de l'évacuation sera négociée en même temps que celle des réparations.

La 53e *session du Conseil de la S. D. N. s'ouvre à Lugano, le* 10 *décembre.*

Le Conseil adopte, le 14, *le rapport de M. Quinonès de Léon qui prend acte de ce que la Pologne et la Lithuanie constatent l'heureux effet de l'intervention de la S. D. N. dans le conflit à propos de Wilno.*

La dernière séance, après le vote de deux adresses à la Bolivie et au Paraguay les engageant à résoudre pacifiquement leur conflit, est marquée par un sérieux incident entre M. Stresemann et M. Zaleski, à l'occasion des agissements des minorités allemandes en Haute-Silésie. M. Zaleski ayant déclaré que ces agissements constituaient un danger pour la paix, M. Stresemann s'écrie que le langage du représentant de la Pologne est intolérable et qu'il portera le problème des minorités devant la prochaine session du Concil (15 *décembre*).

FRANCE. — *M. Blacque-Belair, Union nationale, est élu député d'Asnières en remplacement de M. Bokanowski* (2 *décembre*).

— *Krach de la* Gazette du Franc. *Arrestation de Mme Marthe Hanau et de M. Lazare Bloch* (4 *décembre*).

— *Une mission militaire française est attaquée par des dissidents*

dans le Sud algérien, trois officiers et deux sous-officiers sont tués (8 *décembre*).

— *La Chambre vote le budget de* 1929, *qui se solde par un léger excédent de recettes* (14 *décembre*). *Elle vote également, au cours de la même séance de nuit, le projet de relèvement de l'indemnité parlementaire, par* 262 *voix contre* 254 (*votes « rectifiés »*).

Autriche. — *M. Miklas, chrétien social, est élu, au troisième tour de scrutin, président de la République autrichienne* (5 *décembre*).

Belgique. — *A Anvers, le séparatiste flamand Borms, condamné à mort pendant la guerre pour intelligences avec l'ennemi, est élu député* (9 *décembre*).

Roumanie. — *Élections générales à la Chambre des députés. Elles donnent au cabinet Maniu une majorité écrasante* (13 *décembre*).

Suisse. — *M. Haab est élu président de la Confédération helvétique pour* 1929 (14 décembre).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37412.